Analuein

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.

Psychanalyse et politique • La psychanalyse dans son histoire
Psychanalyse en extension • L'enfant et la psychanalyse
Psychanalyse et psychiatrie
Echos de séminaires, formations et colloques
Le lecteur interprète • Réminiscences

N° 18 - Juin 2012

F.E.D.E.P.S.Y.
Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

Illustration de couverture : Henri Matisse (1869-1954), *La Blouse roumaine*, 1940, huile sur toile, 92 x 73 cm, Paris, Musée National d'art moderne, Centre Georges Pompidou.

Illustration de 4e de couverture : Shannon Bool (née en 1972), *Six or Seven Wolfes (Wolfman Series)*, 2004, collage, encre et acrylique, 120 x 60 cm, Karlsruhe, Galerie Iris Kadel. Dans ce travail, l'artiste, née au Canada et vivant actuellement à Berlin, s'est inspiré du rêve de l'Homme aux loups décrit par Freud dans *Cinq Psychanalyses* : « J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais couché dans mon lit. Tout à coup, la fenêtre s'ouvre d'elle-même, et à ma grande terreur je vois que sur le noyer en face de la fenêtre, plusieurs loups blancs sont assis. Il y en avait six ou sept. Les loups étaient tout blancs et ressemblaient plutôt à des renards ou à des chiens de berger, car ils avaient de grandes queues comme des renards, et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens quand ceux-ci sont attentifs à quelque chose ». Un motif décoratif en forme de croissant constitue le fond de la scène et la couvre en même temps tel un voile. Selon les termes de l'artiste, ce motif récurrent n'a pas de visée ornementale ; à travers lui, elle cherche à créer un espace « psychologique » qui renvoie au rêve et aux images de l'inconscient.

G.D.

F.E.D.E.P.S.Y. • 16 avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • **www.fedepsy.org**

Président
Jean-Richard Freymann

Directeur des publications
Sylvie Lévy

Responsable de la publication
Joël Fritschy

Secrétariat de rédaction
Gabriele Daleiden
g-daleiden@wanadoo.fr

Comité de rédaction
Hervé Gisie
Laurence Joseph
Daniel Lemler
Anne-Marie Pinçon

Correspondants
Moïse Benadiba, Marseille
Claude Mekler, Nancy
Dominique Péan, Angers
Alain Schaefer, Saint-Dié

Manuscrits et correspondance peuvent être adressés à
Joël Fritschy - 26 rue des Boulangers - 68100 Mulhouse
joel.fritschy@wanadoo.fr

Impression : Valblor-Groupe Graphique F-67 Illkirch - 12051529

SOMMAIRE

Editorial
Joël Fritschy 3

Psychanalyse et politique
- Histoire et nouvelles perspectives de la clinique psychanalytique
  Jean-Richard Freymann 5

La psychanalyse dans son histoire
- John Rittmeister, le Giordano Bruno de la psychanalyse ?
  Jean-Raymond Milley 13
- La situation actuelle de la policlinique et ses missions à venir
  John Rittmeister 14
- Le désir inconscient comme cause du devenir
  Martine Chessari Porée du Breil 19

Psychanalyse en extension
- Matisse et le temps décomposé
  Laurence Joseph 22
- Du Sujet et de son rapport à l'Inconscient
  Olivier Dandin 25
- Joyce et les deux John, ou « Aujourd'hui en m'entendant parler au téléphone, j'ai reconnu la voix de mon père »
  Robson de Freitas Pereira 32

L'enfant et la psychanalyse
- Phobie de l'enfant avec Freud et Lacan. A partir d'une pratique
  Henri-François Robelet 35
- Le symptôme chez l'enfant : effets de la première rencontre
  Bénédicte Goudet-Lafont 38
- Réflexions sur la thérapie de l'enfant incestué
  Moïse Benadiba 43

Psychanalyse et psychiatrie
- La dissociation : entre hystérie, schizophrénie et division du sujet
  Gaëtan Such 46

Echos de séminaires, formations et colloques
- L'expérience subjective de la déshumanisation
  Laure Razon 48
- Structure névrotique (hystérique) et société
  Nicolas Janel 55

LIRE
Le lecteur interprète
- J.-M. Jadin, *Trois délires chroniques*
  Michel Forné 60
- Nouveautés en librairie
  sélectionnées par Anne-Marie Pinçon 62

Réminiscences
- La Porte du Miroir
  Françoise Urban-Menninger 64

EDITORIAL

+1

Joël Fritschy

« Ils pourront couper toutes les fleurs, ils n'empêcheront pas la venue du printemps. »
Slogan de mai 1968 sur les murs de Censier

Simulacres est un roman paru en 1964 où l'auteur de science-fiction Philip K. Dick — un des critiques les plus vertigineux de notre monde de faux-semblants et de paranoïa galopante — prévoit la fin de la psychanalyse au milieu du XXI[e] siècle. Dans un monde marqué par la victoire nazie de 1945, il n'y a qu'une seule super-puissance : les USEA, l'Allemagne ayant été acceptée comme nouvel Etat de l'Union. Après plusieurs années de lutte, le puissant cartel de l'AG Chemie a imposé au monde l'idée d'une pharmacothérapie des maladies mentales et obtient du congrès la mise hors la loi de la psychanalyse. Le roman s'ouvre au moment où le Dr Egon Superb, « dernier représentant de la tradition des analystes de l'école de Vienne », reçoit son dernier patient. A l'instant où celui-ci s'allonge sur le divan, la police fédérale constate le délit et arrête le psychanalyste[1].

Sommes-nous proches aujourd'hui de ce monde-là ?

Marx dit ironiquement que l'Histoire se répète toujours deux fois : la première fois comme tragédie et la deuxième fois comme farce. Après la farce, le désastre ? La récente initiative d'un député demandant l'interdiction de toute pratique psychanalytique et enseignement universitaire en référence à la question de l'autisme, initiative redoublée par des recommandations de la Haute Autorité de Santé, ont bénéficié d'un tapage médiatique sans précédent, obligeant les associations de psychanalystes à donner de la voix. La psychanalyse mise sur la sellette, accusée de tous les maux, y compris ceux dont elle ne pourrait être tenue pour responsable — maltraitance sanitaire —, jugée inefficace, non pertinente et surtout culpabilisante. Cet argument de la culpabilisation est régulièrement avancé *ad hominem* : pauvre Bettelheim, pointé du doigt, représentant *La* psychanalyse, responsable d'avoir culpabilisé les mères ; toutes les mères ? Bettelheim, qui sur la question du Réel avait sans doute beaucoup plus de choses à dire que le premier comportementaliste venu[2]. Il ressort des arguments et recommandations des uns et des autres — qui tous insistent sur les méthodes éducatives et comportementalistes — que la France, bastion gaulois d'un monde globalisé, ferait obstacle à la Science tandis qu'aux Etats-Unis voire d'autres pays européens, les thérapies dites cognitivo-comportementalistes seraient reconnues sans partage comme le traitement de référence de l'autisme. En soi, ces attaques ne sont pas nouvelles, récurrentes comme les marronniers journalistiques — du printemps ou de l'automne — qui abreuvent les étals de l'opinion, du discours courant, disque *ourcourant* selon le néologisme de Lacan, discours du Moi et de ses ritournelles. On sait que les Etats, fussent-ils démocratiques, sont de plus en plus sensibles aux courants des opinions, aux pressions des lobbies qui y fourbissent les armes de leur agressivité. L'opinion, fût-elle enrobée dans les formes technocratiques du discours où l'énonciation disparaît dans les objectivations du savoir, serait-elle moins présente dans les hautes sphères du pouvoir où se côtoient conseillers, experts, universitaires qui n'en peuvent mais... surtout ne rien entendre au discours analytique !

La nouveauté des critiques à l'endroit de la psychanalyse qui certes n'ont pas varié depuis les premiers travaux de Freud, est qu'elles reçoivent désormais le soutien actif de l'Etat au profit de sa nouvelle gestion bureaucratique de la « santé mentale ». TSA (Trouble du Spectre Autistique), TED (Trouble Envahissant du Développement) sont les acronymes d'une supposée nouvelle nosologie de la psychiatrie française qui a vendu son âme aux normes des classifications nord-américaines, nosologie élargissant les critères d'inclusion de l'autisme et nous faisant croire que notre époque serait confrontée à une véritable épidémie d'autisme[3].

L'étonnant accroissement du nombre de cas paraît davantage ressortir d'artefacts statistiques et de diagnostics controuvés quand la clinique de l'enfant est fluctuante sinon réversible, sauf à l'enfermer parfois trop rapidement dans un diagnostic. L'inacceptable d'un point de vue éthique me paraît davantage tenir à l'invention de patho-

logies auxquelles on donne un label scientifique, tests psychologiques à l'appui, quand il faudrait y reconnaître les signes du malaise dans la civilisation. Le corollaire de la folie diagnostique — qui ressort davantage d'une gestion bureaucratique bien en phase avec le discours de l'évaluation où les psychologues de tous bords sont transformés en machines à classer — est la médication de plus en plus fréquente dans le champ de l'enfance.

Est-ce ce monde-là, où le fantasme « on tue un enfant » prend un tour de plus en plus réel, que nous voulons pour les générations futures ?[4]

Marquée un temps par son ouverture à la psychanalyse, la médicalisation de la psychiatrie semble aller de pair avec les injonctions normatives qu'elle trouve dans le discours de la psychologie qui sert à définir les normes d'une bonne adaptation à la société. Cette inflation du savoir psychologique est patente dans l'ensemble du champ social ; elle est particulièrement repérable dans le champ pédopsychiatrique, et la moindre consultation dans ce cadre en offre la démonstration, tant la demande est ordonnée par le discours qui l'impose aux parents. Le champ clinique en est désormais entièrement investi, recomposé et codifié par l'empire de la psychologie qui fait mine d'apporter à la psychiatrie le savoir supposément pragmatique qui lui ferait défaut[5].

Nombre de textes présentés dans ce numéro, au gré des avancées de chacun — Pandore révélée à sa solitude —, témoignent que la psychanalyse ne peut se contenter de la résistance, mais pousse à créer, au un par un, un espace politique où nous continuons à débattre non seulement de la psychanalyse dans la cité mais aussi de la place de la cité dans la psychanalyse.

Continuons donc à tenir la chronique et les archives de cet impossible à transmettre — le Réel en tant qu'impossible à supporter — dont le psychanalyste, chaque 1, soutient par la parole et l'écrit, la gageure.

Dis : vent de la Parole,
Oublie ces feux de la haine,
Et à l'instar de Freud, Lacan et quelques autres ;
Devise sur ce qui nous divise :
Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo[6].

---

[1] Ph. K. Dick, *Simulacres*, Ed. J'ai lu, 1964.

[2] Voir à ce propos le rapprochement qui n'a cessé de hanter Bettelheim tout au long de sa vie entre son expérience des camps de concentration — Dachau, puis Buchenwald — et notamment la question du « musulman » ou *Muschelmann* (homme huître ou moule), selon une étymologie discutée et discutable mais possible, qui deviendra pour lui, à partir de ses réflexions autour de la notion de « situation extrême » un paradigme pour son analyse de l'autisme.

[3] Actuellement le diagnostic de syndrome autistique est fait sur l'observation du comportement, en rapport avec les classifications du DSM 4 (Mensuel statistique et diagnostic de l'Association américaine de psychiatrie) et de la CIM 10 (classification internationale des maladies de l'OMS).

[4] Même si la prescription médicamenteuse est principalement le fait des médecins généralistes et des pédiatres, on observe actuellement une nette tendance à prescrire dans le champ de la pédopsychiatrie. Cette tendance est particulièrement évidente chez les pédopsychiatres qui se réclament des TTC. Doit-on vraiment s'étonner de ces froids mariages incestueux entre TTC et l'industrie pharmaceutique ?

[5] Les idéaux adaptatifs qui orientent les pratiques actuelles du champ sanitaire et médico-social relèvent davantage d'une idéologie technicienne du soin, éducative voire rééducative. Eduquer, tel est le mot d'ordre ! Ce fait est particulièrement patent dans le champ de l'autisme où les méthodes et traitements en place ne visent rien de moins qu'à normaliser l'autiste. Il n'est pas sûr que ce dernier en demande tant ! En ce sens, il reste une place pour le psychanalyste, sauf à exclure ce dernier de toute prise en charge de l'autisme.

[6] « Si je ne parviens pas à fléchir les dieux d'en haut, je saurai mouvoir les enfers », Virgile, *Enéide*, Chant VII, v. 312. Cette citation latine se trouve en exergue de la *Traumdeutung*.

PSYCHANALYSE ET POLITIQUE

Histoire et nouvelles perspectives de la clinique psychanalytique

Jean-Richard Freymann

Cette conférence a été prononcée dans le cadre du « V^e Forum international : Psychanalyse et médecine », qui s'est tenue en août 2011 à Belo Horizonte, au Brésil. Elle a été introduite en ces termes par Marisa Decat de Moura[1] :

« Nous remercions Jean-Richard Freymann pour sa présence aujourd'hui à l'université Fumec. Il va nous parler de l'histoire et des nouvelles perspectives de la clinique psychanalytique.

Jean-Richard Freymann est psychiatre, psychanalyste à Strasbourg, président de la Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg (F.E.D.E.P.S.Y. — OING auprès du Conseil de l'Europe), directeur scientifique des éditions Arcanes qu'il a fondées en 1992 et, depuis 2002, directeur de la collection « Hypothèses » qu'Erès publie en coédition avec Arcanes.

Il a fait ses études dans une période, 1968-1980, où la psychanalyse fleurissait et où les maîtres étaient très présents. Cette période était celle de l'enseignement de Jacques Lacan qu'il a pu approcher à diverses reprises, tout en ayant une formation spécifique typiquement strasbourgeoise qui résulte de l'articulation entre une culture germanophile et une culture française largement intriquées.

A la lecture d'un entretien avec Jean-Richard Freymann, nous avons très récemment appris cette chose tout à fait intéressante que la psychanalyse avait une tradition bien plus ancienne à Strasbourg qu'à Paris où elle fut longtemps repoussée. La psychanalyse en Alsace, et plus particulièrement à Strasbourg, occupe une place singulière dans le paysage psychanalytique français et européen. Strasbourg et l'Est constituent un pôle très spécifique, très particulier dans le monde analytique du fait d'une situation « d'extraterritorialité » à la France. Il faut se rappeler que Strasbourg a longtemps été occupée par l'Allemagne. Du fait du bilinguisme, l'influence des textes de Freud a été beaucoup plus rapide qu'à Paris. Les effets de la mise en place de la psychanalyse freudienne ont été bien plus précoces. Il a fallu attendre 1910 pour que la traduction de la Traumdeutung *arrive dans la capitale française…*

Sa proposition au sujet de la transmission de la psychanalyse et son projet de toujours soutenir la place de la psychanalyse et de sa pratique dans le monde actuel ont fait écho avec nos objectifs à la Clinique de psychologie et psychanalyse de l'hôpital Mater Dei. C'est dans ce contexte que nous avons débuté notre travail et nos études avec la F.E.D.E.P.S.Y.

Durant les jours qui viennent nous débattrons de toutes ces questions au "V^e Forum International : Psychanalyse et Médecine " qui aura lieu à l'hôpital Mater Dei. »

Je tiens tout d'abord à vous remercier de me faire l'honneur d'ouvrir ces journées très importantes autour de « Psychanalyse et Médecine » et plus précisément sur les thèmes « Surgissement et événement » et « La clinique autour des limites du thérapeutique ». Je suis très honoré puisque j'ai la chance de connaître comme étudiants et à présent en tant que professionnels Marisa Decat de Moura qui est l'artisan principal de ces journées ; Pedro Braccini Pereira qui a été interne dans le service de psychiatrie dont je m'occupe comme praticien en polyclinique psychiatrique et Bruna Simoes de Albuquerque dont la présence doublée d'une grande curiosité nous ont beaucoup apporté. Remerciements personnels donc, puisque ce sont des personnes que j'ai connues en Faculté de Psychologie et à la Clinique Psychiatrique de Strasbourg et qui pour une part ont suivi mes enseignements à Strasbourg. Mais je tiens aussi à vous remercier avant tout de m'avoir invité au titre de Président de la F.E.D.E.P.S.Y. – Fondation Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg – qui, comme cela est mentionné, est une OING – Organisation Internationale Non Gouvernementale – auprès du Conseil de l'Europe. C'est donc au titre de participant à l'effort européen et au-delà de l'Europe que je suis ravi de venir travailler avec vous et ainsi de rendre visite au groupe de la F.E.D.E.P.S.Y. de Belo Horizonte.

Il faut savoir qu'en l'an 2000 pour devenir ONG puis OING – Organisation Non Gouvernementale puis Organisation Internationale Non Gouvernementale –, il a fallu montrer « patte blanche » et en particulier justifier de contacts dans trente-trois pays. Ce qui fut fait.

Nous avons aussi un rôle très important sur le plan régional dans différents pays puisque la Fédération, comme son nom l'indique, est un ensemble fédératif d'associations où, à chaque fois, nous attendons que chaque région, chaque

pays puisse mettre en place ses propres groupes sous un jour ouvert et rigoureux par rapport à la psychanalyse.

Pour préciser un point, la F.E.D.E.P.S.Y. utilise beaucoup le principe dit du « un à un », principe qui consiste à reposer entièrement sur des phénomènes individuels et non sur des mécanismes de groupe. Notre visée tourne essentiellement, grâce à l'Ecole de Psychanalyse de Strasbourg qui constitue le référent de cette dite F.E.D.E.P.S.Y., à travailler sous forme nouvelle les questions de formation à la psychanalyse et de formation à partir de la psychanalyse.

Si ce Forum International « Psychanalyse et Médecine » que nous ouvrons aujourd'hui après cette Journée Internationale « Psychanalyse et Hôpital », a une grande importance c'est qu'il semble bien que, au Brésil, la psychanalyse tente de maintenir sa place de symptôme positif par rapport à la société là où en Europe les choses s'avèrent actuellement beaucoup plus difficiles.

En voyant le programme de ces journées je mesurais à quel point nous retombons sur une sorte de « point de situation » de la psychanalyse par rapport à la médecine, mais aussi par rapport à la psychologie, à la notion thérapeutique telle qu'elle a pu exister chez Jacques Lacan dans deux textes : « La direction de la cure »[2], et « La proposition d'octobre »[3]. Nous rajouterons deux textes de Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*[4] et *L'avenir d'une illusion* [5]. Je vous propose cette ouverture en regard de ces quatre textes qui constituent une sorte de quadripode qui permettrait ainsi de donner un cadre basal à la question de la psychanalyse, au sens actuel du terme.

Les différents pôles

J'ai pu isoler dans l'ensemble du programme et dans les textes dont j'ai eu connaissance approximativement huit questions sur lesquelles ces journées vont se déplier.

La première question tourne autour *de la place de la psychanalyse dans la société* et de savoir comment, aujourd'hui, les psychanalystes peuvent être présents dans les différents endroits de la cité. Vue du côté de l'Europe, la clinique psychologique et psychanalytique de l'Hôpital Mater Dei constitue, pour nous, un modèle d'une approche nouvelle puisque précisant le champ d'application possible aujourd'hui de la pratique analytique et ses conséquences éthiques.

Deuxièmement : Le rapport de la psychanalyse et de la culture se retrouve dans une nouvelle phase. Il s'agit de voir en dehors de la cure analytique proprement dite comment la pratique à partir de la psychanalyse peut s'utiliser dans différentes expériences cliniques de consultation, mais aussi d'hospitalisation et dans les grands syndromes de la médecine d'aujourd'hui.

Troisièmement : Le thème psychanalyse et médecine en précisant l'affaire du surgissement (on dirait en allemand les *Einfälle*) et les événements, c'est-à-dire au fond ce qui tourne autour du traumatisme et qui touche un certain nombre de maladies. Ce thème abordera les possibilités thérapeutiques de la psychanalyse face à un certain nombre de difficultés médicales majeures, en particulier les questions qui se posent autour de l'oncologie au moment où la médecine devient pour une part impuissante. En quoi le lien thérapeutique peut-il permettre de dépasser un certain nombre de limites et soutenir un certain nombre de patients en grande difficulté ?

Quatrièmement : Le trop de sciences est-il un malaise aujourd'hui ? Nous dirions que d'une manière plus générale ce qui se pose aujourd'hui, c'est la question autour de la mainmise de la scientificité médicale et des apports techniques, indubitables. En quoi cette démarche permet-elle un plus ou un moins du côté du psychisme du malade et du patient ? En quoi cela produit-il un certain nombre d'effets iatrogènes sur le patient lui-même ? D'une manière plus générale, en quoi la démarche scientifique est pour une part déshumanisante, niant les composantes mêmes de la consultation ?

Cinquièmement : Malaise dans la culture des différents métiers. D'une manière plus précise, les mouvements du symbolique (tout ce qui tourne autour du langage et de l'affect) sont certainement spécifiques à notre époque (sans compter les différentes sociologies qui peuvent exister). Le moment est venu de permettre aux psychanalystes, aux philosophes, aux sociologues et aux religieux qui s'intéressent au « Malaise dans la culture », de travailler les différentes formes de lien social que nous trouvons aujourd'hui.

Sixièmement : La place du lien dans les thérapeutiques. On peut considérer que la situation analytique ou ses dérivés mettent en place cette fonction du psychanalyste, ce qui détermine un lien social spécifique avec certains maniements du savoir qui ne concernent pas uniquement le sens. Travailler et élaborer du côté d'une clinique du lien produit un certain nombre d'effets à l'intérieur même de la relation médecin-malade mais aussi psychologue-malade, voire dans les équipes de travail de l'hôpital. Dès lors que l'on introduit la question de la cure analytique se pose la question de la logique spécifique des paramètres scientifiques présents (les questions du fantasme, des pulsions, de la somatisation par rapport à la question de la conversion, celle de la différence entre le délire et le fantasme).

Septièmement : Limites de la médecine et fondement thérapeutique. La question se pose donc autour de ce que peut faire la psychanalyse dès lors « qu'il n'y a plus rien à faire » à partir du discours médical. Comment penser les soins palliatifs dès lors que l'effort thérapeutique a été maximal ? Comment maintenir un lien social au-delà même des limites de l'organique ?

Huitièmement : Quelle est la fonction du psychanalyste dans la cure et ailleurs ? Cela permet de faire retour à la question des pratiques du psychanalyste. En effet, à côté de sa fonction spécifique dans la cure, le fait de permettre à la parole de s'écouler et d'introduire une écoute dans le discours de l'Autre produit un certain nombre d'effets, même si nous sommes dans les limites de ce qui peut être soigné. Cela permet par la « psychanalyse en extension » d'interroger la fonction du psychanalyste, et en particulier ce que J. Lacan dénomme « le désir de l'analyste », qui permet des effets sur le désir inconscient du patient et sur le cheminement des différentes formes de soignants dans l'institution.

Détail des interventions

Après avoir entendu parler dans les Journées de l'Académie « Psychanalyse et Hôpital » des questions qui tournent autour de l'enfant, du bébé, de la chronicité, de la formation professionnelle, de ce qui peut être travaillé dans les supervisions et de la place possible de la psychanalyse à l'hôpital, nous allons nous interroger d'une manière plus radicale sur ce qui tourne autour des sciences et des processus de subjectivité, du désir et de la reconnaissance du désir et de ce qui peut faire addiction.

Puis nous interrogerons la place du bébé par rapport à son entourage, mais aussi une clinique plus précise du rapport à la mort et des problèmes posés éthiquement par les questions de transsexualité. Cela nous permettra d'aborder la place du père par rapport à la prématurité, de reprendre ce qu'il en est des limites du thérapeutique, en particulier dans le service d'oncologie, et d'une manière plus générale d'interroger la question des limites en psychanalyse et en médecine et de reprendre les mécanismes mêmes de l'addiction et des effets possibles d'une écoute, même dans les situations d'urgence.

Cela devrait aboutir à une interrogation sur le lien transférentiel aussi bien dans le cadre des névroses que des psychoses et des perversions et sur ce que peut être véritablement un travail de deuil, ses mécanismes par rapport à l'irruption du réel, et pour terminer sur ce qui peut constituer une surprise du sujet de l'inconscient alors que le traumatisme a été important et l'image du moi quelque peu détruite.

Je tiens aussi à vous apporter l'amitié de l'ensemble de la F.E.D.E.P.S.Y. qui suivra les travaux qui auront lieu et qui sont prêts à utiliser leur site et leurs publications pour faire connaître et diffuser vos travaux.

DÉBAT

Question *de Bruna Simoes de Albuquerque et de Pedro Braccini Pereiro*

Dans notre réflexion sur *Les cliniques du lien*[6], nous avons été plusieurs fois amenés au concept d'identification. Nous savons que ce concept fait partie des processus de constitution du *moi* et du *sujet*. C'est-à-dire que l'identification est à la base de la constitution des instances psychiques et de la constitution de la subjectivité elle-même. Lorsque nous parlons d'identification, la relation à l'autre (soi à l'autre ou à l'Autre) est mise en jeu et, du coup, c'est la question du lien qui est évoquée. La dialectique du sujet est une dialectique de l'identification (Lacan) c'est-à-dire qu'on se constitue à partir des autres. L'étroite relation entre la question du lien et l'identification étant souvent apparue pendant nos rencontres d'étude.

Nous avons appris que le terme « lien » se différencie de la relation d'objet ordinaire et qu'il présuppose l'existence du tiers symbolique[7]. Pour que le lien puisse se constituer, il faut un écart, quelque chose qui introduit la différence. Nous avons parlé à plusieurs reprises du *trait unaire*, ce trait de la différence qui soutient un écart fondamental qui caractérise le registre de la névrose[8]. Le trait unaire est ce qui nous lie au champ de l'Autre, c'est un repère symbolique, ce qu'introduit la différence dans le réel. A chaque fois que nous avons retrouvé le trait unaire, nous étions renvoyés à la notion d'identification : le trait unaire permet l'identification, il évite la relation mimétique. C'est-à-dire que dans l'identification, la question du tiers est toujours présente, même par rapport à l'identification imaginaire du schéma de la psychologie collective[9].

C'est là que je voulais vous demander de nous parler un peu plus des liens totalitaires, des mouvements de masse (chapitres 5 et 6). Parce que, si j'ai bien compris, l'identification est déjà un « pas plus loin » par rapport à une relation duelle ou binaire, par rapport à un système totalitaire à deux termes. Et l'idéal du moi, selon Freud, peut produire des systèmes aussi destructeurs et dévastateurs comme s'il n'y avait aucun type de tiers impliqué ? Est-ce que l'existence du tiers, ça peut suffire pour sortir du registre totalitaire ? Ce

lien totalitaire a-t-il une position antinomique du modèle névrotique ?[10] Quelle est la différence entre quelque chose de totalitaire ? Quelle est la différence entre une relation mimétique et une relation imaginaire ? Il serait bien de pouvoir éclaircir un peu plus ce que Lacan reprend dans le « reste à conclure » du séminaire XI par rapport au schéma de la psychologie collective[11].

Et puis, pour reprendre la relation entre le trait unaire et le registre névrotique, on pourrait peut-être nommer l'ambiant du fonctionnement du lien dans la société actuelle en quelque sorte de « paranoïaque « ? Justement parce qu'il ne semble plus supporter la différence, les conflits, et du coup on voit apparaître une « phobie », une « peur paranoïaque » par rapport à la question de la sécurité par exemple, une « manie » même de sécurité, une sorte d'asepsie des villes. Voir par exemple la prolifération des caméras de vidéo-surveillance, l'organisation des espaces publics, etc. On pourrait parler d'une « crise de la différence » dans l'organisation de notre société qui fait que la différence doit être produite dans le réel ? Et si c'est la question de la différence qui définit le lien et l'homme lui-même, où en est-on par rapport à l'humanisation ? Comment passer à une psychopathologie du collectif à partir de la psychanalyse ?[12]

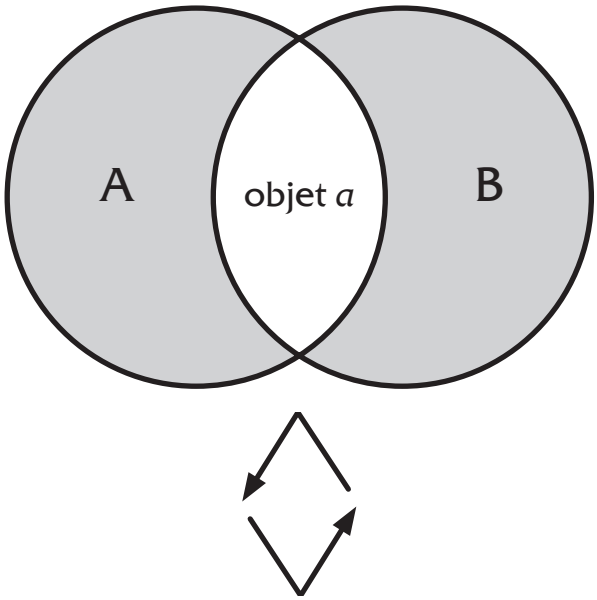
Réponse *de Jean-Richard Freymann*

Je vais faire écho aux différentes questions posées à propos de l'ouvrage *Les cliniques du lien*. Mais ce que je vous propose, c'est non pas de répondre dans les termes de l'époque, au moment où est sorti ce livre, mais de reprendre les choses par rapport à nos avancées actuelles, que ce soient celles de Michel Patris ou de moi-même et donc de faire écho à ces questions par le biais, pourrait-on dire, d'allusions différentes de celles proposées.

Vous insistez sur la question de l'identification. Or il se trouve que les apports de Lacan consistent avant tout en l'utilisation d'autres concepts que ceux de l'identification — amplement développée chez Freud.

Freud va mettre en place trois types d'identification : l'identification dans les processus de masse où il existe une sorte de donnée basale concernant la transformation, chez l'individu, de la relation d'objet à l'identification, la relation d'objet au sens de « être en rapport avec l'autre », et l'identification au sens de « être comme l'autre ».

Chez Freud, l'identification consiste à la limite en une sorte de « régression » c'est-à-dire ce qui permet le passage d'un lien extérieur à une incorporation ou à une introjection d'un processus. Tous ces mots n'ont pas la même valeur et doivent être définis. Mais l'idée globale est que, au fond, Lacan a apporté et a fonctionné avec de nouveaux éléments du processus de subjectivation et en particulier ce qui tourne autour de l'aliénation et de la séparation[13]. En introduisant les cercles eulériens, Lacan va interroger le rapport articulé entre le sujet, l'Autre (la réunion) et la chute de l'objet (l'intersection) qui permet de repérer la place de l'objet *a* au centre de ces cercles eulériens.

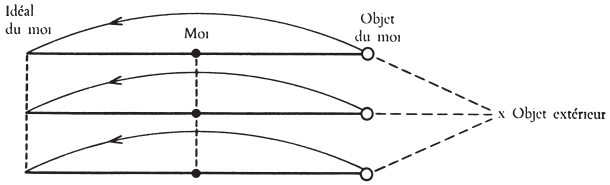


De fait, dans ce *Séminaire XI* où justement Lacan va introduire ce qu'il en est de l'aliénation et de la séparation, il va, comme vous le faites remarquer, reprendre le schéma de l'identification collective correspondant à une lecture de Freud concernant les processus de groupe, l'hypnose et peut-être les processus de masse. Je dis « peut-être de masse » au sens où si une chose apparaît claire, c'est la nécessité de différencier les mécanismes qui se produisent au niveau individuel, au niveau du groupe et justement au niveau de la masse avec des effets de violence particuliers.

Effectivement nous sommes partis de l'idée que le lien au sens interpersonnel, intermoïque, intersubjectif ou le lien du sujet par rapport à l'Autre — tout cela n'est pas équivalent — suppose quelque chose du rapport à la question du tiers, de la tiercité, ce que vous rappelez sous la forme du tiers symbolique. C'est en effet ce qui permet la question de l'écart. Le rapport entre le trait unaire (*einziger Zug*), la question de la différence et la question de ce qui nous lie au champ de l'Autre, fait intervenir dans les processus collectifs quelque chose du registre de la névrose. S'il est bien certain qu'au niveau groupal ce sont les processus les plus fréquents qui fonctionnent (par référence aux mécanismes de la névrose que ce soient les processus primaires, les rationalisations secondaires, et la place majeure de l'imaginaire), il semble bien qu'en ce qui concerne les processus de masse, mais aussi les liens totalitaires, les actes de violence individuelle (tels qu'on

nous les rapporte aujourd'hui d'Oslo[14]) ne soient pas du registre de la névrose. La vraie question est de savoir si nous ne nous rapprochons pas, à cet endroit-là, de la question du rapport à la perversion ou à la psychose. Dans mes enseignements, j'ai posé l'hypothèse qu'il existe, en ce qui concerne la question du collectif, quelque chose d'un axe psychotico-pervers qui ne permet pas directement de différencier les structures mais où se conjugue à la fois un déni de la castration et/ou un déni du réel.

Vous posez la question de ce qu'il en est précisément du rapport à l'idéal du moi dans les différents liens totalitaires et dans les mouvements de masse.



Cela fait des années qu'un débat est ouvert. Et je me rappelle à ce titre-là nombre de débats que j'ai pu avoir dans différents congrès et en particulier avec Jacques Hassoun. C'est au fond l'incompréhension d'utiliser l'idéal du moi à la place du moi idéal. Il est clair — quels que soient les problèmes de traduction — que Freud, dans le schéma de psychologie collective[15], met en place quelque chose de l'ordre de l'idéal du moi, instance symbolique, et non pas le moi idéal qui est du côté du registre imaginaire. L'idéal du moi étant l'héritier premier du complexe d'Œdipe correspond à quelque chose d'une inscription symbolique, le moi idéal correspondant au déplacement du narcissisme de la petite enfance, ce qui n'est pas la même chose[16].

Toujours est-il que là où on attendrait quelque chose du moi idéal, Freud introduit l'idéal du moi... et nous devons faire avec. En tout cas ce qui est introduit au niveau des mécanismes de la psychologie collective c'est le fait qu'il existe une superposition (entre le pôle de l'objet et le pôle de l'idéal du moi), sorte de suture qui est permise par la place du leader. C'est donc dire qu'à cet endroit, dans l'opération hypnotique, une suture va se faire entre les objets du moi et ce qu'il en est de l'idéal du moi. Ce qui a un effet considérable au niveau des conséquences puisque, comme je le traitais par ailleurs, dès lors que l'on se retrouve dans un modèle de groupe, cela fait clairement chuter ce qu'il en est de l'angoisse et de la culpabilité. On peut en conclure d'ailleurs que même si on part des instances de la névrose : l'idéal du moi, l'objet du moi, l'objet extérieur, le moi etc., l'opération hypnotico-groupale et peut-être de masse vient dénier le clivage entre les différentes instances et constitue donc une sorte de psychotisation des instances et du modèle. On ne saurait donc confondre cette psychotisation, à partir de la mise en fétiche du leader en particulier, comme une structure psychotique. Il s'agit d'un processus actif de psychotisation, à savoir d'uniformisation, de désubjectivation, de déshumanisation. Comme dit précédemment la question se pose alors comme quelque chose de l'ordre de la relation au symbolique, à l'imaginaire et au réel. Par un processus de fétichisation du leader, qui vient correspondre à l'objet du moi et qui donc va suturer l'idéal du moi et les objets du moi, va fonctionner quelque chose de l'ordre d'une certaine intensité de la relation imaginaire mais où ne fonctionne pas, pour le dire en termes lacaniens actuels, un imaginaire « aspéculaire ».

A ce titre-là, la question se pose effectivement de savoir ce qui différencie une relation mimétique et une relation imaginaire ? En effet dans le schéma de « Psychologie collective » il existe entre les individus du même groupe, du même clan, de la même nation, du même peuple, quelque chose de l'ordre de l'identification mutuelle qui est du côté de la relation imaginaire. Ce qui ne se confond pas obligatoirement avec une relation de type mimétique — qui se rapproche beaucoup plus de quelque chose de l'ordre de la bestialité ou encore de l'hypnose pure où la relation d'objet est absente — ou bien d'une dynamique que je dirais « siamoise ».

Dans la seconde partie de votre question, vous faites allusion à la question du rapport à la paranoïa. Il y a lieu de bien différencier les choses.

La relation imaginaire du névrosé est une certaine forme d'une relation paranoïaque dans son essence. Mais ce qu'il y manque par rapport à une authentique paranoïa, c'est le délire. L'authentique paranoïaque tel que nous le voyons dans l'affaire d'Oslo, s'explicite par un véritable délire actif qui peut se mettre en place pendant des années avec la mise en place d'une certitude qui ne se confond pas avec une croyance ou une conviction. L'attitude paranoïaque de la société par rapport à ses individus, cette manière de surveillance est un délire d'observation qui renvoie plus à un schéma comme dans « 1984 »[17] de George Orwell qu'à une paranoïa individuelle. La paranoïa touche alors à la question de la société ou de l'Etat pris en considération. Il s'agit de cette nécessité pour une société totalitaire de faire taire toute contestation, toute remise en cause, autrement dit toute réaction particulière. C'est bien pour cela que toute société totalitaire va faire fonctionner quelque chose de l'ordre du tiers exclu — à soulever que le tiers exclu n'est pas du même registre que le tiers symbolique. Le tiers exclu ainsi que la mise en place de la guerre est justement une manière d'évitement d'un retour par un autre biais de tout ce qui touche à la question d'une contestation individuelle par rapport au malaise dans la civilisation. Parce que l'on sait bien, depuis Freud, que le

malaise dans la civilisation[18] tient à l'impossibilité véritable à canaliser les pulsions agressives et individuelles. Le problème reste, pour une société totalitaire voire pour une société tout court, de permettre de maîtriser ce qui a à voir avec les pulsions agressives, les appâts du regard, et les grandes cérémonies qui justifient au fond la présence du leader.

On pourrait poser la question de savoir comment passer à une psychopathologie du collectif à partir de la psychanalyse. Cette psychopathologie est celle justement du malaise dans la civilisation, de la capacité de l'individu à sublimer ou non ses pulsions agressives personnelles et à ne pas véritablement subir l'influence de ces identifications mutuelles. C'est ce en quoi la psychanalyse ne peut pas offrir une psychopathologie du collectif sans passer par d'autres domaines et en particulier la philosophie, la sociologie, l'ethnologie.

Le point important qui a été mis en évidence au moment du congrès sur la déshumanisation[19], c'est que, passée une certaine limite, tout est possible. A savoir que dès lors que la séparation des pouvoirs au niveau de la société est débordée, ou qu'au niveau individuel le clivage subjectif n'est pas respecté comme respect de la différence, tout est possible, le déchaînement délirant est possible. Autrement dit, la société démocratique fonctionne sur un modèle fantasmatique quelque peu transposé, avec toujours un équilibre instable, et toute déstabilisation de ce modèle conduit à un déchaînement délirant avec un délire de persécution et une place de leader qui n'a plus rien à voir avec ce qu'il en est du modèle névrotique qui tient habituellement.

Deuxième question

Lorsqu'on pense les paramètres contemporains du lien à partir de ce qu'on a appris avec Freud et Lacan, on peut admettre que dans l'érotomanie (condition où le paranoïaque a la certitude d'être aimé par l'Autre et répond à ce fait) il y a un type de lien. C'est-à-dire que, en allant au-delà des premières formulations de Freud sur la paranoïa, nous pouvons prendre l'érotomanie pour un « modèle de lien »[20]. De cette manière, si on parie que le traitement psychanalytique de la paranoïa peut se dérouler à partir de l'existence du transfert, même si c'est un transfert spécifique de la structure et facilement repérable dans la clinique, comment peut-on développer l'affirmation qui dit que le modèle de l'érotomanie est « le modèle du transfert » analysé par rapport au discours ?[21] Cela nous pose une question parce que lorsque Lacan a abordé la question du transfert il ne s'est pas servi de la manifestation névrotique qui prend appui sur le Supposé Savoir ?

Réponse *de Jean-Richard Freymann*

Il a été dit que le modèle de l'érotomanie était un modèle unique. C'est un modèle ancien, aliéniste puis psychiatrique, mais qui, au niveau des mécanismes, a sa portée dans la question de la psychopathologie analytique. En particulier les modes de liens qui peuvent exister sont des liens amoureux, des liens passionnés (ce qui n'est pas entièrement la même chose), des liens érotomaniaques, des liens persécutifs...

Le modèle érotomaniaque est intéressant parce qu'il est présent dans tous les types de transfert. C'est le modèle lui-même qui est important dans le transfert analytique en ce sens que le rapport du sujet à l'Autre est extrêmement compliqué. Le sujet aime l'Autre en mettant en place quelque chose de l'ordre d'une demande d'amour. A ce titre-là, on ne saurait confondre au niveau du transfert ce qu'apporte Freud concernant l'édifice transférentiel, à savoir l'amour de transfert (le transfert est un amour véritable), et les apports de Lacan concernant le Sujet Supposé Savoir qui constitue une instance symbolique. Le modèle érotomaniaque renvoie essentiellement au modèle du transfert amoureux tel que Freud peut l'apporter. C'est le modèle le plus piégeant et il ne constitue certainement pas un modèle de lien qui introduit, en tant que tel, le tiers symbolique. C'est l'effet du Sujet Supposé Savoir qui constitue une nouveauté par rapport à la question du lien puisque inscrit dans la question des quatre discours.

Si l'on reprend cette affaire transférentielle au niveau collectif, il n'est pas sûr que sur le plan collectif, groupal ou de la masse, on puisse penser qu'il s'agit d'un transfert ni au sens du transfert amoureux tel qu'il est défini plus haut ni au sens du Sujet Supposé Savoir. Le transfert de masse est un transfert sur une image univoque ou sur un signe qui parle à tous ou bien encore sur quelque chose de l'ordre de l'horreur, comme on dirait. Il s'agit alors d'un transfert reposant avant tout sur l'effroi et sur l'horreur.

Troisième question*, concernant le collectif*

On dit actuellement qu'il s'est mis en route un processus de désymbolisation généralisée, où il y aurait un videment de l'Autre. C'est-à-dire que quelque chose d'un lieu tiers de médiation serait en train de disparaître. Le lien de la jouissance capturé par le capitalisme néolibéral introduit un rapport de déliaison avec l'Autre. Il s'agirait de l'évanescence même de la médiation du langage mais aussi discursive, interposition qui permet peut-être que les désirs et les pulsions ne passent pas directement du côté du réel. Il y aurait alors aujourd'hui un contexte plus favorable à l'occurrence d'actes de déliaison. Certains diraient pathologies de l'acte : boulimie, anorexie, drogue-addiction, passages à l'acte borderlines, psychotiques, pervers enfin[22].

Une première question qui se pose est de savoir si on peut effectivement affirmer qu'il y a nouveauté dans cette dite nouvelle clinique ? C'est-à-dire, est-ce qu'une telle nouvelle clinique existe vraiment ? Voilà du côté des manifestations pathologiques. Mais encore faut-il se demander ce qu'il en est du côté de ceux qui doivent faire face à ces symptômes (nouveaux ?). Est-ce qu'il existe un apparat nouveau, qu'il soit psychanalytique ou psychiatrique ? C'est à cet endroit que se pose la question de la nouvelle ère de la médecine et de ses protocoles, de la santé mentale et ses classifications nosographiques, de la psychanalyse et la dénévrotisation ambiante[23].

Une autre question qui s'impose est celle de l'articulation du discours ambiant, discours de l'Autre et la portée de son incidence sur la constitution du sujet. Est-ce qu'il existe de nos jours un discours de l'Autre contemporain ou ce qu'on voit est-il justement un anéantissement de l'Autre ? Est-ce qu'il s'agit d'une diminution de la distance entre le sujet et l'Autre ou d'un changement signifiant dans le champ de l'Autre ? Certains pensent qu'il n'est pas sûr qu'il y ait du sujet dans le discours ambiant du libéralisme actuel. D'autres croient qu'il n'y a plus de transmission des valeurs. Qu'est-ce que la psychanalyse peut dire à ce sujet, sachant qu'elle ne peut pas faire face à ce qui se passe dans le champ de l'Autre sans faire appel à la philosophie, sociologie, etc. ?

Réponse *de Jean-Richard Freymann*

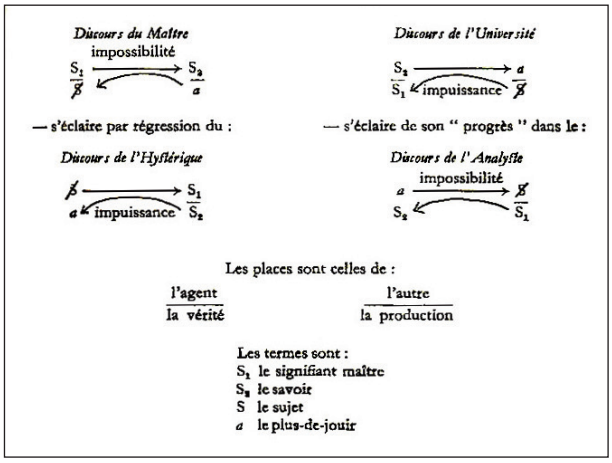
Je ne sais pas s'il est possible que je rejoigne trop vite la question d'une « désymbolisation généralisée » ou d'un « videment de l'Autre ». C'est l'endroit où il nous faut introduire une différence entre langage, parole, discours.

Le langage d'une société est le réceptacle de nombreuses choses et en particulier des sédiments des histoires passées. Avec, au niveau du vocabulaire, une reprise d'un certain nombre de termes qui jusque-là avaient été des nouveautés. C'est le cas du vocabulaire psychanalytique (tels que refoulement, déni...). C'est ce qui au niveau du collectif des sociétés d'aujourd'hui est rentré dans la parole commune sans différenciation. Ce qui est certain c'est que le langage envahit tout sous la forme d'une tendance à la communication laquelle fait des mots un outil d'échange et d'objets de consommation qui ne nécessite en rien la question du Sujet et peut-être du moi. Nous avons donc affaire au niveau psychologique et au niveau d'une première apparence à des cliniques du langage. C'est bien pourquoi les pathologies de la drogue, de la boulimie, de l'anorexie, du passage à l'acte... sont une certaine prise dans le langage de la consommation qui cependant ne met pas en jeu les processus inconscients. C'est pour cela que le discours commun n'est pas le discours du grand Autre et que la question analytique est justement, face au capitalisme néo-libéral ou au marxisme fascisant, de réintroduire de la parole à l'endroit où le langage comme objet de consommation et hypnotique est tout puissant. Nous dirions que ceci a pour conséquence de mettre en place des cliniques de l'objet, de la jouissance ou des jouissances.

Le travail analytique consiste donc à trouver les moyens pour déprendre l'individu de cette mainmise du discours commun qui a joué dans ses choix, dans sa manière d'être pris dans la famille, dans le travail, dans sa sociologie ordinaire. Il s'agit donc de partir comme je le disais par ailleurs d'une position entre l'*Umwelt* (le monde extérieur) et l'*Innenwelt* (le monde intérieur) vers une clinique du sujet face au discours de l'Autre[24]. Il n'y a donc pas véritablement de nouvelle clinique psychanalytique, mais il est vrai qu'il existe une nouvelle clinique au niveau des signes manifestes. Parler à cet endroit de symptômes nouveaux – j'insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas véritablement de symptômes nouveaux mais de signes cliniques nouveaux et d'une psychopathologie de la jouissance, signalétique actuelle (autour du signe : ce qui représente quelque chose pour quelqu'un), avec une toute puissance de la communication, de l'échange, de l'information, de l'évaluation qui sont des sortes de liens artificiels entre les individus mais qui ne mettent nullement en place la question du sujet de l'inconscient.

Le travail de l'analyste, quel que soit son métier de départ — psychologue, psychiatre, éducateur — consiste à introduire un travail préliminaire qui permet de passer de cet aspect du travail sur le langage à un travail sur la parole voire à un travail sur le discours. La parole étant définie par l'implication des formations de l'inconscient et de la question du sujet et de la subjectivité. Travail sur le discours qui, lui déjà, permet de différencier un certain nombre de discours et en particulier les quatre discours de Lacan... (cinq si on tient compte du discours capitaliste)[25].

Discours de *L'envers de la psychanalyse*



A ce titre les positions comportementalistes, de TCC ou de troubles de l'humeur répondent bien à cette vision panoramique de la clinique phénoménologique du langage. Elles ne représentent au fond que les fiches signalétiques de l'individu qui donnent une impression de désubjectivation, de dénévrotisation. Nous réserverons pourtant la question de la déshumanisation au fracas, non seulement du sujet mais aussi des vies, ce qui permet de repérer la place des génocides, des meurtres et du développement des actes terroristes actuels dans la société.

Peut-on dire que la société libérale induit un plus de « l'anéantissement de l'autre », vivant comme nous vivons dans un modèle démocratique ou d'inspiration démocratique ou d'une société en évolution ? C'est extrêmement difficile. C'est difficile et c'est pourquoi il faudrait, à cet endroit, travailler avec les sociologues, les ethnologues, les historiens, pour voir l'évolution des discours et les capacités, pour l'individu, d'une prise en charge individuelle, et la manière de pouvoir répondre aux besoins actuels au niveau groupal aussi bien que collectif.

---

[1] Marisa Decat de Moura, coordinatrice de la clinique de Psychologie et de Psychanalyse à l'Hôpital Mater Deï, Belo Horizonte, Brésil, Psychologue, Psychanalyste. Texte traduit par Bruna Simoes de Albuquerque et Pedro Braccini Pereira.

[2] J. Lacan (1958), « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits*, Seuil, 1966.

[3] J. Lacan (1967), « Proposition d'octobre 1967 », in *Autres écrits,* Seuil, 2001.

[4] S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation,* PUF, 1971 ; nouvelle traduction : *Malaise dans la culture,* PUF, coll. Quadrige, 2010.

[5] S. Freud (1927), *L'avenir d'une illusion,* PUF, 1973.

[6] M. Patris J.-R. Freymann, *Les cliniques du lien, Nouvelle pathologie ?*, Arcanes-érès, 2007.

[7] *Ibid.*, p. 28.

[8] *Ibid.*, pp. 29 et 44.

[9] *Ibid.*, pp. 63-64.

[10] *Ibid.*, p. 46.

[11] *Ibid.*, pp. 93-94.

[12] *Ibid.*, p. 73.

[13] J. Lacan (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre IX*, Seuil, 1973.

[14] La tuerie d'Oslo du 21 juillet 2011. La fusillade d'Anders Behring Breivik, le tueur norvégien, a fait 76 morts.

[15] S. Freud (1921), « Psychologie des foules et analyse du Moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971.

[16] J. Lacan (1953-1954), « Idéal du moi, moi idéal », in *Les écrits techniques de Freud. Le Séminaire, Livre I*, Seuil, 1975.

[17] G. Orwell G., *1984,* Gallimard, 1950.

[18] S. Freud, 1929, *Malaise dans la culture,* PUF (Quadrige), 2010.

[19] Cf. les 4e Journées de la F.E.D.E.P.S.Y., décembre 2008. Voir également, *Clinique de la déshumanisation*, ouvrage collectif, Arcanes-érès, 2011.

[20] M. Patris et J.-R. Freymann, *op. cit.* note 5, p. 37.

[21] *Ibid.*, p. 46.

[22] Voir chapitre 7.

[23] *Ibid.*, chapitre 1.

[24] J.-R. Freymann, *Passe, Un* Père *et Manque*, Arcanes-érès, 2008.

[25] J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse. Le Séminaire, Livre XVII*, Seuil, 1991.

LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

John Rittmeister, le Giordano Bruno de la psychanalyse ?

Jean-Raymond Milley

C'est en tant que médecin directeur de la policlinique de l'« Institut Allemand pour la Recherche Psychologique et la Psychothérapie », plus couramment nommé « Institut Göring », que John Rittmeister écrivit cet article en 1940. Ce texte reflète ce que ce psychiatre allemand, né en 1898 à Hambourg, tentera tout au long de sa vie de soutenir : une coexistence sans synthèse entre la psychothérapie, la psychanalyse acquise pour l'essentiel au Burghölzi avec Jung et la neurologie qu'il étudia notamment à Munich et pratiqua à la clinique Münzinger de Berne, cette dernière lui servant de caution scientifique à la psychanalyse. Son engagement dans la clinique, comme dans la vie, restera indéfectiblement tourné vers ce qu'il nommera le « devoir d'humanisme »[1].

Ainsi, dès 1929, il prend ses distances avec Jung à qui il reproche son mysticisme puis sa dérive pronazie (en 1933, Jung prendra la direction de la Société allemande de psychothérapie dont la pratique et l'enseignement devait désormais être basés sur *Mein Kampf*) pour se recentrer sur la théorie freudienne dont la scientificité faisait écho à la « dialectique marxiste historique » qui constituait le fer de lance idéologique de son engagement d'alors dans le socialisme[2].

C'est d'ailleurs son activisme politique très « remuant » qui motiva les autorités helvétiques à ne pas renouveler son permis de séjour. En 1937, ce grand admirateur de Giordano Bruno en qui il voyait le premier penseur de la modernité et dont il s'évertua à suivre l'exemple jusque dans des pérégrinations à travers toute l'Europe dans le but avoué d'acquérir toujours plus de connaissances aussi bien scientifiques que politiques, retourne s'installer dans son pays natal pour, dit-il, y fonder une famille et y acquérir une stabilité professionnelle. Avant son départ, il promet à Bally avec qui il avait entamé une analyse, de ne plus s'occuper de politique en Allemagne, promesse qu'il s'empresse, sitôt arrivé, de dénoncer.

En 1938, il prend le poste de médecin-chef à la clinique psychiatrique Waldhaus de Berlin et entame une nouvelle analyse avec Werner Kemper, un des responsables de l'ex Institut Psychanalytique de Berlin. De 1939 à 1942, il est donc nommé médecin directeur de l'Institut Göring. Il aura entre temps épousé une jeune actrice et fondé avec un certain Schultz-Boysen un groupe de résistants au régime nazi, groupe que la Gestapo désignera ultérieurement du nom de «*Rote Kapelle*», l'Orchestre rouge. Arrêté en 1942, il est condamné à mort et, durant les trois mois de captivité qui précèdent son exécution, il note ses pensées et ses souvenirs qui seront rassemblés sous l'intitulé *Hier brennt doch die Welt*, « Ici le monde brûle »[3].

L'engagement très risqué de Rittmeister dans la résistance peut, pour une grande part, s'entendre comme nécessité de faire contrepoids aux renoncements idéologiques qu'imposait sa fonction au sein de l'« Institut allemand pour la recherche psychologique et la psychothérapie ». Ce « *Reichsinstitut* », fondé en mai 1936 sous la tutelle du médecin en chef du Reich et en étroite relation avec les instances dirigeantes, notamment les ministères des armées et de la famille, avait pour objectif de fédérer tous les courants psychothérapiques allemands afin de fonder un mouvement thérapeutique nouveau mettant la psychanalyse au service de la « germanité ». Boehm, après une entrevue avec Anna Freud le 8 mars 1936, accepta que l'Institut Psychanalytique de Berlin (BPI) intègre cette nouvelle structure, ce qui bien sûr signifiait sa dissolution.

Müller-Braunschweig, Boehm, Schultz-Hencke et Kemper, sous l'appellation « Groupe A », furent les seuls membres de l'ex BPI à rester et à tenter de pérenniser les modalités de formation des thérapeutes qui y avaient été mis en place, tout en devant bien sûr se plier au nettoyage sémantique et idéologique exigé par le régime nazi. Ce sont eux qui, stratégiquement, nommèrent Rittmeister à ce poste de responsable, car de formation analytique, il pouvait aider à préserver l'essentiel de l'esprit du BPI, mais n'ayant jamais eu directement à faire avec le BPI, il restait neutre au regard des autorités allemandes.

Dès 1936, la mission de cet institut fut d'élaborer une «nouvelle thérapie allemande de l'âme», ce qui consistait à faire prendre conscience au malade qu'il était impliqué dans le grand destin du peuple allemand, qu'il faisait corps avec lui. Matthias Heinrich Göring, neuropsychiatre et directeur de l'Institut, s'empressa d'exposer les principes essentiels de cette mission, échafaudés essentiellement par von Hattingberg, et d'officialiser par là même l'institut au cours du « Congrès international de la Société Médicale Internationale de la Psychothérapie » de 1938.

L'ambition de Göring était de créer une spécialité de médecin-psychothérapeute et de mettre à disposition dans chaque université un professeur de psychothérapie formé à l'institut et y ayant exercé au moins cinq années. En 1940, l'institut comportait plusieurs départements dont celui des expertises dirigé par Boehm, celui de la psychologie criminelle dirigé par Mme Kalau vom Hofe ; Müller-Braunschweig, quant à lui, était responsable de la tenue des conférences au sein de la section « Moyens et organisation de l'enseignement ». Cette année-là, l'institut comprenait 204 psychothérapeutes membres et 59 en cours de formation.

---

[1] John Rittmeister, « Die psychotherapeutische Aufgabe und der neue Humanismus », in *Psychiatrische en Neurologische Bladen,* 5, Amsterdam, 1936.

[2] John Rittmeister, « Voraussetzungen und Konsequenzen der Jungschen Archetypenlehre », in *Psyche*, vol. 36, 11, 1982, p. 1032.

[3] John Rittmeister, *Hier brennt doch die Welt. Aufzeichnungen aus dem Gefängnis und andere Schriften 1942-1943*, Gütersloh, 1991.

La situation actuelle de la policlinique et ses missions à venir

John Rittmeister [1]

Ces derniers temps, mes collaborateurs ont à faire face à tant de tâches de tous ordres générées par la nouvelle organisation de la policlinique que j'aimerais, en tant qu'actuel dirigeant, rendre compte de questions plus essentielles restées en suspens, questions liées aux modalités de fonctionnement de la structure, mais également à la pratique médicale elle-même.

Avant que nous ne débattions de cette actualité, il me paraît nécessaire de revenir sur un point à ne pas perdre de vue si l'on veut comprendre la signification singulière de la psychothérapie et la fonction d'une clinique psychothérapique.

La science du fonctionnement global du système nerveux, la neurologie, a pris au fil des ans, après d'âpres combats, la place d'une science à part entière. Son détachement aussi bien de la médecine interne que de la psychiatrie a eu lieu dans nombre de pays, essentiellement après la Guerre Mondiale. En Allemagne, aujourd'hui, la neurologie existe en tant que discipline autonome, est presque partout enseignée dans des chaires universitaires mais ne possède encore que bien peu de cliniques et policliniques autonomes. Un des moments inauguraux de l'émancipation de la neurologie eut justement lieu au moment de la création d'une première policlinique psychothérapique en 1920 à Berlin.

Neurologie et psychothérapie sont donc, malgré de nombreuses périodes de séparation, deux jeunes enfants de la science médicale et portent les traces de cette origine commune. Or, dans le même temps, le congrès de Düsseldorf de l'année précédente a mis en évidence le peu d'empressement à vouloir émanciper la psychothérapie de la psychiatrie. Comme on le voit, notre institut a donc encore d'importantes et fructueuses missions à mener à bien.

La situation difficile des malades des nerfs et des patients névrotiques est identique en plusieurs points dès lors que c'est au niveau de quelque organe corporel que se manifeste le symptôme. Le malade des nerfs (qui n'est pas le malade mental) est alors orienté de clinique en clinique, ici et là. Aucune discipline médicale, ou bien alors toutes, se sentent concernées par ce malade, du fait même que la spécialité dont il devrait ressortir, la neurologie, manque. Il se trouvera donc toujours un spécialiste qui se sentira suffisamment polyvalent et omnipotent pour croire pouvoir le prendre en charge. Ainsi pourra-t-on constater comment des mois, voire des années durant, tel patient se verra renvoyé d'une instance médicale à une autre, jusqu'à ce que, faute d'avoir pu déceler son symptôme dominant, il se retrouve sans soins adaptés à sa souffrance réelle.

Les conséquences néfastes de ces multiples prises en charge « psychothérapiques » n'ont cependant pas été sans effets, non seulement dans le cercle influent des chercheurs en « sciences de l'esprit », mais elles ont également permis une prise de conscience de nombre de médecins référés aux « sciences de la nature », ainsi que des responsables des cercles officiels (des institutions officielles), tous ayant fini par accepter progressivement l'idée de l'existence d'un champ autonome de la souffrance psychique et mentale.

Les cliniques psychiatriques et neurologiques manquent dans l'ensemble de temps et de connaissances spécifiques pour pouvoir prendre en compte le champ des névroses de manière exhaustive et pertinente, et à fortiori, pour pouvoir mettre en œuvre les traitements qu'elles nécessitent. En ce qui me concerne, j'ai eu la chance d'avoir pu travailler comme assistant plusieurs années durant à la policlinique de Zurich. La norme y était que les traitements courts (hypnose, traitement cathartique, relaxation) soient appliqués à la policlinique même alors que des collègues neurologues du privé, qui suivaient des formations à la psychothérapie et des contrôles, pouvaient conduire à leur cabinet les cures longues des patients névrotiques.

Une telle combinaison, qui se réfère à l'immense expérience d'un maître comme von Monakow[2], se rencontre rarement car elle est difficilement généralisable, ne serait-ce qu'à cause de l'énorme développement des affections névrotiques dans une mégapole comme Berlin.

Aujourd'hui le contexte est tel qu'il y a nécessité d'impulser une dynamique de travail en commun avec des instituts, avec différentes cliniques et avec d'autres dispositifs sociaux et, ce, afin de pouvoir canaliser ce si grand nombre de patients issus de toutes les couches de la population avec l'espoir d'en venir à bout dans des temps relativement proches.

Les patients qui nous arrivent directement sont principalement ceux dont les souffrances sont d'emblée reconnues comme psychologiques, soit par eux-mêmes, soit par les médecins hospitaliers. Il en va autrement des patients du privé qui, avant d'arriver à la psychothérapie, ont derrière eux des examens somatiques approfondis de tous ordres effectués par les spécialistes.

Nous sommes nous, dans notre policlinique, beaucoup plus centrés sur le sujet lui-même dont nous percevons la cause des souffrances inexpliquées dans les difficultés qu'il éprouve dans la relation à son prochain.

Nous avons la double tâche de devoir, sans idée préconçue, trouver les moyens d'aider dans l'immédiat toute personne accueillie, tout en reprenant la question du diagnostic à son point de départ. Ainsi de ces malades qui furent traités pendant de longues années par des médicaments ou par des pseudo-thérapies, qui furent souvent envoyés dans des maisons de repos, qui ne furent jamais soumis à des examens exhaustifs, n'ont donc bénéficié d'aucun diagnostic en profondeur et, par voie de conséquence, d'aucun traitement adapté.

Il nous faut pourtant dire que, pour les policliniques les plus anciennement installées, le nombre de patients mal orientés semble être en diminution. Ainsi les malades réellement intraitables ne représentent-ils plus que cinq à dix pour cent du nombre total des patients. Sans doute cela tient-il à ce que, depuis peu, les cliniques et les médecins manifestent un intérêt grandissant pour les facteurs psychiques et donc une certaine compréhension de ceux-ci, ce qui les amène à user de manière plus appropriée des hospitalisations.

La position de la névrose est une position d'entre-deux car située d'une part entre ses causes somatiques et mentales, ce qu'illustrent toutes ces névroses qui privilégient l'organe correspondant à la tension (par exemple les névroses cycliques ou sexuelles, la crampe de l'écrivain) ou qui peuvent apparaître comme des atteintes corporelles (« égarements impulsifs »), et d'autre part en ce qu'elle est rattachée à une base constitutionnelle, héritée. La grande diversité de personnalités, de traits de caractère, d'humeurs, que la policlinique a à prendre en compte, nous amène à devoir utiliser une combinaison appropriée d'examens différents. Une des tâches les plus délicates de la psychologie est le diagnostic différentiel entre névrose et psychose car on y rencontre fréquemment des difficultés à différencier des manifestations neurologiques en apparence identiques, comme il en va de la discrimination entre la thyréotoxycose simple et un vrai Basedow. Cette difficulté à pouvoir différencier avec précision ces catégories cliniques est la raison pour laquelle nous ne faisons pas d'appréciations statistiques.

Les problématiques des malades de notre policlinique ne se distinguent pas des complexes fondamentaux des malades des autres cliniques, qu'elles soient psychiatriques ou neurologiques. C'est notre regard sur la maladie, notre point de vue sur celle-ci, point de vue qui se départit d'une approche strictement médicale, qui en modifie les caractéristiques.

La procédure de prise en charge passe, dans un premier temps, par l'anamnèse de la maladie sur la base des déclarations des malades eux-mêmes, puis par les résultats des investigations et des examens, pour en venir à un diagnostic neuropsychologique provisoire, ce dernier devant, dans une certaine mesure, être confirmé, complété ou modifié par les collègues qui mettront en place le traitement. Ces diagnostics revêtent souvent un aspect pluridimensionnel, révélant aussi des facteurs constitutionnels et, quand ils sont poussés assez loin, mettent en évidence des composantes somatiques.

Suite à cela, la prise en charge fait l'objet d'un document particulier. Ce document doit apporter des éléments diagnostiques précis sur la nature des pathologies, sur les réactions du sujet (comme par exemple les sensations d'étouffement névrotique) et doit offrir, si possible sur un mode transversal, les éléments nécessaires à l'appréciation de l'évolution de l'état du patient avant et après le traitement.

De cette manière seront instaurées les bases d'un travail réellement scientifique d'évaluation de l'état du sujet. La rédaction de l'acte de prise en charge doit, pour répondre aux nécessaires critères d'exhaustivité et de lisibilité, rendre compte de tous les procédés utilisés. En dehors des auscultations corporelles habituelles que nous menons nous-mêmes, les observations de la posture, des mimiques, des vêtements, etc., qui sont assurées pour majeure partie par les aides chercheurs du département « Charité », doivent aussi y figurer. Il nous faut de plus tenir compte des formes plus fines de dysfonctionnement, d'inaptitudes fonctionnelles (anomalies anatomiques, troubles des sécrétions intérieures et végétatives, micro dégénérescences...), que nous sommes amenés à repérer lors des examens cliniques. En tout état de cause chaque examen doit faire l'objet d'un écrit, d'une photographie, le cas échéant, d'une représentation graphique (généalogique) des ancêtres et des membres de la famille et, en toute fin, rendre compte des résultats des différents tests et examens.

Grâce à la collaboration d'un spécialiste des tests (Dr A. Vetter), nous avons l'apport particulièrement fructueux de la caractérologie. Quant à moi, je suis maintenant habitué à utiliser un test fiable venant de Suisse, le test de Rorschach, une combinaison d'images, de signes, de significations, et à me servir de tests destinés à compléter l'histoire du sujet. C'est ce mode d'approche que nous sommes amenés à expérimenter actuellement avec nos patients. Le matériel accumulé jusqu'à maintenant est particulièrement riche et varié et a d'autant plus de valeur que ces diffé-

rentes méthodes d'investigation, qui visent essentiellement la dimension affective des patients, font l'objet d'études comparées entre elles et sont également évaluées à l'aune des découvertes de la psychologie des profondeurs.

Viendra alors un premier diagnostic qui va synthétiser les constats faits suite à ces observations et à ces investigations, puis un pronostic approximatif de l'évolution de la névrose au regard de la classification des symptômes selon l'échelle de J.H. Schultzschen[3] en « névrose de bord », « névrose étrangère », « couche névrotique » ou « noyau névrotique », avant que ne soit proposée la forme de thérapie la plus appropriée. Bien sûr, on ne peut pas se passer des thèses de Schultz-Hencke sur la durée des traitements, lui qui, à la question : « A combien de temps peut-on évaluer la durée du traitement d'un patient après une ou deux consultations ? », avait coutume de répondre : « de quatre heures à quatre ans »...

De plus, c'est à la clinique même que nous devons décider des bases pratiques du traitement, ce qui veut dire estimer la forme de thérapie appropriée, bien souvent aussi la durée nécessaire au traitement, tout en tenant compte de la disponibilité souvent limitée du patient ou du thérapeute, puis adresser les malades à un partenaire thérapeute à un moment approprié. Nous pouvons composer avec différentes méthodes thérapeutiques que nous avons à disposition : traitement par la psychologie des profondeurs, conseil par un praticien de la psychologie des profondeurs, « direction d'âme » et « concrétisation par soi-même », travail de groupe, aide éducative, hypnose, training autogène, combinaison avec des massages de points névralgiques (crampe de l'écrivain), de la gymnastique ou des exercices de respiration, gymnastique hygiénique, traitement orthophonique et traitement de la voix (bégaiement).

La policlinique, associée à l'« Aide Educative » dirigée par Madame et Monsieur Kunkel, assure avec cinq à six collègues la prise en charge d'enfants névrosés et autistes, ce qui représente 20 à 25 % des prises en charge de l'institut, tout en conseillant les parents de ces enfants, ce qui n'est pas de moindre importance. Les enfants sont comme les adultes examinés et évalués sur le plan somatique par les spécialistes de la policlinique. Les accompagnements éducatifs longs peuvent ne pas suffire et il peut se trouver, le cas échéant, la nécessité d'une prise en charge thérapeutique individuelle intensive, d'un éloignement du milieu familial ou d'autres mesures qui sont alors discutées lors de conseils réunissant les responsables.

Je profite de cette occasion pour mentionner aussi que la policlinique a pour associés le Département d'Expertise sous la direction du Dr Boehm et, de manière plus éloignée, le département récemment créé de Psychologie Criminelle sous la direction de Mme le Dr Kalau vom Hofe. Ainsi, à l'avenir, les situations nouvelles de ces différents instituts feront-elles l'objet d'investigations conjointes avec les responsables de la policlinique alors que dans le même temps certains anciens patients seront orientés vers le service de catamnèse du Dr Boehm.

L'orientation des patients vers des thérapeutes par les dirigeants de la policlinique doit tenir compte de plusieurs paramètres, tout patient n'étant pas adaptable à n'importe quel thérapeute et vice versa. L'idéal d'une rencontre entre le médecin d'accueil, le thérapeute et le patient serait réalisable, mais il faut encore du temps pour en mesurer la faisabilité. En général, nous devons nous contenter d'échanges téléphoniques puis d'indications de soins écrites, en pièces jointes à l'histoire du malade. L'attribution serait naturellement facilitée si le thérapeute qui souhaite avoir des patients venait lui-même à la policlinique sélectionner en fonction de l'histoire des malades lequel pourrait convenir. De plus, grand nombre de nos collègues doivent, en dehors de l'alternative médecin ou non médecin, homme ou femme, vieux ou jeune, débutant ou expérimenté, créatif ou pragmatique, tenir compte d'autres sortes de données importantes dans l'orientation des patients : le mode de traitement, les vœux particuliers des collègues ou en ce qui concerne les diagnostics, la longueur et la difficulté de la prise en charge, sans compter des circonstances de poids comme le secteur d'habitation et la disponibilité du patient ou du thérapeute. Un puzzle qu'il n'est souvent pas facile d'assembler.

Le cercle des partenaires actuels de la policlinique se compose pour une grande part (50) de thérapeutes médecins mais également de non médecins d'obédiences et de formations différentes. Tous sont étroitement liés à l'histoire de notre institut de par les expériences et les travaux menés en commun, tous sont d'accord sur le fait que la névrose est une catégorie légitime et reconnaissent sa proximité avec les couches profondes ou inconscientes de l'âme. Ils souhaitent tous de la même manière se voir adresser des malades appropriés par la policlinique, situations à partir desquelles ils étaieront de manière critique les travaux des « six semaines », les communications scientifiques ainsi que les séminaires. Nous devons en effet nous occuper plus particulièrement à former les jeunes praticiens qui travaillent sous le contrôle d'un thérapeute expérimenté et prennent en charge des patients convenant à leur statut.

Les discussions que j'ai eues en décembre de l'année précédente avec J.H. Schultz, en conclusion de ses apports, ont permis d'affirmer mon

point de vue sur le travail de la policlinique qui, avec son fonctionnement spécifique, s'est déjà différenciée des autres policliniques en ce que le traitement des patients n'était pas à la charge des médecins accueillants. Ces derniers incarnent bien plus une manière de poste d'aiguillage et orientent pour un soin ceux qui demandent de l'aide, parmi lesquels on compte nombre de suicidaires, vers des collègues praticiens, parfois même vers ceux qui sont installés assez loin de la policlinique. Pour ces collègues éloignés, l'échange avec la policlinique et les instances extérieures ne pourra se faire que par correspondance écrite.

L'adhésion globale des partenaires à ce principe nouveau d'un accueil thérapeutique centralisé et aux modalités de fonctionnement qui en découlent, n'empêche pas pour autant l'émergence ici ou là de différences de point de vue quant à la pertinence de telle ou telle pratique, méthode ou décision organisationnelle, et même parfois des doutes sur l'utilité réelle d'un aménagement centralisé de la policlinique.

Ainsi à titre d'exemple, certains collaborateurs étaient nettement favorables à un entretien à trois, médecin d'accueil de la policlinique, patient et thérapeute en début du traitement, d'autres contre. Pour les uns, on en faisait trop au moment de l'accueil, pour les autres pas assez ; on favorisait ici trop peu les méthodes corporelles, psychologiques ou autres, là au contraire on souhaitait les diminuer ; les uns saluèrent le soutien qu'ils recevaient de ce nouvel aménagement et l'importance donnée à la policlinique, les autres parlaient de la magnificence autoproclamée de cette consultation centralisée ; certains surévaluaient les attentes qu'ils pouvaient avoir des méthodes d'investigation de la policlinique, y envoyaient encore si possible leurs patients privés pour un Rorschach ou autre test, les autres considéraient ces tests comme pseudo-scientifiques et préféraient une rencontre directe, non médiatisée, authentique avec le patient.

Les raisons de la méfiance envers un dispositif qui délègue les soins, utilise des investigations somatiques, donne un éclairage de la structure névrotique par différentes méthodes d'investigation dès l'accueil, étaient très différentes. Ce qui grosso modo était évoqué est que la lourdeur et la longueur de l'accueil du patient ne permettait pas au thérapeute finalement désigné d'avoir un accès par lui-même à une impression première. Ou encore la crainte était que le patient ne tisse un lien profond avec le médecin d'accueil, ce qui pouvait générer des difficultés à ce qu'ensuite un transfert puisse s'établir avec le thérapeute sollicité. On a pensé également que le patient devait parfois se sentir comme un délinquant devant un juge d'instruction au moment de subir tous ces merveilleux tests.

Ceci dit, le fait que, de par notre organisation, nous ayons une gamme complète de thérapeutes, des plus romantiques aux plus réalistes, permet des échanges, des discussions, qui, au final, font émerger toujours de nouveaux points de vue durablement propices au développement de leur art. Je crois que l'on doit être réceptif à ceux qui préconisent un accueil souple, un accueil qui tienne compte de cette sensibilité du thérapeute, sans pour autant, pour des raisons pratiques, s'écarter du principe général d'une investigation et d'une observation clinique poussée et patiente.

Pour nous en convaincre, il suffit de prendre en considération la donnée suivante : beaucoup de malades pourraient nous être envoyés par des institutions d'Etat, par des institutions pour jeunes, par des cliniques, par des tribunaux, voire même par des sociétés d'assurances, etc. Nous aurions face à eux à produire une évaluation médicale dans un délai court, même s'il s'agit d'un diagnostic provisoire, et à la faire parvenir rapidement. Pour ce faire nous aurions de fait à appliquer strictement nos méthodes d'investigation corporelle et psychologique, nos méthodes de base, afin de permettre le repérage rapide d'une éventuelle part névrotique (notamment dans le cas de lésions cérébrales), avant qu'une expertise médicale classique ne donne un avis médical plus argumenté, le tout permettant de prendre des décisions fondées, cohérentes quant au traitement.

Mais au-delà de ça, pour ce qui concerne les névroses adultes et plus encore chez les enfants, nous avons à tenir compte du fait que, dans la constitution de la neuropathie, les troubles de la sécrétion interne, les retards de croissance, les conséquences d'adénoïdes, d'infections de l'oreille interne, la myopie, les anomalies de la posture, etc., jouent un rôle important, et que, en dehors des facteurs sociaux, ces données purement somatiques peuvent infléchir le diagnostic de névrose et amener à des examens différenciés.

Le repérage d'éléments diagnostiques incompatibles, psychotiques, pré-psychotiques, parfois aussi états limites, les indications de traitements spécifiques, tous ces éléments de différenciation ne peuvent être opérés que s'il y a une prise en charge méthodique qui tienne compte simultanément de l'aspect somatique et de l'aspect psychologique du patient. Dans le même ordre d'idées, j'aimerais aussi faire mention d'un modèle de cartothèque que sont en train d'élaborer les secrétaires de la policlinique, outil précieux censé apporter, à côté des éléments thérapeutiques et diagnostiques, des réponses aux multiples demandes de renseignements et aider à la recherche d'informations utiles pour mener à bien les visites de contrôle et, plus important encore, pour réaliser les catamnèses.

En ce qui concerne les représentations que se font a priori les patients de la démarche de soin, nombre d'entre eux s'attendent à un examen somatique plus ou moins approfondi même s'ils perçoivent leurs souffrances principalement sur un plan mental et non corporel. D'autres attendent et apprécient les tests psychologiques, dont ils ont déjà pu avoir connaissance par le biais notamment d'articles de presse, et se sentent donc particulièrement prêts à y être soumis. En outre, il faut savoir que les tests constituent un bon moyen de convaincre les malades de la nécessité d'un traitement psychique vis-à-vis duquel ils se montrent encore généralement très hésitants.

Pour arriver à des diagnostics utilisables et pour avoir une base scientifique exploitable par la suite, même dans le cas où il existe des indices diagnostics indéniables, nous devons fournir une synthèse exhaustive des premières investigations de la structure psychophysique et sociale de la névrose. Le traitement mené ensuite par le thérapeute aura son efficience, comme j'en ai souvent eu la confirmation, s'il l'est sur la base d'une approche de type psychologie des profondeurs, et ceci même s'il se trouve être radicalement différent des préconisations faites à l'issue des entretiens d'accueil.

Autre moyen pour donner toutes les chances à ce qu'une accroche du patient avec le médecin d'accueil puisse se faire et qu'une relation durable avec le thérapeute puisse s'instaurer de prime abord est de se renseigner auprès des précédents collègues sur les impressions, les aspects agréables et désagréables que le malade a pu produire lors des prises en charge dans les autres cliniques. On apprendra ainsi à connaître les sensibilités spécifiques des patients, surtout celles qui reflètent de manière caractéristique un positionnement névrotique, ce qui permettra d'appréhender fructueusement les avis désagréables, les impressions négatives que le patient serait amené à émettre lors de sa présence à la policlinique.

Toute autre est la question de savoir s'il est au principe des techniques de classification et à celui de la science de mettre en évidence de manière tangible et lisible les liens de causalité psychique, de les ordonnancer, cela afin qu'ils puissent ensuite servir de référence lors de la rencontre avec le malade dans une institution soignante moderne. La réponse à cette question dépasse cependant le cadre de mon propos. Le problème de savoir si l'on peut s'en sortir uniquement par une approche brève, intuitive, irrationnelle, ou bien s'il y a lieu d'assimiler hâtivement le psychothérapeute moderne à l'ecclésiastique d'autrefois, est pertinent mais il n'y a à cela pas de réponse toute faite, incidente, et une réflexion plus approfondie à partir d'une approche sociologique, médico-psychologique et philosophique serait nécessaire.

Je voudrais encore mentionner ceci: la position d'une policlinique psychothérapique telle que l'est notre institution de soin, est difficile car elle focalise, en même temps qu'un réel intérêt, des critiques multiples, diffuses et intuitives. Mais je crois qu'il est ici possible de mettre à bonne distance le champ de l'irrationnel où se fondent l'idéologie et la mystique et ainsi d'éviter la tentation d'une réponse universaliste[4] à des problèmes pratiques, comme celui des techniques d'accueil de la policlinique.

Après avoir remanié le monde à partir des sciences de la nature au siècle dernier, la médecine, révolutionnée par la psychothérapie, entreprend aujourd'hui de prendre aussi l'âme, l'intériorité de l'homme comme base rationnelle d'observation, d'expérience et d'expérimentation dans ses travaux de recherche, ouvrant ainsi à la psychothérapie des perspectives d'avenir et des possibilités d'épanouissement et lui assurant une place dans la modernité. Notre institut est l'exemple vivant de ce que le temps des réponses sommaires à la question de la souffrance mentale, névrotique, est révolu et qu'aujourd'hui, faire l'impasse sur l'influence du contexte global et du passé des sujets névrosés dans la genèse de leur douloureux destin n'est plus tolérable.

C'est en cela que nous nous efforçons d'acquérir un savoir scientifique qui, associé à un engagement humaniste, doit permettre le soulagement des patients, attitude qui, aujourd'hui, malheureusement, est loin d'être universelle. A la policlinique, l'homme névrosé, souffrant, espère dans son for intérieur pouvoir être entendu, être reconnu, se savoir au bon endroit, aussi ne faut-il pas s'en tenir aux apparentes évidences et aux suppositions mais être dans une recherche systématique de l'expérience, de la connaissance et de la compréhension de l'humain. C'est pourquoi nous expérimentons volontiers des méthodes qui nous aident à avancer sur ce chemin sinueux.

Traduit de l'allemand par Jean-Raymond Milley

---

[1] John Rittmeister, « Der augenblickliche Stand der Poliklinik und ihre künftigen Aufgaben », in *Zentralblatt für Psychotherapie*, 1940, tome 12, pp. 88-96.

[2] Constantin von Monakow (1853-1930), psychiatre et neurologue d'origine russe, a longtemps enseigné à Zurich. Il est le fondateur de la revue *Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*.

[3] Sobriquet certainement moqueur pour J.H. Schultz qui, tout comme Göring, possédait un bureau personnel au ministère de l'Armée de l'Air.

[4] Rittmeister fait certainement là une critique allusive aux théories de Jung.

Le désir inconscient comme cause du devenir

Martine Chessari Porée du Breil

L'auteur nous a fait parvenir ce texte bien avant la sortie du film de David Cronenberg, A Dangerous Method.

« Je vous aime si fort, c'est pourquoi je crois, à tort ou à raison, que vous me méprisez ». C'était en 1906. Sabina Spielrein écrivait à C. G. Jung.

Cette phrase est issue d'une correspondance[1] qui marqua d'une passion inébranlable la relation entre un thérapeute et sa patiente. La patiente s'appelle Sabina Spielrein, elle est une jeune femme juive et russe de 19 ans dont Jung s'occupe, au Burghölzli à Zürich, depuis 1904, pour le traitement d'une hystérie grave. Le thérapeute, Carl Gustav Jung, est un jeune psychiatre d'une trentaine d'années qui mène des recherches sur la démence précoce dans la célèbre clinique dirigée alors par Bleuler. Jung traite avant tout les psychoses et utilise la méthode des associations verbales.

Parmi ses patients, Sabina Spielrein est la première à laquelle il appliquera la nouvelle méthode freudienne qu'il vient, par ailleurs, de découvrir. Mais elle est surtout celle qui va l'introduire à la question du transfert et incarner, par son symptôme, l'ombre du conflit latent qui l'opposera à Freud, durant tout le temps de leur collaboration. Car elle arrive dans la vie de Jung au moment où celui-ci entre dans celle de Freud. C'est le Premier Congrès International de Psychiatrie et de Neurologie, en 1907, qui marquera les débuts de cette relation entre les trois protagonistes. Jung y fera une conférence sur la théorie freudienne de l'hystérie à partir de son cas. Freud est ravi de ce qu'il veut croire être un tournant dans l'histoire de la psychanalyse, mais il ne sait pas encore qui est Sabina Spielrein.

La relation entre Sabina Spielrein et Jung est passionnelle parce que très vite ambigüe. Jung veut être aimé et ne manque pas de le lui faire savoir. Il entretient avec elle des rapports de séduction et de suggestion, dont la jeune femme ne se libérera jamais. Et pour cause, Jung est animé par une demande qu'il ne reconnaît pas et Sabina n'aura de cesse de vouloir la porter, la « mettre au monde », fût ce par le biais d'un enfant. En 1908, c'est Emma Jung qui met au monde cet enfant. Au comble de sa révolte, elle fait un scandale poussant Jung à chercher refuge auprès de Freud qui n'est déjà plus neutre, puisqu'il a déposé beaucoup d'espérance en lui et en son implication dans la conquête du champ de la psychiatrie.

Sabina Spielrein, au bout de ses limites, en appelle aussi à un tiers et finit par s'adresser également à Freud. La référence à Jung, associée à d'autres enjeux dont il a alors la préoccupation, va conduire Freud à répondre, de la même façon, par une position ambiguë. En effet, d'une part, il va reconnaître la part active de Jung dans la situation évoquée, et d'autre part, s'interdire une véritable objectivité dans son jugement, susceptible d'entamer l'enthousiasme avec lequel il avait accueilli son « dauphin ». Sabina se voit alors renvoyée par Freud vers la raison et le contrôle de ses sentiments.

En fin de compte, la relation finit par cesser tandis qu'un déplacement semble avoir eu lieu. Sabina se rapproche, en effet, de plus en plus du cercle viennois. Alors qu'elle a déjà fait des études de médecine, sous l'impulsion de Jung, elle réussit tant bien que mal à trouver à substituer ses investissements libidinaux vers la psychanalyse et produit, en 1911, une recherche qu'elle présentera aux soirées du mercredi de la Société de Vienne, intitulée « La destruction comme cause du devenir »[2]. Ces travaux ont pu apparaître comme une véritable tentative d'élaboration, à l'adresse du cercle analytique, du conflit psychique dont elle est dépositaire, à son insu. Néanmoins, un point de butée, dans le travail de l'inconscient, se révèle aussi et s'exprime dans son obstination à vouloir concilier les positions freudiennes et la démarche de Jung. Au point de s'interroger sur le désir qui l'anime dans ce rapprochement avec Freud et la psychanalyse, puisque de nouveau, c'est l'emprise de Jung qu'elle vient signifier, à cet endroit. Quoi qu'il en soit, ses travaux n'ont pas reçu l'écho qui aurait pu lui permettre de se dégager des filets passionnels dans lesquels elle reste assurément prise. Et finalement, ce qu'elle semble venir mettre en scène n'est rien de moins qu'une sublimation de son symptôme, dont la structure reste une *Verleugnung* et que le fantasme de réunir Freud et Jung ne réussit pas à résoudre.

De l'autre côté, la relation entre Freud et Jung se dégrade de plus en plus. Le conflit éclate au grand jour et fait tomber toute illusion d'un lien possible entre les deux. Il relève d'une divergence théorique fondamentale, à savoir la dimension sexuelle de la libido que Jung ne pourra jamais admettre. A ce conflit se mêlent l'antisémitisme suisse de l'époque et probablement aussi, en miroir, le projet de Freud de faire de Jung, fils de pasteur, l'instrument par lequel la psychanalyse allait conquérir des terres étrangères. Jung réagit alors par une opposition outran-

cière, irrespectueuse, et se lance sur la voie d'une construction monumentale, celle d'une conceptualisation totalement édifiée sur le mépris de la sexualité qu'il met sous le joug de la morale et de la mythologie. La déception de Freud est immense, la blessure aussi. Lorsque le signifiant « psychanalyse » lui-même sera bafoué, à travers la non-reconnaissance du nom de Freud et des origines de sa création, Freud se verra contraint d'actualiser la rupture et de défendre son œuvre, d'adopter également une position de repli, à travers la création du Comité secret.

En 1912, la séparation entre les deux hommes est donc effective et Sabina se marie, de manière tout à fait inattendue, avec un homme que visiblement elle n'aime pas. Freud en est à demi ravi mais de nouveau, dans les quelques années qui suivront, il ne pourra entendre la question de cette fixation transférentielle irrésolue sur Jung, qu'à travers le filtre de l'amertume indélébile de ses propres sentiments.

Après quelques années d'instabilité entre l'Autriche, l'Allemagne et la Suisse, Sabina retourne auprès de sa famille en Russie où elle travaille, un temps, auprès d'enfants difficiles et se rapproche, à la grande satisfaction de Freud, de l'Association psychanalytique russe. Deux publications de travaux sur la psychologie des enfants sont parues en 1922 et 1931 dans la revue *Imago*. Mais en réalité, on perd très vite sa trace. Son passage dans l'histoire de la psychanalyse reste assez silencieux. Jones ne fait aucune mention d'elle dans sa biographie, Roazen et Roudinesco, historiens non moins réputés, à peine et certainement pas au sujet de ces événements. Freud, néanmoins, la cite dans une note de bas de page de son « *Jenseits des Lustprinzips* »[3], paru en 1920, où il fait référence à ses travaux sur l'instinct de destruction, quant à sa propre conceptualisation de la pulsion de mort. Notons, à ce sujet, que la compulsion de destruction de Spielrein fait partie intégrante de la libido, elle lui est constitutive, tandis que Freud s'attachera à poser et distinguer deux types de pulsions, Eros et Thanatos. Cette différence est capitale puisqu'elle préfigure déjà, d'un point de vue structural, toute la question du désir inconscient à l'œuvre dans l'émergence de la psychanalyse. Elle parle bien évidemment de la singularité du désir freudien.

Sabina Spielrein meurt assassinée avec ses deux filles et bien d'autres par les nazis en 1941 à Rostov sur le Don. On tient cette information de sa nièce qui a rapporté qu'elle est restée irrémédiablement attachée à la représentation d'une nation allemande brillante et cultivée, si bien que, ne croyant pas au danger qui pourtant s'annonçait, en cette période de guerre, elle n'a pas voulu fuir, lorsque sa ville allait être envahie[4]. Ultime déni ?

Et pourtant : « Je vous aime si fort, c'est pourquoi je crois, à tort ou à raison, que vous me méprisez ». Cette phrase résonne autrement, et du coup il est permis de déplacer la question. N'aurait-elle pas eu l'effet de « rompre le charme » et d'inaugurer, peut être, un tout autre destin si elle avait pu être entendue au lieu de l'Autre ? Or, elle s'adressait à Jung qu'on imagine, « à tort ou à raison » avoir entendu seulement la première proposition, « je vous aime si fort ». Puisque si déni il y a, il serait sans doute du côté de l'impossibilité de Jung de concevoir la haine de l'Autre qui l'habite. Sabina Spielrein a succombé sous les balles des nazis et dans l'idolâtrie qu'elle a nourrie, depuis sa rencontre avec son premier et seul thérapeute, C. G. Jung.

C'est une vie de femme brisée que l'on découvre et qui ne parle, au fond, que d'un amour transférentiel indéfectible, que l'on ne peut qu'associer à la détermination symbolique qui s'est inscrite, de par le travail de thérapie qu'elle a suivi. La psychologie analytique jungienne a fait de Sabina Spielrein une figure obscure dans l'histoire de la psychanalyse. Son nom, quasiment effacé, aurait laissé d'elle une ombre insignifiante, si des documents lui appartenant et la concernant n'avaient pas été retrouvés en 1977, dans la cave de l'ancien Institut de Psychologie de Genève. Traces d'un passage dans ces lieux, dépôt laissé comme lettre morte, à l'adresse d'un autre sans nom. Ces documents ont donné lieu à une publication, censurée par les héritiers de Jung, mais permettant, tout de même, une certaine reconstitution des liens vécus. Il s'agit en effet d'un journal intime et d'une correspondance qu'elle a tenue avec Freud et Jung, durant ces premiers temps du mouvement psychanalytique. Ces documents ont, pour le moins, permis de faire renaître son nom, bien des années après et à un moment de l'histoire où il nous est plus aisé d'en analyser les tenants, à partir d'un certain recul.

Il aura sans doute fallu aussi toutes ces années de maturation pour que la psychanalyse puisse affirmer l'essence de sa pratique et de ses concepts. Qu'en était-il du transfert, en 1906 ? Freud en avait déjà ébauché toute sa trame à partir de l'hystérie, mais il était encore bien loin de la question qui traverse toute son élaboration et la psychanalyse elle-même, à savoir : « Que veut la femme ? ». C'est la question centrale qui situe la place du féminin et donc le rapport à la castration dans le champ de l'analyse. C'est la question de Sabina Spielrein méprisée et étouffée sous le poids d'un Autre totalisant et totalitaire. Quant à la libido, il faudra attendre 1914 pour que, par la contrainte que lui inflige Jung, il en précise les termes[5]. Nous sommes donc là, en réalité, encore au temps de la *Traumdeutung*[6] et de ses effets d'après coup. C'est l'après coup aussi de la rupture avec Fliess, autre moment transférentiel, qui trouvera son terme dans un retour du refoulé au

moment du conflit avec Jung, et c'est les débuts de l'institutionnalisation.

L'histoire tragique de Sabina Spielrein ne peut donc se lire qu'au regard des points d'achoppement d'une théorie en constitution, encore en émergence, et qui n'avait donc pas encore livré toutes ses difficultés. Elle parle d'une époque encore marquée par les balbutiements d'une pratique qui a déjà éprouvé sa légitimité mais qui peine encore à faire sa place dans le monde scientifique et dans la société. Les manques sont de taille. Mais ce qui est déjà là, c'est qu'entre Freud et Jung, il y a tout l'enjeu d'une conceptualisation de l'humain qui laisse ou pas la place au désir et à une éthique du sujet et Sabina Spielrein en incarne la question.

En cela, la reconstitution du cas Spielrein, au-delà de la dichotomie Freud-Jung et de tout facteur temporel, illustre de manière exemplaire les possibles dérives de toute pratique qui dénie la place du désir inconscient tel qu'il a été élaboré par Freud, à travers l'analyse de ses rêves et l'écoute de ses analysants. La question est donc aussi d'actualité. Car le spectre jungien, malgré la détermination radicale de Freud, continue de hanter la psychanalyse et les psychanalystes, en pouvant les laisser croire, aussi, que la terre promise du désir est une terre acquise.

A propos du film « A dangerous method »

En dernier lieu, ne manquons pas de faire écho au film de David Cronenberg, *« A dangerous method »*[7], sorti en fin d'année 2011 dans les salles de cinéma. Nous y avons vu se produire une Sabina Spielrein (Keira Knightley) très expressive dans la mise en scène, un peu caricaturale, d'un symptôme hystérique teinté de masochisme, un Jung (Michael Fassbender) fragile et en même temps ambitieux, ambivalent dans sa relation à l'autre, et un Freud (Viggo Mortensen) tout autant dominateur, dogmatique, qu'inquiet pour son autorité scientifique. Le conflit à l'œuvre dans le trio Jung-Spielrein-Freud, y est représenté sous son seul versant imaginaire à travers la question de la rivalité, du pouvoir, entre les deux hommes et par rapport auquel Spielrein, comme tiers féminin, ne fait plus que figure de prétexte. Au-delà de la qualité des prestations, des décors et ambiances d'époque admirablement restitués pour le plaisir du regard, on peut, néanmoins, regretter l'absence d'un protagoniste pourtant essentiel à cette mise en scène, la psychanalyse elle-même et la place qu'elle a tenu dans le cours de cette histoire. *A dangerous method*, paraît-il...

---

[1] Publiée in Aldo Carotenuto, *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier, 2004.

[2] *Ibid.*

[3] S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 114 : « Dans un travail riche de contenus et de pensées mais qui malheureusement ne m'est pas toujours parfaitement clair, Sabina Spielrein a anticipé toute une partie de cette spéculation. Elle caractérise la composante sadique de la pulsion sexuelle comme "destructrice" » (« Die Destruktinon als Ursache des Werdens », Jb. Psychoanal. Psychopath. Forsch., IV, 1912).

[4] Entretien avec Menicha Spielrein, cité par Elisabeth Marton, réalisatrice du long-métrage *Mon nom était Sabina Spielrein*, 2002.

[5] S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999.

[6] Publiée à la fin de 1899.

[7] Il s'agit d'une adaptation cinématographique du livre de John Kerr, *A most dangerous method*, Vintage Books, 1994.

PSYCHANALYSE EN EXTENSION

Matisse et le temps décomposé

Laurence Joseph

Matisse, paires et séries, c'est ainsi que s'intitule actuellement l'exposition du Centre Pompidou qui regroupe des toiles majeures du peintre[1]. Cette exposition vient directement interroger le modèle de création utilisé par Matisse, son rapport au temps et la solution que son œuvre y a apportée.

Matisse raconte qu'il fut toute sa vie obsédé par une phrase de Courbet : « Il fallait être capable de refaire un tableau pour être sûr qu'on n'est pas "le jouet du hasard ou de ses nerfs", alors je recommençais pour retrouver les lois qui régissaient mon œuvre et je les détruisais pour recommencer ». Cette phrase est impressionnante et l'on y entend bien l'écho du devoir, l'enfer de la certitude nécessaire, de la preuve et les démêlés avec le doute. Le caractère définitif d'une toile peut donc être le signe d'une tromperie, du Dieu trompeur dirait Descartes. Matisse devait recommencer pour être certain qu'il n'était pas agi par une somme de facteurs mais bien maître de son œuvre. « Une peinture est comme un jeu de cartes, vous devez savoir depuis le début ce que vous obtiendrez à la fin. Tout doit être travaillé à l'envers et fini avant même que l'on ait commencé ». Rappelons que Matisse signait ses premières toiles *Essitam*, soit Matisse à l'envers.

L'exposition nous propose en effet une mise en scène passionnante où l'on comprend la présence pour Matisse du système des paires et des séries, comme une réelle exigence. L'une des toiles révèle toujours un mouvement d'épuration par rapport à la précédente, la perspective décroît, les éléments semblent directement posés sur la toile. Si nous prenons par exemple la paire *Notre Dame* (1914) ou *Lorette sur fond noir et robe rayée* qui fonctionne avec *Le peintre dans son atelier* (1917) ou encore celle de *La leçon de piano* et de *La leçon de musique*, nous comprenons comment une toile devient l'enjeu de l'autre à l'intérieur d'un système de progression. Matisse peut redémarrer un tableau dans sa pleine composition ou se concentrer sur un détail qu'il reprend alors dans des proportions démultipliées, comme si le précédent tableau n'avait existé que dans le but de donner naissance à cette perception d'un détail. Une fois de plus la perception ne se dévoile que par elle-même, dans sa propre persévérance. Matisse parle d'une « suite de dessins découlant de ce dessin matrice ». La matrice fonctionne comme le lieu bien évidemment du secret. Le secret laisse des traces que le regard finit par saisir. Il faudrait saisir la loi de la matrice mais celle-ci se dérobe sans cesse ; si elle ne se dérobait il n'y aurait pas, de toute manière, d'œuvre. En ce sens, chaque tableau est censé en dire plus que le précédent sur le principe créateur à l'œuvre chez le peintre puisqu'il dénude la structure de la perception. C'est la série qui fait le regard, qui dit à Matisse ce que voit son œil. La répétition fabrique ainsi la perception. Matisse veut bien devenir l'objet de son œuvre mais pas du hasard. « Ma route n'a rien de prévu, je suis conduit, je ne conduis pas ».

« Sous cette succession de moments qui compose l'existence superficielle des êtres et des choses, qui les revêt d'une apparence changeante, tôt disparue, on peut rechercher un caractère plus vrai, plus essentiel, auquel l'artiste s'attachera pour donner une interprétation durable ». Matisse, très platonicien ici, se donne pour but de dégager le durable, pour ne pas dire l'être, derrière l'apparence et l'instant. L'art comme chemin vers le vrai, les philosophes de Platon à Hegel l'ont bien démontré, Matisse s'en fait là le disciple. A partir de 1930, Matisse se met à photographier les étapes de l'élaboration de ses toiles, révélant ainsi à rebours le palimpseste de sa création, décortiquant le temps en rendant visible ce que personne n'aurait dû voir. Il faut dévoiler l'invisible qui précède la naissance d'une œuvre. Echographie continue, Matisse évoquait, lui, un « cinéma perpétuel ». En 1943, il publie *Thèmes et variations*, avec une préface d'Aragon, où précisément apparaissent les œuvres et les photographies correspondant à leur fabrication. Une exposition à la Galerie Maeght se composera de la même manière ensuite. Ce processus de création où la recherche se dévoile et permet ainsi de faire voir la persévérance de certains motifs, la focalisation du regard et sa transformation autour d'un axe ou d'un détail, n'est pas sans faire penser d'ailleurs à la poésie d'Aragon et à sa maîtrise hypnotique des anaphores. Répétition et déclinaison fondent la musicalité du texte d'Aragon à la manière de Matisse.

Il est très intéressant de savoir que Matisse procédait dans ses séries de la même façon. Une toile devenait la toile laborieuse ; par exemple dans la série des *Nus I, II, III* et *IV*, il passe des

mois sur le dernier alors qu'il fera les trois premiers dans, dira-t-il, « un jaillissement ». Ainsi l'idée d'une persévérance sur un tableau permet un processus inverse sur d'autres tableaux, complètement libéré des exigences puisque précisément considérées comme des genèses successives n'ayant pour seule finalité que l'achèvement de la toile douloureuse. Il me semble que ce ne sont pas pour autant des brouillons mais des étapes qui chacune pose une avancée. « Celui-ci je croyais qu'il ne serait pas facile de le finir et puis le tableau m'a mis à la porte. Chaque fois que je réussis quelque chose je me dis ça y est j'y suis, j'ai compris, eh bien non pas de science. La conclusion d'un tableau c'est un autre tableau ». La recherche de l'absolu est bien là.

Cette perpétuelle création d'espaces parallèles permet de décomposer le temps, de le dilater. Le temps se décompose en traces et matrice. Il écrit en 1949 : « Nous assistons à une naissance au ralenti et voyons se modifier légèrement sous nos yeux les rythmes, les valeurs, changer la répartition des pleins et des vides, la même quantité d'espace prendre une densité différente, les volumes se réduire ou s'amplifier, tel ornement se préciser ou disparaître, tel fond se meubler ou s'unifier, telle dominante chanter plus fort ou se taire ». Nous imaginons Matisse entouré dans son atelier de ses toiles, elles-mêmes entourées des photographies de leur genèse. On voit comment Matisse s'explique en permanence le processus de scènes primitives qui finalement ne cessent pas de le regarder lui.

Matisse en vient ensuite à la technique des découpages de papiers gouachés et à la liberté de les déplacer sur l'espace de la toile et même de les insérer sur d'autres toiles. Cela constitue une étape en plus dans son rapport au possible et à la déclinaison photographique. La mobilité est ainsi permanente et concrète, dans les doigts. Nous ne pouvions pas achever cette présentation sans mentionner le rôle des blouses roumaines. Matisse est fasciné par les tissus, leur géométrie, l'alliance du dessin et de la couleur qui pour lui recèle une énigme. Dans les années 1910, les tapis orientaux retiennent son attention, dans les années 20, les tissus espagnols, et à partir des années 30, il débute une collection de vêtements de femme dans les brocantes, fétichisation abritée par le principe du motif, loi géométrique qui scelle ainsi l'érotisme sous-jacent. Matisse retient ces blouses blanches en batiste avec des motifs souvent floraux. C'est à partir d'eux, de leurs rythmes et de leurs couleurs qu'il structurera ses toiles, comme dans *La blouse roumaine* et *Le Rêve* (1940), et qu'il déclinera ses séries, toujours dans ce questionnement universel des origines et du temps.

---

[1] L'exposition *Matisse. Paires et séries* s'est tenue au Centre Pompidou, à Paris, du 24 mars au 18 juin 2012. Elle sera présentée à Copenhague, au Statens Museum for Kunst, du 14 juillet au 28 octobre 2012, et au Metropolitan Museum of Art, à New York, du 4 décembre 2012 au 17 mars 2013.

La Mort et le Bûcheron, illustration de Gustave Doré (1832-1883) pour les *Fables de La Fontaine*, parues à la Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 1968

Du Sujet et de son rapport à l'Inconscient

Olivier Dandin

J'étais allé écouter Fabrice Lucchini, en l'an 2000, au Théâtre de la Porte Saint-Martin, lire de très beaux textes, lesquels étaient parus dans un petit livret de scène que le spectateur pouvait acheter : ce que j'ai fait ce soir-là. Trois déménagements successifs devaient avoir raison de ce recueil. Je l'avais perdu de vue alors que j'y tenais pourtant beaucoup. Et c'est en janvier 2010 que je suis retombé sur ce livret, dans mon cabinet, tout à fait par hasard, collé derrière un séminaire de Lacan : *l'angoisse* !

C'est avec une vive émotion que je l'ai retrouvé. Sur le champ, j'ai mis *l'angoisse* de côté et j'ai ouvert illico ce livret à n'importe quelle page, peut-être au hasard...

1. L'évitement et la névrose

La Mort et le Bûcheron

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »
Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Jean de La Fontaine

Les fables de La Fontaine sont un florilège d'allégories où chacun peut encore y puiser matière à exposer ce qu'il en est de son rapport à l'inconscient.

Dans « La Mort et le Bûcheron », La Fontaine nous trace le portrait d'un névrosé d'une manière quasi clinique. Tout y est. On peut voir pour cet homme que toute relation semble pénible (y compris *sa femme* et *ses enfants*), toute tâche semble fardeau (comme *la corvée* et *le fagot*) et tout devoir l'accable (*le créancier* et *les impôts*). Bref, la vie lui pèse. Et cette pesanteur est vécue dans une souffrance corporelle (*gémissant et courbé, à pas pesants, tâchait de gagner sa chaumine enfumée, n'en pouvant plus d'effort et de douleur*). En somme : le corps à bon dos !

Au passage, cela nous rappelle aussi qu'il y a peu de névroses vécues dans le bonheur. Il n'y aurait pas de névrosés heureux... Sans cela, l'inconscient aurait-il été découvert et la psychanalyse aurait-elle vu le jour ?

Cette souffrance lui pourrit la vie, le harcèle, le limite dans ses déplacements, ses relations, ses ambitions. Cette jouissance lui fait ignorer que le rapport à l'autre peut être heureux, léger et enrichissant, moyennant une perte narcissique, il est vrai...

Moustafa Safouan[1] a déjà fait remarquer que « la plupart des demandes d'analyse retenables se font dans un but assez limité qui consiste en ce qu'un analysant a appelé "se débarrasser d'un certain paquet" ». Et dans cette fable, notre bûcheron se pose, il arrête là sa comédie humaine et songe. Il ne réfléchit pas, il songe — écrit La Fontaine —, c'est-à-dire qu'il associe librement. Et c'est d'ailleurs lorsqu'il pose son fagot qu'il se met à songer. La simultanéité est remarquable !

Il fait l'inventaire de tout ce qui lui répugne. Sa rêverie lui dessine les contours d'un malheureux qu'il voit. Il a donc trouvé la force de s'extraire de ce corps douloureux pour porter un regard malheureux sur lui-même ! Ce n'est déjà pas si mal. Il trouve la force de faire un pas de côté. Est-ce l'étape préalable et nécessaire à une demande d'analyse ?

Et ceci, il y arrive seul ! Il faut dire aussi qu'il n'en peut plus. Il se voit ne plus en pouvoir, pourrait-on dire. Et ce « ne plus en pouvoir » se convertit en « un autre a le pouvoir de me libérer de ma misère ». Celle qu'il appelle dans cette fable est la mort ; à cet instant, il ne voit que la mort pour y remédier. Question de culture ?

La mort, toujours disponible, répond avec l'immédiateté qui la caractérise... Et alors qu'elle tend l'oreille et écoute la demande qui lui est faite, après ce que l'on devine être une hésitation ou une courte réflexion, le vieil homme renonce à sa demande première. Il effectue une volte-face et sollicite à présent la mort pour qu'elle participe à sa névrose ! « *C'est, dit-il, afin de m'aider à recharger ce bois* ».

L'évitement, c'est déjà dans Freud[2] : « Si le bonheur est la satisfaction du principe de plaisir il n'est pas entré dans le plan de la « création »... Sa forme générale c'est l'évitement de la douleur ». C'est même la deuxième topique freudienne énoncée

sous la forme d'une alternative : recherche de plaisir/évitement du déplaisir. Et comme toujours, c'est à Lacan[3] que l'on doit la petite phrase qui fait cohabiter les deux pans de cette alternative en une seule phrase : « Si nous définissons le névrosé par l'évitement de la castration ».

C'est un grand classique des cures analytiques, le fait que l'analysant vous demande inconsciemment d'enfoncer le clou plutôt que de produire l'ouverture salutaire ; et cette fable illustre que l'évitement serait un peu synonyme de ce que l'on nomme en psychanalyse : un ratage. « Ça rate, donc c'est que ça évite ». Est-ce d'ailleurs la jouissance tirée de l'esquive qui vaut que le névrosé endure toute cette vie, ou est-ce l'esquive incoercible d'une jouissance qui lui fait appeler de ses vœux la castration et l'esquiver malgré lui de nouveau ?

L'évitement, voilà une expression manifeste du rapport que bon nombre de sujets nouent avec l'inconscient.

En fait, « ça évite en permanence ». Et lorsque ça n'évite pas, ça résiste ! Mais cette résistance résiste à quoi ? A la mort et à tous ses représentants dont le plus représentatif est peut-être la castration. C'est-à-dire que ça résiste à l'intérieur de toute relation, et plus visiblement encore dans la relation analytique. Je dis plus visiblement encore car, dans le rapport analytique, l'analyste ne doit pas être dupe ou pris au dépourvu. Si on peut lui supposer un savoir, c'est bien celui-là : celui de savoir que l'analysant ne va pas se prêter docilement au jeu de la cure, qu'il va éviter certaines séances, oublier de payer ou résister face à des interprétations ; et si, par chance, l'analysant se prête à tout ceci de gaieté de cœur, l'analyste doit s'en étonner et redoubler de vigilance.

En somme, dans sa relation avec le névrosé, l'Autre endosse tant bien que mal une fonction particulière : celle d'être appelé à tout instant, en désespoir de cause, et l'instant d'après, poliment évité ou classiquement abandonné lors de la séance suivante (plus rarement fui au cours de la même séance), comme si la relation mettait le patient en danger. Ce qui n'est pas faux puisque, par son évitement, il préserve son narcissisme.

« La Mort et le Bûcheron » expose clairement que si la « relation analytique » est appelée à l'endroit de l'analyste par le patient, la demande qui la sous-tend est bel et bien du côté du patient. Et c'est de cette ambivalence du désir (demande de libération mais pas par la castration), que se soutient le paradoxe névrotique. Car il n'y a pas d'alternative. Tout rapport à l'Autre passe par l'épreuve de la castration, par son expérience.

Mon premier analyste m'a dit un jour : « Je crois à la nécessité de l'expérience ». Conduire une cure analytique c'est amener l'analysant à l'endroit d'où se peut vivre cette expérience. Comme dans la fable suivante...

2. L'expérience de la castration

Les deux Pigeons

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut :
« Mon frère a t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : 'J'étais là ; telle chose m'advint' ;
Vous y croirez être vous même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tout un aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelque fois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune Bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?
Jean de La Fontaine

Deux pigeons s'aiment d'amour tendre ; ce qui visiblement n'empêche pas la divergence des désirs : dans cette fable chacun semble être la moitié de l'autre, sauf que l'un manque de l'autre et l'autre manque de lui-même. Chacun ne souffre pas du même manque. Chacun est en reste mais d'un reste différent. Comme on dit en mathématiques : il n'y a pas congruence des désirs. Ou comme le dit Lacan : « Il n'y a pas de rapport sexuel ! »

L'un des pigeons fantasme un voyage qui le comblerait tandis que le second redoute la privation que le voyage occasionnerait du fait de l'absence. Une absence interprétée comme le signe d'une insuffisance de satisfaction et d'une possible rupture : *« Mon frère a t-il tout ce qu'il veut, Bon soupé, bon gîte, et le reste ? » « Voulez-vous quitter votre frère ? »*

Les mécanismes inconscients qui animent la vie de ce couple stabilisé malgré l'incompatibilité et la divergence des fantasmes névrotiques sont finement dépeints au commencement de la fable... Le futur voyageur dit : *« Je le désennuierai. »* Mais qui des deux s'ennuie vraiment ? D'ailleurs il y a cette phrase *« L'un d'eux, s'ennuyant au logis... »* Pourquoi dans ce cas est-ce toujours l'autre qui est le reflet de mon ennui ?

« Quiconque ne voit guère N'a guère à dire aussi. » C'est dire combien il s'imagine devoir être « comblant » pour l'autre, alors que le manque est aussi de son côté. Et il rajoute : « *Mon voyage dépeint Vous sera d'un plaisir extrême.* » Un névrosé excelle dans l'art de promettre l'impossible qui crée le lit du ratage nécessaire à la préservation de sa jouissance narcissique.

La jubilation de ce pigeon n'est pas sans une certaine ressemblance avec l'expression des délires maniaques, comme le délire de toute puissance, l'omnipotence et l'absence de lucidité, quant aux dangers qui l'attendent. D'ailleurs La Fontaine écrit : « *L'un d'eux, s'ennuyant au logis, Fut assez fou pour entreprendre Un voyage en lointain pays.* » Et la suite nous prouve que ces dangers sont bien réels.

Celui qui est trop malheureux à son endroit, qui souhaite une modification dans sa vie et appelle de ses vœux une rencontre qui fasse expérience pour lui, est peut-être en effet animé par la folie. N'est-ce pas folie que d'imaginer ne pas tirer de la vie toute la satisfaction qu'il est en droit d'en espérer ? N'est-ce pas folie que de vouloir ébranler un équilibre fragile mais un équilibre tout de même ? D'ailleurs, il n'est pas rare que l'entourage interfère de manière intempestive dans le travail d'un analysant et fasse part au psychanalyste de son inquiétude quant à la dérive un peu folle que prend le travail de celui qui l'entreprend.

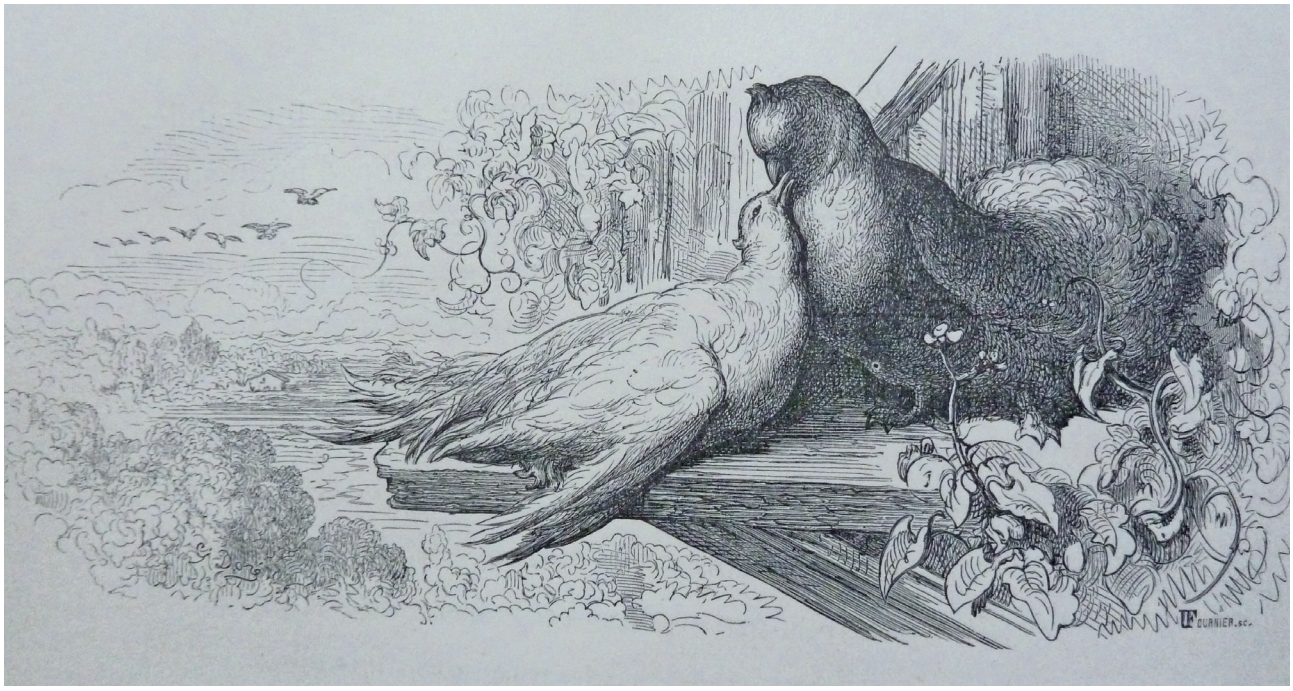
La question se pose même parfois à l'individu lui-même. Sous la forme : « Suis-je fou ? » Qui est ce « je » fou ? Qui est celui qui parle lorsqu'il désigne ce « je » atteint de folie ? Avec cette question, « suis-je fou ? », nous entrons dans un registre psychique ou la conscience bascule. Comme dans le principe d'irréductibilité de Gödel, grâce auquel Lacan[3] conclut qu'il n'y avait rien de plus vrai que de dire « je mens ! » : *« Nous touchons là du doigt, en un domaine en apparence le plus sûr, ce qui s'oppose à l'entière prise du discours, à l'exhaustion logique, ce qui y introduit une béance irréductible. C'est là que nous désignons le Réel. »*

Ce qui nous renvoie immanquablement à la citation de Pascal[4] : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou ». Il y aurait donc une folie nécessaire, mais comme l'écrivait à une époque Lacan[5] en salle de garde : « Ne devient pas fou qui veut ». La folie n'est pas affaire de volonté ou d'absence de volonté. Il y aurait une aptitude à la folie. Et s'il existe une aptitude à la folie, existe t-il aussi un garde-fou ?

Notre oiseau de malheur, tel Ulysse, fait donc son beau voyage, quoiqu'un peu fou... Il expérimente la réalité et son hostilité, ses semblables et leurs faux-semblants, les rapports sociaux fondés sur le modèle de la prédation, l'humanité et sa cruauté qui l'anime dès son plus jeune âge.

C'est pour cela qu'à mes yeux le savoir psychanalytique ne s'enseigne pas mais se transmet par l'expérience, il s'éprouve.

C'est en ceci que l'on peut dire que son voyage vaut expérience : il se berçait de douces illusions,



Les deux Pigeons, illustration de Gustave Doré (1832-1883) pour les *Fables de La Fontaine*, parues à la Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 1968

La jeune Veuve, illustration de Gustave Doré (1832-1883) pour les *Fables de La Fontaine*, parues à la Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 1968

il en revient *« tué plus d'à moitié »*. La castration a certainement eu lieu. L'oiseau y a laissé des plumes. Sans cela le petit tour ne fut qu'un déplacement élastique, c'est-à-dire sans effet, laissant l'oiseau revenir à la place qu'il avait laissé et rejouer le rôle de l'être comblant auprès de celui qui ne demande qu'à être comblé. Et son goût pour l'ailleurs le solliciterait encore. Pire ! Son voyage demanderait à être répété. Il deviendrait symptomatique d'un ratage, d'une impossibilité à subir la castration. La névrose pourrait s'en trouver renforcée...

A quoi voit-on que l'expérience de la castration a été vécue ? Comme toujours, c'est dans l'après-coup. C'est dans les effets observables que l'on évalue l'impact d'un acte. *« ... maudissant sa curiosité Traînant l'aile et tirant le pié »*, le corps en est marqué. *« ... et je laisse à juger De combien de plaisir ils payèrent leurs peines »* : dans cette phrase, j'entends « cela valait-il vraiment la peine ? » Elle ouvre la porte aux regrets, souvent à la nostalgie, c'est le temps d'une profonde tristesse.

Celui qui venait vous trouver pour vous demander sur un ton injonctif d'éradiquer son foutu symptôme, celui qui n'aspirait qu'à une vie fabuleuse sans ses chaînes inhibitrices et sans son carcan d'angoisse, celui-ci éprouve un deuil sincère et durable lorsque l'expérience de la castration a été traversée et qu'une certaine liberté s'offre à lui.

Mais une traversée digne de ce nom est sans retour. Et même si la perte est avant tout imaginaire, elle n'en est pas moins irréversible. Elle peut se traduire parfois sur un plan symbolique, mais dans tous les cas, elle entraînera des modifications toujours bien réelles.

«Hélas ! quand reviendront de semblables moments?» Jamais.

« Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ? » L'action est redevenue la seule voie qui mène à la satisfaction. Les addictions ont perdu leur effet.

« Ah ! si mon cœur osait encore se renflammer ! Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ? Ai-je passé le temps d'aimer ? » Dans une cure analytique, il existe deux temps, l'un conduit l'analysant vers l'expérimentation de la castration et l'autre ressemble davantage à un accompagnement sur le chemin du deuil. Car ce n'est pas tout que de suggérer, associer et interpréter pour déjouer les résistances et de rattraper l'analysant dans sa fuite pour le remettre en selle à la suite d'un évitement. Lorsque l'expérience de la castration a été traversée, il reste à l'analyste à accompagner dans son travail de deuil l'analysant pour qu'à l'issue de celui-ci son désir se fasse jour sous une forme nouvelle...

3. Le deuil d'une rupture

La jeune Veuve

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la Veuve d'une année
Et la Veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les Gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note, et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien ;
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'Epoux d'une jeune Beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa Femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis : et mon âme
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le Mari fait seul le voyage.
La belle avait un Père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler,
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le Défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des Vivants, ne songez plus aux Morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un Epoux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le Défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un Cloître est l'Epoux qu'il me faut. »
Le Père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au Colombier : les Jeux, les Ris, la Danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la Fontaine de Jouvence.
Le Père ne craint plus ce Défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre Belle :
« Où donc est le jeune Mari
Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

Jean de La Fontaine

« ... souffrez qu'on vous propose un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose que le défunt ». Ce qui donne à penser que les époux devaient avoir un grand écart d'âge et que leur union avait été arrangée ou motivée par des raisons financières, comme cela était d'usage à l'époque pour les filles de bonne famille. Ce qui ne discrédite

nullement le chagrin de la jeune veuve mais, si elle pleure un être aimé, peut-être pleure t-elle aussi une situation sociale confortable à laquelle elle craint de devoir renoncer.

La panique est bien palpable. Rien ne résiste à l'épreuve de la réalité. En tout cas, l'impératif du deuil se fait sentir ! Et notre jeune veuve s'y prête avec zèle. On peut dire qu'elle ne démord pas de cet attachement qui semblait lui apporter une grande satisfaction.

Dans « Deuil et Mélancolie »[6], Freud expose avec précision le mécanisme sous-jacent qui constitue le travail laborieux auquel doit s'astreindre « l'endeuillé ». Il décrit ce travail avec précision et nous livre les raisons qui font que notre jeune veuve se refuse à investir un objet nouveau tant que le précédent n'aura pas été abandonné complètement: « L'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. Là-contre s'élève une rébellion compréhensible, on peut observer d'une manière générale que l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe ».

La colère et l'indignation sont des émotions courantes à ce stade. D'ailleurs les relations se tendent à cause du repli social de « l'endeuillé » lié à la perte d'intérêt pour le monde extérieur et tout ce qui ne rappelle pas de près ou de loin l'être objet. Freud indique « qu'il est aussi très remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'idée de considérer le deuil comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin, bien qu'il s'écarte sérieusement du comportement normal. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber ».

Ce que s'autorise malgré tout le père après un certain temps passé. Ce père est qualifié de *« prudent et sage »*. Il a également pour lui d'être patient, prévenant et bienveillant. Des qualités qui vont de pair avec des capacités d'écoute et d'observation. On pourrait presque dire qu'il est dans une position d'analyste s'il ne s'en écartait pas radicalement en mettant les pieds dans le plat par une intervention inappropriée. *« Qu'a besoin le Défunt que vous noyiez vos charmes ? Puisqu'il est des Vivants, ne songez plus aux Morts. »* A son âge, il n'est certainement pas sans savoir qu'il n'y a rien de pire ou de plus scabreux que de dire à un endeuillé : « Tu verras, un jour, tu aimeras de nouveau ! » Il imagine sa fille libérée de son chagrin. Il estime que son cœur est prêt à s'éprendre de nouveau. Aujourd'hui, on dirait : « Oublie-le et éclate-toi ! ». Mais c'est avec force et colère que sa fille s'indigne !

Avec ces deux phrases, La Fontaine met en balance l'amour et la jouissance et saisit ce qu'il y a de plus fin et de plus paradoxal dans les sentiments humains.

Dans la dernière leçon de *D'un discours qui ne serait pas du semblant*[7], Lacan termine sur ce même propos : « Quelle est l'ordonnance du surmoi ? Elle s'origine précisément de ce Père originel, plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi à la non-castration. En effet, que dit ce Père au déclin de l'Œdipe ? Il dit ce que dit le surmoi.... Ce que dit le surmoi, c'est — Jouis ! » Et il conclut : « Jouis avec la femme que tu aimes. C'est le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle ».

L'amour et la jouissance seraient donc inconciliables, non miscibles et ne pouvant exister qu'à l'exclusion de l'un ou de l'autre ?

Communément, il serait dit que la jeune veuve se refuse à jouir de nouveau tant qu'elle aime son mari défunt. L'analyse de l'inconscient nous apprend que tout est inversé : la jouissance sous-tend la révolte et l'indignation. Le moi se heurte à l'injonction du surmoi qui lui dit : jouis ! Cette proposition de jouissance est impérative du fait que le sujet la refuse, son refus lui confère un aspect pulsionnel. C'est son acceptation qui la rend moins injonctive.

Ce que dit mieux encore M. Safouan, dans sa conférence « De l'acte analytique », affirmant que les formes que l'acte analytique revêt au cours de l'expérience psychanalytique, aussi variées et imprévues soient-elles, n'en vont pas moins dans le même sens, « celui d'un renoncement confirmé à la jouissance du pouvoir, ou plus exactement au pouvoir, redoutable, de la jouissance. » Ce renoncement à la jouissance fait-il alors basculer la relation entre l'analysant et l'analyste du côté de l'amour ?

Enfin, la dernière phrase de la fable regorge d'aspects cliniques. Plusieurs actes simultanés en constituent le dénouement et illustrent le nouage opérant de l'alliance de travail : *« Le Père ne craint plus ce Défunt tant chéri... ».* Le père est serein, ce qui permet à sa fille de dire son désir. Il en va de même au cours d'une cure. C'est à l'analyste qu'incombe la tâche de créer un climat de confiance, de prendre en compte l'angoisse qui constitue l'urgence de la demande et d'en fendre l'univocité qui l'y aliène. De cette manière le patient peut se défaire de son symptôme.

« Où donc est le jeune Mari que vous m'avez promis ? » dit-elle. La Fontaine invente là l'effet « d'après coup » qui est le concept à l'origine d'une des rares règles générales de la psychanalyse : même lorsqu'une interprétation est non comprise, rejetée ou non entendue par l'analy-

sant, il n'est malgré tout jamais inutile à l'analyste de la dire. Autrement dit, ce n'est pas lorsqu'il le croit que l'analyste est le plus entendu. Et c'est dans l'après coup que beaucoup de choses se révèlent.

De plus, il est remarquable que la jeune fille réclame à cet instant un jeune mari, comme l'avait suggéré son père au cours de son deuil : *« … mais après certain temps souffrez qu'on vous propose un Epoux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose que le Défunt »*. Ce qui auparavant avait été rejeté avec force, à cet instant, fait l'objet du désir. La jeune fille a opéré un pas de côté et le père peut, à présent, faire l'économie de sa fonction auprès de sa fille qui est d'être son suppléant amoureux, d'être « l'amoureuse à venir » quand la jeune veuve lui tourne le dos. C'est en ce sens qu'il est possible de dire que le père assume dans cette fable la fonction de l'Autre du désir.

Là où le père s'autorise de lui-même à prendre place, le psychanalyste y est mis par l'analysant, lorsque celui-ci demande : « Pensez-vous qu'un jour je pourrai désirer vraiment, librement ? ». C'est une question qui n'est pas rare. Elle est posée à l'analyste comme s'il était censé connaître l'avenir, garantir un désir ou tout connaître à son sujet. Comme s'il existait un spécialiste de la question, un savoir là-dessus. « Comblez-moi ! », pourrions-nous dire. Telle est la demande récurrente d'une analyse. Mais si le désir est un manque auquel le symptôme ne supplée pas, le psychanalyste se garde d'y suppléer à son tour. Une cure doit conduire le sujet à mettre son désir à l'épreuve pour en découvrir le creux.

* * * * *

Sans les *Fables*, le parcours de Jean de La Fontaine aurait pu être qualifié de médiocre. Pouvait-il compter seulement sur ses autres productions pour accéder à la postérité ? Ses richesses de naissance ont été vendues une par une pour subvenir à ses besoins ; il échoue dans le business et n'a pas grand succès dans ses amours ; ses soutiens, ses amis et ses préférences sont des personnages de second rang, des marginaux et des disgraciés ; à son époque l'auteur est qualifié de *papillonnant, naïf et dilettante* ; La Fontaine est un farfelu, un original, un inconsistant qui fait les mauvais choix. Bref, « c'est un rateur » !

Contre toute attente il succédera tout de même à Colbert lors de son entrée à l'Académie, ce qui le sauve *in extremis* de la grande pauvreté ; il vivra toute sa vie chichement et de quelques secours. Aujourd'hui, les jeunes le qualifieraient de *looser*.

De ces ratages successifs, comme l'avait fait Esope avant lui, La Fontaine se forge une acuité psychique qui lui permet sans doute de résister à la dépression. Réaction d'orgueil ? C'est en dénonçant, raillant et ridiculisant qu'il trouve matière à sauver ce qui peut l'être d'un narcissisme malmené. Concomitamment, il hisse la fable, art scolaire et mineur, au rang d'art littéraire ! De l'inventaire de ces ratages, il bâtit une œuvre devenue universelle. Il nous laisse bon nombre de morales qui sont devenues autant d'aphorismes traitant des paradoxes humains. Ses morales constituent une ouverture dans la Morale et fait apparaître au grand jour ce que l'on appellerait aujourd'hui l'inconscient. C'est en cela que sa démarche est donc une démarche analytique. A ce stade, il serait tentant d'avancer l'idée que La Fontaine pourrait être un précurseur de la psychanalyse.

Enfin et pour terminer sur une note légère, je rajouterai que si le personnage m'est si sympathique c'est que, voyez-vous, je partage avec lui quelques points communs. Le premier est que je suis un psychanalyste non issu du sérail, comme aime à me le rappeler actuellement l'amendement Accoyer. Il me faut, moi aussi, montrer patte blanche, me faire accepter des institutions et me forger mes lettres de noblesse. Le second point est plus affaire d'étymologie... Mon nom, DANDIN, est un nom qui, en plus d'être classé dans le dictionnaire parmi les communs, est qualifié de désuet. Et histoire de gâter complètement l'affaire, il est défini par « homme niais avec des manières gauches ».

Ceci étant dit, vous comprendrez pourquoi La Fontaine me réconforte !

---

[1] M. Safouan, *Dix conférences de psychanalyse*, PUF, 1967, chapitre 9 : « De l'acte analytique ».

[2] S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, P.U.F, 1971, p. 18.

[3] J. Lacan, *… ou pire. Le Séminaire, Livre XIX*, AFI, 2000, p. 39.

[4] B. Pascal, *Pensées*, p. 414.

[5] J. Lacan, *Les psychoses*, Ed. du Seuil, 1981, p. 24.

[6] S. Freud, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Folio essais, 2000.

[7] J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Ed. du Seuil, 2006, p. 174.

Joyce et les deux John, ou « Aujourd'hui en m'entendant parler au téléphone j'ai reconnu la voix de mon père »

Robson de Freitas Pereira

Le titre résume cette tentative d'approche de deux aspects de la dimension du père et du Nom-du-Père. Dans la première partie, nous faisons référence à l'admiration et à l'identification de James Joyce à deux chanteurs irlandais : John McCormack et John O'Sullivan. Dans la deuxième partie, nous mettons l'accent sur le moment de reconnaissance d'un trait identificatoire. Un moment quotidien où, dans un geste banal, un sujet se reconnaît identifié aux traits paternels par la modulation et l'intonation de la voix, qui détermine une manière de parler. Dans les deux cas, il s'agit de souligner l'incidence de la voix en tant qu'objet fondamental (une des dimensions de l'objet *a*) et dans son articulation avec le nom et la musicalité, la modulation spécifique qui produit une situation singulière chez chaque sujet.

Les deux noms en référence au troisième

Cette référence aux deux John est en quelque sorte une paraphrase du chapitre intitulé « James et les deux John », du livre *Shakespeare and Company* de Sylvia Beach. L'auteur y raconte l'histoire de la librairie créée avec Adrienne Monnier et, plus spécifiquement, sa relation avec Joyce et la première publication très mouvementée d'*Ulysse* en 1922.

Après avoir relaté les péripéties des premiers enregistrements en studio de Joyce qui lisait des extraits d'*Ulysse* (ces extraits, aujourd'hui disponibles sur Internet, ne pouvaient au départ être consultés qu'à la Bibliothèque Nationale), Sylvia Beach commente la fascination de Joyce pour deux chanteurs : un ténor populaire, qu'il a connu en Irlande — John McCormack — et un autre qui chantait à l'Opéra de Paris — John O'Sullivan. Deux chanteurs irlandais prénommés John.

La rencontre de John McCormack (1884-1945) avec Joyce a lieu en 1903, à l'occasion d'un festival de musique irlandaise. Tous deux participent au concours de chant. James Joyce remporte la deuxième place en tant que ténor, John la première. A partir de là, Joyce va suivre de très près la carrière de McCormack, dont il acquerra tous les enregistrements. Il convainc même ses amis de l'accompagner aux représentations et d'acheter ses enregistrements.

Ses enregistrements de *Una furtiva lágrima* et *Dear old pal of mine* ont eu du succès à l'époque, mais Joyce était surtout intéressé par la chanson *Molly Brannigan,* qui était en rapport direct avec son personnage Molly Bloom (*Ulysse*) — Molly Bloom remplacée par Anna Lívia Plurabelle, la mère de Shaun le facteur. D'après Sylvia Beach, McCormack contribua décisivement à un des personnages de *Finnegans Wake*. Néanmoins, à partir du moment où Shaun fut prêt, l'intérêt de Joyce diminua de manière significative.

La relation avec John O'Sullivan fut différente. Sur le conseil de Joyce, il en est venu à signer seulement « Sullivan » sans le « O' » indicatif du clan, parce que Joyce l'avait persuadé que « par amour pour la musique »[1], cela présenterait beaucoup mieux. Cette relation n'a pas débuté en Irlande mais plus tard, quand Joyce vivait déjà à Paris. En novembre 1922, Joyce a reçu une lettre de son frère Stanislaus lui recommandant d'écouter un ténor irlandais capable d'interpréter brillamment Guillaume Tell et totalement à la hauteur des exigences du rôle. Après l'avoir écouté à son tour, Joyce est devenu intime de l'œuvre et de la vie de Sullivan. Il était convaincu de l'importance fondamentale de la voix du chanteur pour la musique en général et l'opéra en particulier. Richard Ellmann et Brenda Maddox, les biographes respectifs de Joyce et Nora Barnacle, observent que l'identification à Sullivan était bien plus profonde que celle à McCormack.

Dans son exaltation, Joyce exigeait la présence de Sullivan à tous les récitals d'opéra, qu'ils mettent ou non en scène Guillaume Tell. D'autre part, il obligeait quasiment tous ses amis et admirateurs à acheter des entrées pour les récitals de Sullivan, et subornait fréquemment les employés du théâtre — à grand renfort de pourboires — pour qu'ils participent aux applaudissements et aux demandes de rappels. Il est même allé jusqu'à retirer ses lunettes noires qu'il portait depuis une opération chirurgicale en plein milieu d'une représentation et à crier : « Merci, mon Dieu, pour ce miracle. Après vingt ans je revois la lumière ! »[2] ; ce qui a donné lieu à des articles dans les journaux parisiens. En outre, dès qu'il le pouvait, il rédigeait des critiques élogieuses dans des journaux et revues spécialisés nord-américains et européens. En 1932, il publia dans un style qui caractériserait son « work in progress », l'article « *From a banned writer, to a banned singer* »[3] (« D'un écrivain banni pour un chanteur banni »). En plus de faire l'éloge des interprétations opéristiques et des qualités vocales de Sullivan, le texte synthétise l'identification des deux à leur théorie de l'exil forcé et à la persécution par leurs pairs. Sul-

livan attribuait sa difficulté à être inclus dans les programmes du Metropolitan Opera, de Covent Garden et de la Scala aux conspirations politiques du « cercle italien » (qui privilégiait Caruso et Lauri-Volpi). Joyce, pour sa part, voyait dans son ami le chanteur professionnel qu'il avait un jour rêvé d'être. Malgré tout, en tant qu'écrivain « il s'en est plutôt bien tiré »[4], observa son père John Joyce en apprenant les répercussions du livre *Ulysse*.

McCormack et Sullivan ont contribué à la création des personnages Shem et Shaun[5] de *Finnegans Wakes*. Cette appropriation de traits de personnes de son entourage proche est connue pour être l'une des ressources utilisées par Joyce pour composer les personnages principaux ou secondaires de ses écrits. Dans le cas présent, on peut dire que ces deux personnes n'étaient pas des références secondaires.

A commencer par le nom : les deux s'appelaient John, comme le père de Joyce. John Joyce estimait être un excellent chanteur. Il réunissait sa famille nombreuse autour d'activités musicales et aurait voulu que son fils aîné et préféré devienne chanteur. De plus, il était connu pour être un bon conteur d'histoires (sans parler de son penchant pour l'alcool, une caractéristique dont son fils écrivain avait hérité). Cette nette préférence pour James apparaît dans son testament où il lui lègue tout ce qu'il possède (en réalité, peu de choses), au détriment de tous les autres frères et sœurs. John S. Joyce ne s'est jamais plaint de ne plus voir son fils avant sa mort. Dans une lettre écrite à l'âge de 80 ans, il dit : « C'est très gratifiant de voir, à la fin de ma vie, que j'ai au moins un fils, le seul que j'aime tant, qui se souvient de moi pour ce qui est peut-être mon dernier anniversaire »[6].

L'intérêt de ce bref article est de souligner l'articulation entre le nom et cette dimension de la qualité musicale que Joyce admirait tant en soi et avec laquelle il a pratiquement structuré tous ses textes — aussi bien ceux de critique musicale, de littérature, politique, poésie que de fiction, dont le style singulier a marqué la littérature et la composition littéraire et musicale[7] à partir du XX^{e} siècle.

Dans un essai précieux, Arthur Nestrovski[8] affirme que la musique sert de ligne structurante pour les textes de Joyce. De *Musique de Chambre* à *Finnegans Wake (Finnicius Revém [9])*, « il y a une adaptation de figures de composition au développement de ses propres techniques d'écriture ». Autrement dit, son écriture est modelée par ses intérêts musicaux et son texte se modifie avec l'incorporation de la musicalité à tel point qu'elle ne semble plus être une référence explicite. Telles l'ironie ou l'humour, elle s'incorpore dans la manière d'écrire.

La voix du père, la voix du fils

« Aujourd'hui, en m'écoutant parler au téléphone, j'ai reconnu la voix de mon père » est une phrase prononcée par un sujet quand il parvient à reconnaître combien l'identification au père parle en lui, combien on est parlé par l'Autre qui nous habite. Il ne s'agit pas d'une plainte ou d'une observation des autres qui identifient en lui ce trait, mais d'une reconnaissance du sujet de quelque chose qui l'identifie, d'un trait incorporé.

Dans cette reconnaissance, nous pouvons penser à une articulation entre les registres symbolique, imaginaire et réel que Lacan a, un jour, exprimé en tant que réalisation symbolique de l'imaginaire.

Une dimension : la voix du père en tant que source de plaintes pour le sujet. Une source de reconnaissance selon laquelle son absence ou sa présence excessive était l'un des supports des plaintes. Il s'agirait d'une identification imaginaire au phallus imaginaire moins le phi, représentant de la castration imaginaire. Un père source de symptômes et de souffrances.

Autre dimension : la réalisation/reconnaissance de la voix du père en soi : inflexions, modulations, traits verbaux qui parlent dans le sujet sans effort (de mémoire, notamment) et qui surprennent, sans être une plainte. A l'exemple de : « Aujourd'hui, en m'écoutant parler au téléphone j'ai reconnu la voix de mon père ». La voix de l'enfant reconnaît l'héritage transmis par la parole vocalisée du père. Une dimension différente de l'identification corporelle ou physionomique. La possibilité d'une castration symbolisée.

Dans l'écriture et dans la musique, Joyce a cherché à illustrer le nom et à identifier le père. Les deux John deviennent transcendants quand ils passent à l'écrit, cependant le support de la voix transformée en chant et dans une modalité spécifique — la voix de ténor — s'est faite nécessaire.

On peut à ce stade établir une différence avec cette dimension symbolisée dans la parole d'un sujet qui reconnaît la voix paternelle. John Joyce est mort en décembre 1931. James Joyce s'est senti tellement coupable de ne pas lui avoir rendu visite depuis qu'il vivait à Paris qu'il a interrompu pendant un temps son « work in progress » et a même pensé l'abandonner. Déprimé, il affirmait : « J'ai l'impression que sa voix est entrée d'une certaine manière dans mon corps ou dans ma gorge. Dernièrement, et plus que jamais, surtout quand je soupire. [...] J'entends mon père me parler. Je me mets à imaginer où il est ». Ce n'est qu'en 1932, avec la naissance du petit-fils (Stephen James Joyce, en hommage à son grand-père), que le deuil peut se transformer en poème: « *A child is sleeping;/ an old man gone./ O, father forsaken,/ Forgive your son!* [Un enfant dort / Un

vieillard est mort / Ô, père abandonné / Pardonne ton fils !] »[10].

Dans son écrit fait sinthome[11], conforme au travail de Lacan sur la fonction de nouage du quatrième nœud, Joyce parvient à incorporer les traits paternels et à faire en sorte que cette écriture influence les musiciens modernes ; car c'est l'écriture joycienne, avec sa musicalité dûment incorporée, qui va influencer les compositeurs. Ces derniers vont construire une œuvre qui nous permet d'entendre/lire James Joyce après coup. Des façons de soutenir la pratique d'une éthique.

---

[1] R. Ellmann, *James Joyce*, São Paolo, Globo, 1989, p. 763.

[2] *Ibidem*, p. 770.

[3] J. Joyce, *Occasional, Critical and Political writing*, New York, Oxford World's Classics, 2000/2008.

[4] R. Ellmann, *op. cit.*, p. 753.

[5] Dans *O sintoma ri-sonho, avatares de Shem e Shaun*, Franz Kaltenbeck analyse en détail les relations entre le prénom des frères et leurs glissements signifiants. Le texte a été publié dans J. Laberge éd., *Joyce-Lacan, o Sinthoma*, Recife, IPB, 2007.

[6] Lettre datée du 5 juillet 1926.

[7] John Cage et Samuel Beckett, pour ne citer qu'eux, évoquent explicitement être redevables de l'œuvre de James Joyce.

[8] A. Nestrovski, « James Joyce : A critíca da música », in: A. Nestrovski éd., *Riverrun — ensaios sobre James Joyce*, Rio de Janeiro, Imago, 1992.

[9] *Finnegans Wake: Finnicius Revém*. Introduction, traduction et notes de Donaldo Schüller. São Paulo, Ateliê Editorial, 1999-2004 (translittération du titre maintenu en hommage au travail pionnier d'Augusto et Haroldo de Campos, qui sont à l'origine de la première traduction en langue brésilienne).

[10] R. Ellmann, *op. cit.*, pp. 791-796.

[11] J. Laberge, « CMJOYCEREIASFM-Joycescricantor », in *Joyce-Lacan, O Sinthoma*, Recife, IPB, 2007. Laberge établit un rapprochement minutieux entre le chant et l'écriture pour la composition du sinthome de Joyce, où Sullivan viendrait remplacer Ibsen dans la fonction de sinthome-chanteur.

L'ENFANT ET LA PSYCHANALYSE

Phobie de l'enfant avec Freud et Lacan. A partir d'une pratique

Henri-François Robelet

Ce texte est la transcription d'une intervention faite dans le cadre des journées de formation d'Apertura-Arcanes du 2 et 3 décembre 2011 sur le thème « Phobies et actes chez l'enfant et l'adolescent».

Je vais vous parler de phobies chez l'enfant. Le terme « phobie » recouvre des réalités très diverses. Je parlerai seulement des phobies comparables à celles du Petit Hans, en essayant de m'appuyer sur ma pratique en CMPP. Je rencontre des enfants et leurs parents depuis quatre ans... seulement. Or, j'ai bientôt soixante ans. Il a fallu trente ans et quelques rencontres décisives pour que ma pratique s'oriente vers les enfants. Pourquoi ai-je mis autant de temps ?

Cette question n'est pas anodine ; elle est peut-être même liée à la phobie de l'enfant. Je ne me rendais pas compte qu'il m'avait fallu du temps ; je l'ai découvert dans l'après coup. J'ai alors réalisé qu'il y a des phobies insues : juste un long évitement sans objet phobique repérable si ce n'est un parcours qui dessine en creux cet objet phobique.

Mais de quoi pouvais-je bien avoir peur ? J'avais peur de ne pas entendre ce que me dirait un tout jeune enfant et d'être amené à interpréter... seulement mes projections imaginaires ! J'avais peur surtout d'être débordé par une agitation de l'enfant ou par une difficulté à ce qu'il respecte les limites et le cadre de la séance. En fait, j'avais peur d'être débordé par mes propres pulsions sollicitées par le transfert d'un enfant : la peur de retrouver l'infantile en moi avec son pulsionnel non encore civilisé.

Avec ce pulsionnel non encore civilisé, nous sommes au cœur de la phobie qui est une forme d'appel à la castration, une forme d'attente de la castration, de recherche d'une voie vers la civilisation. La castration, Freud l'envisage comme un roc indépassable face à l'incessant ressac pulsionnel en quête d'un destin.

Durant ces quatre ans, j'ai fait l'expérience que souvent un enfant questionne comment ses pulsions tentent de se civiliser, comment son amour et sa haine seront marqués de l'interdit.

Mais ce qui est particulièrement difficile c'est que, cette question, l'enfant l'adresse en acte dans le transfert. Ce n'est pas une évocation dans la parole comme chez l'adulte. On y est pris, et cela parfois dès les premières minutes d'une séance. Un enfant peut très vite tester les limites non pas tant pour la jouissance transgressive mais parce qu'il est très intéressé par la façon dont je vais replacer ses limites. Dans ce moment là, je suis éprouvé dans mon propre rapport à l'interdit, éprouvé car il y a un certain embarras, une difficulté d'être à une juste place.

En termes freudiens, de quelle castration suis-je marqué ? Quelle instance surmoïque, avec sa composante inconsciente, est à l'œuvre ?

Cette instance serait le témoin d'un procès civilisateur ; mais est-ce aussi sûr ? De quel surmoi s'agit-il ? N'est-il pas parfois le masque d'une part sadique inconsciente de la pulsion qui fait résurgence ? En termes lacaniens : comment le réel de la pulsion s'est-il noué avec les deux autres registres ?

Dans la pratique, la phobie chez l'enfant est tellement fréquente qu'on peut dire qu'elle est un moment traversé peut-être par chaque enfant.

Parler de la phobie, c'est parler de l'angoisse (de castration, précise Freud) que produit l'enfant. Les parents sont intéressés et un peu rassurés d'entendre que la phobie est déjà un premier travail psychique qu'opère l'enfant. C'est déjà une métaphorisation de l'angoisse. Les objets phobiques sont les avant-postes de cette angoisse. Le travail de la phobie substitue au « rien » de l'angoisse diffuse des signifiants phobiques divers : cheval, morsure, charivari, tomber, etc...

De même, la phobie a une fonction de suppléance nécessaire. Suppléance de l'opération de castration en attente. De même, c'est l'opération de castration qui met un terme à la phobie : « la mise à jour de la castration donne son terme à la phobie et montre aussi bien, je ne dirais pas sa finalité, mais ce à quoi elle supplée » (J. Lacan, *La relation d'Objet. Le Séminaire, Livre IV*, Ed. du Seuil, p. 230). Castration, traversée de l'Œdipe,

civilisation de la pulsion, qu'est-ce que ces mots évoquent dans ma pratique ?

Je crois que je n'ai jamais vu un enfant qui ne soit tenté par cette position de s'identifier au phallus maternel. Quand j'en rencontre un, rarement, je suis inquiet pour lui. Je fais référence à un premier ternaire, imaginaire, développé par Lacan dans le *Séminaire IV* : la triade mère-enfant-phallus (c'est ensuite dans ce même séminaire que Lacan commente la phobie du Petit Hans). Chaque enfant veut entretenir le leurre qu'il peut combler sa mère. Il est menacé par tout ce qui lui signifie le manque chez sa mère : l'apparition progressive du père et le désir de la mère pour cet homme, l'arrivée d'un nouvel enfant, tout ce qui marque que l'enfant ne comble pas sa mère. S'identifier au phallus maternel : combler sa mère, seul.

Je reçois souvent un enfant qui peut rester seul à parler dans le bureau et quand sa mère rentre ensuite, ce même enfant peut alors venir se coller à elle, chercher à attirer son regard et son attention en permanence, ne pas supporter qu'elle s'adresse à moi sans la déranger. Il veut se faire son objet électif, le seul qui puisse intéresser sa mère et la combler. Cet enfant ne peut pas supporter qu'elle s'adresse à moi sans aussitôt la déranger.

C'est le rêve de Hans, trois mois après la naissance de sa petite sœur Anna. Mariedl est une petite amie qu'il rencontre en vacances à Gmunden. Il raconte à son père son rêve et son père le raconte ensuite à sa femme : « Hans a rêvé qu'il était avec Mariedl ». Aussitôt, Hans rectifie vivement : « Non, je n'étais pas avec Mariedl, j'étais *tout seul* avec Mariedl *(« ganz allein mit der Mariedl »)*. « Tout seul avec » : on ne peut pas mieux dire l'exclusion du trois. Le rêve de Hans : retrouver le « tout seul avec » sa mère, illusion d'une époque évanouie. Epoque n'ayant jamais existé que dans le fantasme où le deux exclut le trois.

La pratique avec les enfants me fait éprouver qu'il s'agit pour moi aussi d'une tentation, un autre retour à l'infantile pour moi aussi : « *Ganz allein mit* », tout seul avec cet enfant dans la séance, tout seul avec cet enfant, en étant tenté d'oublier qu'il se construit d'abord avec ses parents. Si importantes que soient les séances, le travail aura beaucoup de mal à se faire sans les parents.

« Tout seul avec » dit la difficulté d'être à une juste place avec un enfant, pas dans la complicité par exemple et, là encore, chacun est questionné dans son rapport à la castration et la possibilité d'être pris dans son propre infantile. Pour être vraiment deux, il faut être trois, le tiers ou le vide médian comme « espace du souffle » (le poète François Cheng). Je m'aperçois que j'ai orienté ma pratique de cette façon : recevoir l'enfant, puis dans un deuxième temps les parents. Ce deuxième temps n'est pas simple. L'enfant fait rentrer dans son monde de représentation et de signifiants, et ensuite ses parents viennent, chacun avec son propre monde. Ce sont des vérités subjectives différentes qui à la fois se nouent et doivent se séparer. Malgré moi, je ressens souvent un agacement dans ce deuxième temps qui me demande un véritable travail psychique de réajustement.

La triade mère-enfant-phallus, c'est une triade imaginaire. Elle introduit déjà peut-être l'enfant au signifié phallique ; c'est un pas vers le trois, mais ce n'est pas encore du registre de la castration. Celle-ci, nous dit Lacan, est le manque symbolique d'un objet imaginaire dont l'agent est le père réel.

La phobie d'un enfant pose cette question du père réel. Pas facile. Dans l'histoire de Hans, la place du père réel n'est pas vraiment précisée par Lacan, mais quand on lit et relit ce *Séminaire IV*, le père réel apparaît comme en négatif dans toute l'histoire. Un père qui essaie de se dépatouiller avec les questions de Hans.

Hans pose à son père des questions précises sur son rôle dans la venue des enfants. Dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* écrits en 1905, trois ans avant l'histoire du Petit Hans, Freud dit que la question primordiale pour un enfant, c'est : » D'où viennent les enfants ? », car la venue d'un autre enfant le menace. C'est le « *Ganz allein mit* » que l'on retrouve chez Hans. Hans questionne donc son père et celui-ci ne lui répond pas sur son rôle. Son père lui dit : » Ce que femme veut, Dieu le veut ». Au fond, il lui dit : « On t'a eu toi parce que Dieu l'a voulu et si Dieu l'a voulu c'est que ta mère l'a voulu ». Son père s'exclut de l'affaire. Hans continue son travail psychique en essayant malgré tout de raccrocher les choses du côté d'un père en parlant par exemple de Freud comme d'un Dieu.

Dans cette histoire, le père réel apparaît comme celui qui a à répondre d'un savoir sexuel porté par son désir d'homme ayant choisi cette femme-là (faire d'une femme son objet *a*). Ici le père réel ne répond pas de son désir devant Hans.

Toujours dans cette histoire, un autre élément se dessine : c'est le peu de cas que la mère de Hans fait des recommandations de son mari. Ainsi on peut entendre que le père réel tient aussi son effectivité, comme agent de la castration, de la façon dont il existe pour la mère comme son partenaire sexuel.

Dans la pratique, cette histoire rend attentif au jeu de cache-cache du phallus toujours voilé : un qui n'est pas sans l'avoir, mais seule une femme peut en soutenir la croyance ; une qui n'est pas sans l'être mais à travers le regard d'un homme

qui s'aviserait bien d'être monogame ; un petit qui prétend l'incarner pour sa mère.

Une phobie pose encore la question de ce que Lacan appelle le « traumatisme primitif « : la rencontre avec la jouissance phallique. Hans découvre que son *wiwimacher* bouge, il découvre ses premières érections, et c'est à cette occasion et après la naissance d'Anna qu'il produit sa phobie. Cela le conduit à une véritable déroute car il découvre que l'objet de sa jouissance et de sa fierté est loin de faire l'affaire pour une mère qui le prie rapidement d'en remballer l'exposition publique. Ce traumatisme de la rencontre avec la jouissance phallique dit encore la question de la civilisation de la pulsion pour Freud : comment cette jouissance que l'enfant découvre peut-elle se vivre ? Pour Lacan, c'est la question de l'appareillage de la jouissance. Comment le réel est-il lié ? Comment la part réelle de la pulsion est-elle nouée aux deux autres registres ?

Dans une vue freudienne, la résolution de la phobie serait l'opération de la castration par la traversée de l'Œdipe et la constitution du surmoi.

Lacan doute de ce résultat pour Hans dont le plombier imaginaire dévisse aussi bien les fesses que le pénis, tous équivalents. Avec ce doute, Lacan nous met la puce à l'oreille et de multiples questions surgissent.

Mais une conception théorique de la psychanalyse peut-elle s'inscrire dans une telle logique binaire : castré ? pas castré ? Y a-t-il un entre-deux : plus ou moins castré ? Comment sort-on de la phobie ? Est-ce qu'on en sort complètement ? De même pour la névrose : qu'est-ce qu'en sortir ? Qu'est-ce que cette instance intrapsychique du surmoi ? La clinique résiste à cette conception binaire de la théorie.

Dans la suite de son travail, Lacan nous amène à en sortir. Après une période structuraliste tempérée par la méfiance envers les énoncés qui deviennent vite des ritournelles, Lacan se tourne plutôt vers l'écriture des mathèmes puis vers la topologie dont il dit que c'est la structure mais une structure tempérée par le temps (*Séminaire XXVI : La topologie et le temps*) qui laisse la place à l'imprévisible et l'aléatoire.

C'est une grande ouverture pour notre pratique. Plutôt que de s'arrêter à la castration comme un roc indépassable, Lacan nous invite à penser en terme de topologie et de nouage. Qu'est-ce qui fait tenir les trois registres ? Comment sont-ils borroméisés ? Comment le réel est-il noué aux deux autres registres et là plus particulièrement, comment le réel de la pulsion est-il noué ? A défaut d'une civilisation de la pulsion dont on peut douter après ce XX^{e} siècle qu'elle soit un jour civilisée.

Le symptôme chez l'enfant : effets de la première rencontre

Bénédicte Goudet-Lafont

L'origine de ce travail réside dans l'expérience troublante de la possible disparition du symptôme suite à une seule consultation, sans qu'il y ait eu besoin d'une prise en charge particulière, d'une suite à donner. Qu'a-t-il bien pu se jouer au cours de cette première consultation ayant permis d'aboutir à un résultat aussi rapidement ?

Sans prétendre mettre en évidence dans ce travail, une explication unique à ce « phénomène », je m'attacherai en revanche à identifier des pistes de réflexions conduisant à questionner l'impact de la première rencontre sur le symptôme de l'enfant. Pour cela, je vais m'appuyer sur l'étude pratique du cas d'un enfant, Maël, que j'ai reçu en consultation dans un Centre Médico-Psychologique.

La première consultation avec Maël

C'est sur les conseils du pédiatre que les parents de Maël prennent contact avec le service de psychiatrie infanto-juvénile, pour leur fils de 4 ans qui « ne s'alimente plus ».

Lorsque je reçois la famille, Maël, un garçonnet assez fluet, se réfugie aussitôt chez sa mère. Les parents sont visiblement tendus, nerveux. « Une petite semaine qu'on se bat pour qu'il essaie de manger, il avale un dé à coudre, vraiment trois fois rien ! », commence le père. Les troubles ont débuté, dans les suites d'une gastro-entérite aiguë, alors que Maël était chez le père — les parents sont divorcés. Maël avait alors présenté des vomissements importants durant plusieurs jours. Suite à cet épisode, il s'est mis à refuser de manger. Au moment du repas, il dit « avoir faim » mais une fois devant l'assiette, il dit « ne plus avoir faim », et se sentir « fatigué ». Si l'enfant accepte volontiers de boire, il refuse de manger quoi que ce soit. Il lui arrive parfois également de vomir. La maman s'exclame : « Ce n'est déjà pas un grand mangeur à la base ! » Même si l'appétit de Maël est habituellement modéré, il n'a jamais présenté de troubles de l'alimentation jusqu'ici.

Les parents ont consulté, en urgence, auprès du pédiatre dont le bilan somatique s'est révélé négatif. Les préoccupations parentales sont importantes, marquées par l'anxiété et le sentiment d'impuissance. « Moi je n'en dors pas la nuit ! J'imagine l'hospitalisation avec la perfusion », rapporte le père.

Les parents de Maël ont divorcé lorsqu'il avait un an et se partagent la garde. C'est la mère qui a quitté son mari alors qu'elle était tombée amoureuse du meilleur ami de celui-ci. Elle s'est sentie violemment rejetée par sa belle-famille à la suite de cette séparation. C'est un épisode qui reste particulièrement douloureux et dont elle parle avec émotion. Les relations entre les deux parents resteraient marquées par cette « haine ».

Le père de Maël est cuisinier avec une formation de pâtissier. « C'est le comble ! », relève-t-il en faisant allusion à l'alimentation de son fils. Il s'est remarié et a eu une fille de cette nouvelle union, Elisa. Selon lui, Maël s'entend bien avec sa demi-sœur ainsi qu'avec sa belle-mère. La mère, de son côté, vit en concubinage avec son compagnon. Elle révèle que c'est « un peu plus compliqué » chez elle, notamment avec lui. « Maël le snobe », dit-elle. « Il fait comme s'il n'était pas là ». Maël marquerait un temps d'adaptation à chaque retour de week-end passé chez le père, avec une hostilité forte envers son beau-père les premiers jours.

Par ailleurs, depuis peu, Maël refuserait d'aller chez son père avec force cris et pleurs. Ce dernier en convient et explique que la plupart du temps, il n'insiste pas, préférant que son fils reste avec sa mère plutôt que de l'obliger à venir chez lui.

Maël est un enfant qui présente un contact de bonne qualité et dont le développement psychomoteur est en rapport avec son âge. Son visage est plutôt fermé, avec une mimique triste.

A chaque fois que je m'adresse à lui, le garçonnet se montre sur la réserve, refuse souvent de répondre à mes questions, avec comme refuge les genoux de sa mère qu'il escalade littéralement. Il évite activement tout contact avec son père, malgré les sollicitations de celui-ci. Par ailleurs, il se montre très attentif à ce qu'expriment ses parents, restant tout à fait silencieux et calme. Au cours de cet entretien, Maël accepte finalement de s'approcher du bureau pour dessiner. Il réalise deux dessins, qu'il donne à chacun des parents à la fin de la séance. Il décrit de façon très laconique le dessin donné à sa mère comme étant « de l'eau », « les vague de la piscine », « la mer ». Il dit du dessin donné à son père qu'il s'agit « d'un panneau ».

Les parents de Maël vont tour à tour exposer leurs préoccupations et élaborer la compréhension qu'ils se font du symptôme. Le père de Maël revient sur l'épisode de gastro-entérite aiguë présenté par l'enfant avec des vomissements, une dizaine de jours auparavant. « Il a eu peur

que ça se repasse », affirme le père expliquant par là le refus alimentaire de l'enfant par la crainte de récidive de vomissements. Il met en avant une forme de conduite d'évitement que présenterait l'enfant.

La mère de l'enfant, de son côté, évoque le fait qu'elle soit elle-même « enfant de parents divorcés ». Elle semble alors s'identifier à son fils. Elle s'interroge sur le rythme de garde qui est imposé à Maël et les difficultés qu'il présenterait à se réadapter à chaque fois à un autre lieu et d'autres personnes. « En voulant faire trop bien... », conclut-elle.

La mère de Maël est actuellement enceinte de trois mois. Elle rapporte des nausées avec notamment de fréquents épisodes de vomissements auxquels d'ailleurs Maël aurait assisté. Elle fait alors l'association avec une question de Maël rapportée par la grand-mère maternelle : « Le bébé part avec le vomi ? », axant son propos sur la possible ambivalence de son fils vis-à-vis de l'enfant à naître. « Maël réclamait un bébé », dit-elle, comme pour se rassurer.

La consultation prend fin et les parents se montrent déjà un peu plus apaisés. Je leur propose de laisser l'enfant libre de manger au repas ou de ne pas manger, sans changer le rythme de vie de chacune des deux familles.

Une semaine plus tard, je retrouve Maël et ses parents. « Maël sourit, rigole, joue », « il est à nouveau comme avant », s'exclame la mère. Ainsi, Maël a repris totalement son alimentation deux jours après la première consultation.

Les spécificités du symptôme chez l'enfant

Je souhaite à présent étudier cette situation clinique en m'intéressant plus particulièrement à la question du symptôme dans une approche psychanalytique des troubles.

Avant de pouvoir aborder quelques hypothèses sur l'origine et le sens des troubles présentés par Maël, il me paraît indispensable de rappeler quelques éléments généraux sur la place du symptôme en psychanalyse.

La place du symptôme chez l'enfant a été étudiée par Freud très précisément, dans l'idée d'éclairer la formation de tous les symptômes névrotiques. « Il est fort possible que l'oubli infantile nous livre le moyen de comprendre les amnésies qui, d'après nos connaissances les plus récentes, sont à la base de la formation de tous les symptômes névrotiques »[1]. Le symptôme en psychanalyse n'est pas l'équivalent du symptôme médical. En effet il ne se borne pas à indiquer l'existence d'une souffrance, mais « il énonce en lui-même bien que sous forme déguisée, ce qui est en souffrance. Il est donc un message. Si le symptôme médical est un signe, le symptôme analytique, lui, est une parole »[2].

Le symptôme témoigne qu'il y a de « l'insu », que le sujet est en proie à quelque chose dont il ignore le ressort et dont il subit les effets. Il est défini[3] comme une « formation de compromis » entre « le désir inconscient et les exigences défensives »[4]. Ce qui est à refouler s'impose ou bien fait retour. Ainsi, « les symptômes névrotiques et les actes manqués ont ceci de commun qu'ils se ramènent à des matériaux psychiques incomplètement refoulés, et qui bien que refoulés par le conscient, n'ont pas perdu toute possibilité de se manifester et de s'exprimer »[5].

L'objet de la plainte des parents — ici, le trouble du comportement alimentaire de Maël — dans le cadre de la névrose de l'enfant a valeur de symptôme. La place du symptôme chez l'enfant est spécifique. En effet, la dépendance de l'enfant à l'égard de son environnement, l'importance de son appartenance familiale d'une part, la nécessité dans laquelle il se trouve d'inventer ses propres réponses — dans la créativité ou la passivité — d'autre part, font que la part de ce qui relève d'une psychopathologie personnelle de l'enfant et celle qui relève du jeu des interactions familiales, dans la survenue et surtout le maintien du symptôme, sont toujours fortement intriqués. Ainsi, d'emblée, nous rencontrons un groupe demandeur et non une demande individuelle. L'aphorisme de Winnicott « Un enfant tout seul, ça n'existe pas »[6] prend tout son sens.

Il est des situations où les contraintes pesant sur le développement de l'enfant — y compris des contraintes biologiques — incitent à formaliser le problème comme appartenant essentiellement à l'enfant. Il en est d'autres où le symptôme de l'enfant apparaît comme l'enjeu ou le lieu de déplacement d'un conflit se situant à un autre niveau (parental, conjugal, social, etc.), comme le reflet d'un mal-être qui n'est pas seulement le sien[7]. Nous avons là une situation du symptôme de l'enfant comme réponse à une problématique du couple familial ou de l'un des deux parents.

Dans la conception qu'en élabore Jacques Lacan, « le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Le symptôme, c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité. Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions. L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressort à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé »[8]. Cette réponse à une problématique du couple familial n'est pas forcément symptomati-

que puisqu'elle est obligée. Elle le devient lorsque les parents ne la trouvent plus adaptée à ce qu'ils en attendent.

De plus, le symptôme renvoie à ce qui échoue dans sa fabrication du refoulement. C'est un « raté » dans l'évolution libidinale de l'enfant. Il renvoie à la question de la castration, conflit intrapsychique entre un désir qui cherche à satisfaire et l'interdiction qui barre la voie à la satisfaction de ce désir. Il s'agit alors pour nous de nous efforcer d'apprécier si l'enfant est structuré sur le mode œdipien (et soumis à l'angoisse de castration), ou alors s'il doit lutter contre l'émergence d'angoisses archaïques[9]. Il nous faut ainsi observer la façon dont ce symptôme s'inscrit dans le fonctionnement de la famille, comment il structure les interactions entre les différents membres. Le symptôme est signe du rapport du sujet à l'autre et non signe du sujet lui-même. Quelle est la place de ce symptôme dans l'économie familiale ? Quelle réponse est sollicitée chez chacun des parents pour y faire face ?

Les hypothèses suivantes sont des tentatives de compréhension de la place du symptôme de Maël dans la dynamique familiale. Seul un travail psychothérapique d'inspiration psychanalytique pourrait nous permettre de les vérifier.

Le caractère d'urgence du rendez-vous témoigne de la rapidité de mobilisation parentale déclenchée par ce symptôme. En effet Maël ne s'alimenterait plus depuis moins d'une semaine entraînant ses parents dans une course contre la montre, les amenant à consulter un pédiatre avant de s'adresser à un pédopsychiatre. De plus, l'enfant est accompagné par ses deux parents, ce qui n'est pas si fréquent dans les cas de séparations parentales. Nous pouvons observer alors que le symptôme, par sa présence, génère une angoisse du côté des parents qui les amène à consulter. Le symptôme présenté par Maël a eu pour premier effet de réunir le couple de ses parents divorcés encore en conflit. Le symptôme alimentaire du garçon apparaît d'ailleurs chez le père, pâtissier, un père qui garde une grande hostilité envers la mère de Maël, et qui a pu l'exprimer devant l'enfant. Le symptôme de Maël va déclencher chez le père des réactions assez vives, chargées d'angoisse comme si ce symptôme le convoquait, lui plus particulièrement, dans son impuissance à avoir pu retenir sa femme.

Maël appartient désormais à deux familles recomposées. L'enfant marque une certaine difficulté à intégrer d'autres adultes, et notamment son beau-père. Tandis qu'il s'est construit dans cette appartenance initiale qu'il ne peut dénier sans se renier et qu'il souhaite voir reconnue par autrui, ses propres parents ont plutôt à l'égard de leur passé conjugal commun, représentant pour eux une déception et un échec, une position de défiance, suscitant chez eux des mécanismes de refoulement, voire de déni. Cette attitude peut contribuer à accroître les conflits de loyauté de l'enfant concerné, à l'enfermer dans des clivages objectaux et à exacerber la rivalité des adultes autour de sa personne.

Par ailleurs, les éléments évoqués sur le contexte de la séparation présentent la mère de Maël comme portant une faute. C'est par elle que la séparation est arrivée et son exclusion de la belle-famille en témoigne. Maël a alors pu souffrir d'éprouver des événements ou des situations comme des attaques contre ses propres objets parentaux intériorisés.

Enfin, par sa conduite d'évitement alimentaire, on pourrait penser que Maël cherche à éviter de nouveaux épisodes de vomissement. Sa mère est enceinte, au premier trimestre de sa grossesse, et dit avoir des manifestations nauséeuses avec vomissements auxquelles l'enfant a assisté. Maël, actuellement dans une phase œdipienne, a pu se sentir ambivalent vis-à-vis de la naissance de ce petit frère ou de cette petite sœur. Les vomissements qu'il a présentés à son tour, dans un contexte infectieux de gastro-entérite, ont pu être à l'origine d'une identification au symptôme maternel et l'expression de cette ambivalence.

La première consultation est l'occasion pour les parents de pouvoir exprimer spontanément ce qui les préoccupe. Le regard différent porté sur les difficultés de l'enfant, l'identification au consultant, la « remise en circulation des affects »[10] et des représentations peuvent induire des changements positifs dans la dynamique familiale. Néanmoins, les organisations pathologiques plus durables de la personnalité ne se laissent pas aussi facilement vaincre, mais les premières consultations préparent utilement les bases de l'alliance thérapeutique toujours nécessaire à la mise en œuvre de la prise en charge ultérieure.

L'évolution du symptôme et l'amorce d'une psychothérapie

Suite à cette première consultation, les troubles du comportement alimentaire présentés par Maël ont rapidement disparu. S'il est difficile d'identifier précisément dans l'entretien ce qui a causé cette résolution, nous pouvons tenter d'en saisir des éléments généraux.

Comment comprendre cette atténuation du symptôme alors qu'un travail psychothérapique n'a pas encore produit de déchiffrage de ce qui est en cause ? L'enfant est-il moins en situation de répondre à « la vérité du couple familial »[11] du fait d'une adresse qui se trouve déplacée ? N'est-il plus pris à partie par le désir de ses parents, qui trouve à s'orienter ailleurs ?

Il semble que nombre de consultants prennent appui sur la rencontre pour opérer de considérables remaniements. Dans ces familles, où la symptomatologie initiale est d'ailleurs souvent très bruyante, il suffit d'une personne capable de changement, capable de s'installer dans une position nouvelle, pour permettre une avancée constructive dans la famille. Il s'agit bien de repérage de positions, de configurations œdipiennes en remaniement.

Parfois l'amélioration des troubles entraîne l'interruption du suivi. Peut-être l'enfant commence-t-il seulement d'aller mieux ou que lui ou ses parents ont atteint la limite du champ des remaniements possibles. Nous pouvons alors nous questionner sur ce qui apparaît au premier abord comme une grande victoire de la consultation en pédopsychiatrie. Cette résolution rapide du symptôme n'est-elle pas une façon pour l'enfant de ne pas mettre en place un travail psychothérapique ? Nous donne-t-il son symptôme en pâture afin d'échapper à un travail plus coûteux ? Auquel cas, on peut craindre que ce symptôme réapparaisse d'une façon ou d'une autre, à plus ou moins long terme.

Prendre le temps de l'écoute, lors de cette première rencontre, permet aux parents et à l'enfant d'aller plus loin qu'un simple descriptif des troubles. Au fond, notre tâche serait, à partir d'un symptôme souvent présenté comme un objet isolé, chargé de négativité et producteur de souffrance, d'ouvrir un espace de représentations ou de récits concernant une situation, dans une visée diagnostique non plus descriptive, mais dynamique, c'est-à-dire à visée psychothérapique.

On peut ainsi chercher à favoriser un discours spontané des consultants qui part d'une plainte concernant l'enfant, d'un symptôme et qui s'élargit, qui se prolonge vers un auto-questionnement, vers la formulation d'hypothèses explicatives, l'introduction de repères anamnestiques et de mises en lien des significations qui vont alors pouvoir faire sens pour les consultants. Il s'agit donc pour nous d'accepter que la demande cherche les voies de la formulation et de donner aux parents la possibilité d'en amener plusieurs pistes.

D'autre part, ce « temps de la plainte » est aussi le temps pour l'enfant d'entendre un discours parfois nouveau ou parfois déjà connu mais qui prendra un autre relief de par notre présence et notre intervention. L'enfant semble alors prendre connaissance de son existence psychique et des aléas qui en résultent, susceptibles d'entraîner la mobilisation de ses parents.

La demande initiale des parents est souvent une demande rééducative, de correction du symptôme, vécu comme un dysfonctionnement de l'enfant. Face à cette demande de rééducation, il s'agit de resituer la plainte dans son contexte individuel et familial jusqu'ici voilé, afin d'introduire l'opportunité d'une psychothérapie si elle est indiquée et d'éviter la fixation du symptôme par une rééducation trop précoce. La démarche consiste ainsi à ne pas accepter telle quelle la demande initiale fréquente de rééducation mais à laisser s'exprimer le sens latent de l'appel, en restituant le problème en regard de la place qu'il occupe dans l'histoire du sujet et de sa famille, des désordres familiaux jusqu'ici non reconnus (mensonges, non-dits...) cachant une réalité inassumable, génératrice d'angoisse. Ainsi, la plainte initiale, pour peu qu'elle soit accueillie avec patience, qu'elle ait le temps de se déployer, peut disparaître complètement, laissant place à une demande, en lien avec les défenses des uns et des autres, en lien avec la spécificité de la dynamique familiale et en vue de compromis nouveaux.

Parfois, la première consultation avec l'enfant et sa famille voit l'émergence d'une pluralité de la demande. Il semble alors difficile de distinguer le désir de l'enfant du désir du parent face à un enchevêtrement de désirs. Les mots se mélangent. On ne sait plus qui est leur détenteur. Il nous faut, dans cet « écheveau intersubjectif »[12], déterminer la position occupée par l'enfant dans le discours parental, ce qu'il représente dans la dynamique familiale, ses liens à son père et sa mère, et le poids qu'il supporte, afin de repérer le contexte dans lequel évolue l'enfant, les mobilités possibles, et de favoriser l'émergence d'un discours personnel.

Les effets d'un premier entretien sont aléatoires. Il arrive que l'ouverture ménagée au cours de la consultation soit propice à une activation et qu'ajoutée à l'incidence du transfert, un prolongement se dessine de l'ordre d'une psychothérapie. Par notre écoute, nous allons permettre à celui qui s'exprime d'entendre ses propres paroles et de se situer par rapport à elles. « Pour beaucoup [...], c'est la première fois qu'un au-delà de leurs propos existe pour quelqu'un et, en effet, elles s'aperçoivent qu'elles ont autre chose à dire puisqu'on les écoute »[13].

Notre rôle lors de ce premier entretien reste primordial même si c'est dans le travail psychothérapique qui sera élaboré ensuite, que le patient pourra déployer ce qui l'habite inconsciemment. Mais déjà, ce premier temps, lui permet de poser certaines balises. Il permet à l'enfant et à ses parents de se saisir de ce lieu où un dire devient possible, où aller mieux devient possible, un espace de holding, pour reprendre la description de Winnicott du travail psychanalytique.

La première consultation en pédopsychiatrie instaure ainsi un espace original pour la famille, qui est confrontée à un renversement complet de la situation médicale classique dont elle a l'habitude. Les parents et l'enfant sont ainsi invités à parler, tout en respectant les défenses, les limites de chacun. Au-delà du symptôme présenté par l'enfant, c'est aussi l'impossibilité où sont les parents d'être autrement qu'ils ne sont, qui est exprimée durant cette première consultation. Dès la première consultation, on peut chercher à faciliter la mise en place d'une relation transférentielle, par le respect des positions parentales au plan éducatif, la valorisation des ressources de l'enfant et de son entourage, et au-delà, par un souci du consultant d'être attentif à ses propres mouvements contre-transférentiels.

Cette première rencontre est l'occasion pour les parents de pouvoir exprimer spontanément ce qui les préoccupe mais aussi de percevoir un regard différent porté sur les difficultés de l'enfant. Au-delà des divergences potentielles au plan technique, chacun s'accorde à reconnaître l'importance particulière de cette première rencontre, sollicitée par des adultes questionnés dans leur fonction parentale, pour un enfant qui en saisit forcément mal les enjeux.

On ne saurait trop insister sur la dimension thérapeutique toujours potentiellement présente au cours d'une première rencontre, et nous pouvons élargir ce propos au champ des entretiens préliminaires. Le transfert n'est pas encore installé et les interprétations du cliniciens semblent prématurées. Et pourtant, l'identification au consultant et l'effet d'adresse, la « remise en circulation des affects »[14] et des représentations ont, dans certains cas heureux, un effet salutaire sur les symptômes en induisant des changements positifs dans la dynamique familiale. Néanmoins, les organisations pathologiques plus durables de la personnalité ne se laissent pas aussi facilement vaincre, mais les premières consultations préparent utilement les bases de l'alliance thérapeutique, ou plutôt du transfert, toujours nécessaire à la mise en œuvre d'une psychothérapie.

---

[1] S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1973.

[2] M. Ritter, « Le symptôme chez Lacan », in *Autour du symptôme*, séminaire de Metz 1994/95, BRFL Les manifestations de l'Inconscient.

[3] J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967, 168.

[4] S. Freud, « Le refoulement », in *Métapsychologie*, Presses Universitaires de France, 2010.

[5] S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1973.

[6] D.W. Winnicott, « La préoccupation maternelle primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.

[7] F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 34.

[8] J. Lacan, « Notes à Jenny Aubry », in *Ornicar ? Revue du champ freudien,* n° 37, 1986, pp. 13-14.

[9] C. Mille, A. Benoît, « Démarche clinique en psychiatrie de l'enfant : consultation et examen clinique », in A. Danion-Grilliat et C. Bursztejn dir., *Psychiatrie de l'enfant*, Ed. Lavoisier, 2011, pp. 90-96.

[10] M.-C. et E. Ortigues, *Comment se décide une psychothérapie d'enfant*, Heures de France, 2005, p. 38.

[11] J. Lacan, *op. cit.* note 8.

[12] A. Depaulis, *Clinique de la demande en consultation infantile*, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 40.

[13] M.-C. et E. Ortigues, *op. cit.* note 10, p. 22.

[14] *Ibid.*, p. 38.

Réflexions sur la thérapie de l'enfant incestué

Moïse Benadiba

Ne sera pas ici abordée la question des nourrissons et bébés victimes de violences sexuelles intrafamiliales ; problématique qui a des aspects spécifiques, en lien avec l'âge de la victime (dont dépendent les différences quant aux problèmes cliniques rencontrés).

L'inceste, et en cela il s'agit de maltraitance au sens plein du terme, est un processus où il y a aliénation et souffrance imposées et subies. Mais il s'agit d'une maltraitance surtout occultée du fait essentiellement de l'intervention à tous stades de la peur : peur de l'enfant de parler et peur des adultes de l'entendre quand il parle.

Comment le psychanalyste, quand il est sollicité dans des cas d'inceste, assume-t-il la confrontation aux atteintes du corps de l'enfant ? Comment peut-il répondre, de sa place, à de telles effractions destructrices coupées de toute symbolisation, au point de mettre en défaut la spécificité de l'acte psychanalytique ? Répondre nécessite qu'on se tourne vers le clinique. A ce sujet, plusieurs constats :

• La symptomatologie de l'enfant victime d'inceste est complexe et multivariée, recouvre un vaste champ d'éléments qui s'intriquent les uns aux autres et ne peut se réduire à une dynamique de cause à effet.

• S'agissant d'inceste, la problématique à l'adolescence est à considérer avec une particulière attention et ce d'autant plus que le dévoilement du processus abusif a souvent lieu à cet âge et que sa révélation peut entraîner des passages à l'acte autodestructeurs, tentatives de suicide notamment. A l'adolescence plus que pendant l'enfance, il y a à tenir compte de ceci : la victime d'abus sexuels, du fait et dès lors qu'elle s'exprime, qu'elle parle, se doit d'assumer une image qui ne manquera pas de lui être renvoyée malgré les meilleures intentions[1] : l'image de complice obligée de ce qu'elle dit, des événements et faits qu'elle donne à entendre, des incidents qu'elle relate.

• Indépendamment de la pathologie familiale et de la gravité des faits, la plupart des enfants victimes d'inceste sont enfermés dans une vie quotidienne pauvre en sens. Eviter de comprendre peut constituer en effet un moyen défensif utilisé par l'enfant pour survivre : il maintient ainsi l'événement réel hors de portée du champ de la mentalisation. L'inceste finit par être pour l'enfant un non-sens existentiel qui brouille ses repères, identificatoires notamment, symboliques et narcissiques, et détériore l'image inconsciente qu'il a de son corps. L'inceste est toujours pour l'enfant une expérience destructrice déconcertante et ce d'autant plus qu'elle implique un degré de stimulation impossible pour l'enfant à assumer ou appréhender.

• Concernant plus particulièrement le plus fréquent des incestes parents-enfants, l'inceste père-fille, la clinique nous enseigne que lorsqu'un parent abuse de son enfant, lorsque l'objet parental s'offre le plaisir sexuel de son enfant, il y a captation non seulement de celui-ci dans son corps mais capture de la fonction désirante chez cet enfant, entrave à l'accès au symbolique. Il y a comme un retour à un type originaire d'identification, une impasse identificatoire brutalement apparue, destructrice pour l'étayage ou la structuration de l'identité. L'enfant est victime d'une « double violence »[2] ; une violence physique et une violence pulsionnelle. La violence physique « externe » c'est l'abus sexuel, le corps à corps qu'impose l'adulte ; la violence pulsionnelle est interne, en rapport avec la faiblesse de l'organisation psychique infantile qui rend l'abusé enfant incapable de maitriser la violence qu'il subit et les affects qu'en lui elle provoque. Pour se protéger, on le perçoit, il ne reste parfois à l'enfant incestué, que le déni ou le clivage de sa personnalité, comme mécanismes défensifs contre des processus d'anéantissement de sa revendication d'altérité.

• Autre élément clinique, encore hypothèse : chez l'enfant victime d'abus sexuels, l'absence de symptômes et de culpabilité plus spécifiquement, pourrait être un signe de gravité.

• Encore ceci, une curiosité : les incestes les plus rares ne sont pas pour le clinicien les moins énigmatiques. Un exemple, à titre simplement illustratif, pris dans la « Chronique de l'œil de Bœuf », cité par Guy Benoît[3] : un cas d'inceste entre une grand-mère et son petit-fils où un père trouvant son fils en cours d'initiation par sa grand-mère, le vilipende et se voit répondre qu'il n'y a pas de raison que lui, le fils, ne couche avec la mère du père, puisque le père depuis des années couche bien avec la mère de son fils. Réflexion qui interroge...

Ces rappels cliniques posés, par l'évocation de quelques réflexions, voici ce qui dans l'approche psychanalytique me paraît être principal.

Dans la décision thérapeutique, il est nécessaire de ne pas faire vite parce qu'il y a allégation ou

plainte. Le travail du psychanalyste succède généralement aux interventions (parfois multiples) de crise. Il ne devrait pas s'agir, pour le psychanalyste, de parer au plus pressé. Ce n'est pas là sa place ; il a à se situer, surtout en maintenant une juste distance puisque c'est justement cette distance qui a fait défaut ; depuis l'acte invoqué jusqu'à sa rencontre avec le psychanalyste, l'enfant incestué a pu faire l'objet d'investigations dans son intimité et ses secrets qui ont aboli toute distance.

La difficulté de la rencontre du psychanalyste avec un enfant incestué est aussi à mettre en lien avec le rapport au temps de l'enfant ; une période de temps qui peut sembler courte à un adulte peut représenter une durée infinie pour un enfant ; et durant le temps qui sépare l'acte subi de son dévoilement, la mémoire des événements a pu faire place parfois à un récit reconstruit à travers les remémorations qui ont pu être imposées à l'enfant ; dans ce contexte, chez les enfants incestués, les plus petits, se pose souvent la question de l'importance de l'imaginaire et de l'imagination chez l'enfant quand il s'avère exprimer un vécu où se confond ce qu'il imagine, ses productions imaginaires, et ce qu'il a subi, les faits réellement vécus ; d'autant plus que le discours qui a pu être tenu à l'enfant (par certains de ses défenseurs, associations ou avocats) qui parfois consiste à insister avec l'enfant pour lui dire qu'il est une victime et que lui n'y est pour rien, peut ne pas correspondre au vécu subjectif de l'enfant incestué qui peut se sentir coupable de ce qui s'est passé. Il y a ici une dimension subjective du vécu infantile qui a à être prise en compte parce qu'il reste toujours difficile, avec un enfant victime qui se plaint ou fait part d'une accusation, de savoir s'il a subi ce qu'il croit être la réalité de ce qu'il dit ou s'il considère comme réalité ce qu'il dit.

Autre difficulté, autre question en le domaine de l'écoute d'enfants incestués. Comment ces enfants peuvent-ils avoir authentiquement confiance et pouvoir parler de ce qu'ils ont vécu à un adulte alors qu'ils ont été trompés par un autre adulte en qui ils avaient placé leur confiance ou qu'ils avaient aimé ?

Autre remarque quant à la thérapie : il s'agit d'enfants victimes d'abus mais aussi et surtout d'enfants traumatisés pour lesquels se pose la question de l'implication du corps dans le traumatisme ; question qui ne peut s'envisager que si compte est tenu que le corps est affecté par la marque du langage.

Quand la prégnance corporelle est importante, il apparaît, en thérapie, que ce qu'a perdu l'enfant victime de violences sexuelles intrafamiliales, c'est la capacité de se traduire symboliquement, par la parole, à l'autre qui l'écoute ; en ces moments, les propos tenus par l'enfant tournent régulièrement autour d'éléments tels que : « j'ai mal, j'ai été blessé, j'ai honte... et je ne peux même pas vous en parler ». Dans ces cas, il y a comme une modification de l'image du corps traduisant une atteinte dans l'ordre symbolique qui se traduit essentiellement par l'expression d'un affect : la honte ; « honte » dont l'étymologie du terme renvoie à « honnir » qui sous-entend l'humiliation, l'indignité. Dans certains cas, dans ce contexte, l'enfant perd la parole, perd ce qui dans son langage signifie l'être parlant, le parlêtre. Parfois, c'est dans ce cas que l'expression verbale de son mal-être par l'enfant se manifeste par une logorrhée qui sert à ce que l'enfant incestué ne parle jamais de lui-même, comme s'il était dans son discours logorrhéique, absent ; comme si l'enfant, faisait constat que dans une relation à deux, il n'y est pas, il n'existe pas, puisqu'en fait et en réalité il ne parle pas ; il ne parle pas parce que privé de références à la loi (la loi du langage et de la parole), hors de l'atteinte sexuelle corporelle subie.

Dans certains cas d'atteintes corporelles patentes, l'élaboration (de la pensée et de la parole) se tarit et on se trouve face à un silence asymbolique où ne parviennent à se montrer que les manifestations corporelles, les cris du corps et par le corps dans des symptômes somatiques. Dans ces cas, la honte, là comme symptôme, vient en place de ce qui ne se parle pas, parce que la honte peut se dire tout en ne disant rien du sujet qui l'exprime, cette honte-symptôme ; parce que le sujet, s'agissant d'enfant incestué, ne conçoit pas de honte sans faute, sans lien avec la culpabilité, le sentiment de culpabilité ; il s'agit d'une culpabilité vraie, collée, scotchée à la honte, difficile à dissocier de la honte.

Dans les cas cliniques d'enfants incestués où ce qui vient d'être dit se fait jour, la thérapie souvent achoppe parce que, comme le signale fort justement Liliane Daligand[4], la honte est conjuguée au vide, à l'impossibilité d'exister car elle est typiquement non symbolisable puisque représentant l'absence de parole. Là, l'effort thérapeutique doit consister à permettre à l'enfant victime de se départir de la honte ; se départir de la honte, c'est pouvoir quitter le monde du fantasme qui surgit du traumatisme subi ; ce qui, dans le contexte d'un abord psychanalytique de la problématique, ne peut s'opérer qu'au prix d'un lien de parole avec un autre en position d'altérité radicale, un Autre : le lieu d'où ça parle. Cet autre, en la circonstance le psychanalyste, ne peut être qu'une personne située au-delà de l'objet pulsionnel, à laquelle l'enfant incestué doit adresser son désir d'avoir une réponse à une demande, parce qu'en effet il s'agit du sens même de son existence[5].

La difficulté ici, sur le plan d'une écoute analytique, se trouve dans le fait que parfois coexistent la honte préconsciente, essentiellement sociale, et de la culpabilité inconsciente liée principalement à la structuration œdipienne de l'enfant incestué concerné. Ici, dans la relation thérapeutique, c'est la thématique du pardon qui fait son apparition avec tout le cortège de questions et questionnements que cela pose et dont le développement nous éloignerait de notre sujet. Je me limiterai sur ce sujet à dire que cette question du pardon, en lien avec la problématique de la thérapie quant à l'enfant incestué, ne peut prendre place que dans le transfert, et que le pardon peut s'avérer structurant pour le sujet dans la mesure essentiellement où l'interrogation sur la question (éthique) s'avère pouvoir participer à un processus de restauration symbolique ou à une tentative de réaménagement narcissique chez l'enfant.

En dernier lieu, il me paraît justifié d'affirmer qu'on ne devrait pas, dans le domaine des enfants incestués, chercher à déculpabiliser. Il n'y a pas place pour la déculpabilisation ; le psychanalyste n'a pas à se prononcer ouvertement sur la nature ou la réalité de la culpabilité « qui est une des voies de réouverture à la parole »[6]. En effet, les événements violents qui ont eu lieu restent ineffaçables, mais pas le sens des faits ; ce qui prend sens reste par la parole mobilisable, n'est pas définitivement fixé, et ce qui peut être délié, remanié, retravaillé et reformulé c'est le sentiment de culpabilité, la culpabilité et la dette symbolique qui la porte. L'enfant incestué n'est presque jamais le responsable principal des faits en question ; néanmoins, on ne peut ni on ne doit, en thérapie, lui refuser la part de responsabilité qu'il revendique lui-même (par exemple celle de sa passivité).

De son corps meurtri et son intérieur délabré l'enfant incestué, souvent « héritier d'une généalogie traumatique et figure mythique d'un ordre inversé »[7] ne peut que regarder avec angoisse encore et toujours ceux des adultes, de lui les plus proches, qui ont pris cette voie de confusion où le langage de l'affection tendre est confondu avec celui de la passion morbide.

La violence dont il s'agit ici peut être considérée comme le paradigme même de tout acte violent, plus particulièrement tel que l'Ethique le conçoit, avec Emmanuel Lévinas notamment, quand il dit : « La violence consiste [...] à ignorer le visage de l'être, à éviter le regard et à entrevoir le biais par où le "non" inscrit sur la face, mais inscrit sur la face du fait même qu'elle est face, devient une force hostile ou soumise [...]. La violence est une façon de se saisir de l'être en le surprenant, de le saisir à partir de son absence, à partir de ce qui n'est pas lui à proprement parler [...]. La violence, qui semble être l'application directe d'une force à un être, refuse en réalité à l'être toute son individualité »[8].

Espérons toutefois, et c'est le mot de la fin, qu'en cette époque de crises et de mutations culturelles qu'est celle que nous vivons, la question des violences à enfants ne nous amène à nous résigner à ce que l'enfance ne soit plus que la dernière des utopies de l'humain.

---

[1] P. Alvin, *Les adolescents victimes de violences sexuelles, les enfants victimes d'abus sexuels*, PUF, Paris, 1992, pp. 93-105.

[2] Y.-H. Hasesevoets, « L'enfant victime d'inceste : symptomatologie spécifique ou aspécifique ? Essai de conceptualisation clinique », in *Psychiatrie de l'enfant*, 40, 1, 1997, pp. 87-119.

[3] Guy Benoît, « Approches de l'inceste », in *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 33 (6), 1985, pp. 211-216.

[4] Liliane Daligand, « La honte et le trauma », in *Revue francophone du stress et du trauma*, 6, 3, 2006, pp. 151-153.

[5] Rapprochement possible avec ce qu'écrit Primo Levi dans *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987 : « A supposer qu'il y ait un sens à vouloir expliquer pourquoi ce fut justement moi, parmi des milliers d'autres êtres équivalents, qui pus résister à l'épreuve, je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, non pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste, des choses et des êtres encore purs et intègres que ni la corruption ni la barbarie n'avaient contaminés, qui étaient demeurés étrangers à la haine et à la peur ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant [...]. Lorenzo était un homme : son humanité était pure et intacte. C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme ».

[6] C. Helfter, « Enfance maltraitée. Soin de la violence, violence du soin », in *Actualités sociales hebdomadaires*, n° 1981, 1996, pp. 19-20.

[7] Y.-H. Haesevoets in *op. cit.* note 2.

8 Emmanuel Lévinas, *Libertés et commandements. Les Dix Paroles*, Paris, Ed. du Cerf, 1995, pp. 527-538.

La dissociation : entre hystérie, schizophrénie et division du Sujet

Gaëtan Such

L'évolution de la terminologie psychiatrique française est à l'origine d'une confusion en ce qui concerne le terme de « dissociation » que l'on retrouve à la fois dans la description de l'hystérie et de la schizophrénie. En effet, dans le DSM III paru en 1980, les « troubles dissociatifs » se rapportent aux phénomènes de personnalité multiple, d'amnésie psychogène, etc. Bref, aux symptômes hystériques décrits par Pierre Janet un siècle plus tôt[1]. Pour les cliniciens français, dire d'un patient qu'il est « dissocié », c'est faire référence au diagnostic de schizophrénie. Schizophrénique ou hystérique, ces deux acceptions du mot dissociation ont en commun de renvoyer à la notion d'une rupture au sein du psychisme. Cette ambivalence est selon nous révélatrice de l'omniprésence de la division à l'œuvre dans toutes les structures psychiques, qu'elles soient névrotiques ou psychotiques. C'est pour cette raison que nous nous sommes penchés sur l'origine et le destin du concept de dissociation qui a été le précurseur des notions de clivage (*Spaltung*) développée par Sigmund Freud, et de division du Sujet par Jacques Lacan.

La dissociation a été conçue initialement comme la perturbation du processus normal d'association des idées. La doctrine associationniste avait été développée par les psychologues anglais du XIX^{e} siècle, Mill, Spencer et Bain, dont les travaux ont fait l'objet de l'ouvrage de Ribot paru en 1870[2]. Selon ces théories, les phénomènes psychiques les plus complexes comme la conscience ne sont en fait que des composés de phénomènes plus élémentaires, eux même régis par les lois d'association des idées.

La dissociation apparaît dans le domaine des névroses lorsque le philosophe et médecin Pierre Janet en fait un déficit propre aux hystériques, concept à mi-chemin entre l'association des idées dont c'est la perturbation et le dédoublement de personnalité qui est sa manifestation typique. Pierre Janet déduit des expériences de suggestion post-hypnotique et des accidents mentaux des hystériques, la possibilité de l'existence de phénomènes mentaux séparés du moi et provoquant des symptômes : anesthésies hystériques, personnalités secondes... Selon la conception de Janet, l'existence de représentations séparées du reste de la conscience est une maladie résultant d'une faiblesse propre aux hystériques de la fonction de synthèse mentale.

La deuxième occurrence du terme de dissociation se trouve dans la description française de la schizophrénie par traduction du mot allemand « *Spaltung* » que Bleuler avait emprunté à Freud pour décrire le trouble fondamental de la schizophrénie. Nous verrons plus loin que cette utilisation du terme de *Spaltung* s'éloigne suffisamment du sens que lui donne Freud pour qu'on puisse la qualifier de détournement. Bleuler avait fondé la maladie en 1911 sur la base d'un relâchement associatif primaire, faisant de cette psychose le nouveau « paradigme de la dissociation »[3] après l'hystérie de Janet. La schizophrénie a donc été conçue initialement comme une maladie de l'esprit fendu pour expliquer l'incohérence du discours et de la pensée de certains aliénés.

L'utilisation du terme de dissociation par Sigmund Freud est moins connue car ce dernier l'a abandonné assez tôt pour forger ses propres concepts de clivage (*Spaltung*) et de refoulement (*Verdrängung*).

Freud, comme Janet, a été un élève de Charcot et a tenté lui aussi de répondre à l'énigme du symptôme hystérique. Dans ses premiers textes en langue française, il remarque un trait qui différencie la paralysie hystérique de l'organique : elle est « dissociée », c'est-à-dire qu'elle ne respecte pas l'anatomie, elle « prend les organes dans le sens vulgaire, populaire du nom qu'ils portent : la jambe est la jambe jusqu'à l'insertion de la hanche ». Cette constatation va l'amener à considérer comme Janet que certaines représentations mentales peuvent se retrouver isolées du reste de la conscience.

L'originalité freudienne va concerner l'origine de cette séparation : à la différence de la théorie des états hypnoïdes de Breuer et de la synthèse mentale de Janet, le clivage freudien n'est pas conçu comme une insuffisance mais comme la résultante d'une force défensive qui est le refoulement. C'est pour cette raison que Freud va progressivement abandonner le terme de dissociation qui porte les stigmates de la dégénérescence pour forger ses propres concepts de refoulement et de clivage, piliers sur lesquels est fondée la psychanalyse. Le refoulement est ce

qui permet de mettre à l'écart les représentations inavouables[4].

Cette idée d'une séparation psychique va conduire Freud à supposer l'existence d'un clivage (*Spaltung*) séparant l'inconscient de la conscience dans la première topique. Toutes les élaborations successives de la métapsychologie freudienne sont d'ailleurs organisées autour de tels clivages : clivage des principes de fonctionnement mental, dualisme pulsionnel, libido du moi et libido d'objet, instances du ça, du moi et du surmoi dans la seconde topique.

Dans la première topique, le moi est assimilé au système préconscient-conscient. Mais le moi doit être en partie inconscient vu qu'il est l'agent du refoulement.

C'est donc l'idée que le « moi » n'est pas formé d'un principe uniquement conscient qui avait amené Freud à développer sa deuxième topique. Cette notion d'un *moi* clivé n'est pas nouvelle et se retrouve tout au long de sa théorisation au travers des notions de « moi-plaisir » et « moi réalité »[5] (« *Lust-Ich* » et « *Real-Ich* » : 1911[6], 1915[7] et 1925[8]). Mais la division du moi ne sera véritablement théorisée qu'à travers la notion de « clivage du moi » (*Ichspaltung*) que Freud repère tout d'abord chez des sujets psychotiques.

Le clivage du moi permet à Freud de rendre compte de la coexistence chez un même individu d'attitudes différentes (déni et reconnaissance) face à un élément de la réalité. Le prototype de ce clivage existe chez le fétichiste par rapport à la réalité de la castration qui est à la fois reconnue et déniée avec la création du fétiche. Mais Freud repère aussi ce mécanisme dans les psychoses et les névroses. Le clivage du moi, à la différence du refoulement, n'aboutit pas à la formation d'un conflit car les deux attitudes s'ignorent totalement, permettant la coexistence de mécanismes de défense différents. Cette division du psychisme est une manifestation du dualisme pulsionnel d'un Sujet partagé entre la réalité d'une part, et le fantasme fondé sur son désir de l'autre.

Freud repère finalement le clivage dans toutes les structures, et c'est Jacques Lacan qui va en faire la condition de son « Sujet divisé ». C'est-à-dire que l'homme perd une partie de sa vérité à partir du moment où il entre dans le monde des signifiants. Devenu Sujet, il se trouve divisé d'avec l'objet de son désir auquel il n'aura plus jamais accès du fait de la métaphore paternelle.

Si au départ le concept de dissociation se cantonne au domaine des pathologies névrotiques et psychotiques, il s'engage dans le domaine de la clinique structurale avec Freud qui développe sa propre notion de refoulement. Apparue aux premiers cliniciens comme une tare, la séparation est devenue la condition de l'existence du Sujet avec Lacan.

Au travers de l'étude de ces domaines d'application, la dissociation nous est apparue comme un concept clinique qui intéresse toutes les structures psychiques, et cette ubiquité est révélatrice de l'énigme qui est posée par la division repérable chez tout sujet qu'il soit malade ou sain.

---

[1] P. Janet, *L'automatisme psychologique : essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Paris, Alcan, 1903.

[2] T. Ribot, *La psychologie anglaise contemporaine (école expérimentale)*, 1870.

[3] *La schizophrénie, le paradigme et la dissociation.* URL : http://cafepsycho.chez.com/dissociation.htm

[4] S. Freud (1910), « Le trouble pathogène de la vision dans la conception psychanalytique », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 167-173.

[5] J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 2007, pp. 256-259.

[6] S. Freud (1911), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF, 1984, pp. 135-143.

[7] S. Freud, « Pulsions et destin des pulsions », in *Métapsychologie,* Folio Essais, Gallimard, 1968, pp. 11-44.

[8] S. Freud (1934), « La Négation », in *Revue Française de Psychanalise*, T. VII, n° 2, 1934, pp. 174-177.

ÉCHOS DE SÉMINAIRES, FORMATIONS ET COLLOQUES

L'expérience subjective de la déshumanisation

Laure Razon

Ce travail a été présenté le 18 février 2012 lors du séminaire de préparation aux 5e Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. : «Clinique de la déshumanisation - pulsion, jouissance et collectif».

Je situe mon discours d'aujourd'hui sous l'angle du séminaire préparatoire au colloque, ce qui me permet d'entrée d'annoncer à quel point il y a dans ma réflexion beaucoup de manques, d'impasses, d'hypothèses et de questions. Je place cela dans la possibilité et l'opportunité pour vous comme pour moi de pouvoir réfléchir ensemble.

Pour situer le lieu de ma parole et de mon positionnement, je travaille du côté de mes recherches depuis plusieurs années sur des thématiques variées, le point commun étant d'aborder sous des angles différents la question du sujet malmené, sans jamais avoir jusqu'à aujourd'hui unifié ma pensée sous ce titre d'expérience subjective de la déshumanisation. Variation autour d'un même thème.

Mes recherches ont tout d'abord porté sur la psychopathologie de la famille incestueuse : cela m'a permis de saisir ce qu'il en est de l'étouffement du sujet lorsqu'il est enfermé dans un lien de perversion, sous l'emprise d'une violence tant paternelle que maternelle. Ensuite, j'ai poursuivi sur les secrets de famille et plus spécifiquement sur le secret portant sur les origines. Côté ascendants et descendants, deux versants où les sujets sont malmenés du fait d'une coupure où la parole manque comme lien constitutif. Dans ce cadre, j'ai commencé à interroger les enjeux de cet impossible de la transmission de la Shoah. De là, j'ai dérivé quelque peu en interrogeant les racines du racisme. Aborder la question du racisme m'a sensibilisée à ce qu'il en est de ce racisme de la vie quotidienne visant à violenter l'autre dans sa différence, sa place, sa culture, sa filiation. A l'humilier en instaurant un rapport hiérarchique entre les humains, en lui infligeant d'être l'objet de cette relation de soumission à un autre. Puis concernant ma lecture approfondie de la clinique et de la théorisation psychanalytique de Maud Mannoni, celle-ci m'a montré plusieurs voies dont deux portent mon propos d'aujourd'hui : figer un sujet dans une étiquette, ce n'est plus le considérer comme sujet ; et deuxième aspect fondamental pour elle : le sujet est toujours là, aussi perdu ou introuvable (pour nous) soit-il.

Plusieurs portes d'entrée donc pour avancer sur cette question du jour. Plusieurs axes thématiques, afin de tenter de comprendre quelque chose à cette énigme de l'Homme qui ne peut s'empêcher de malmener ceux qu'il aime tout autant que ceux qu'il déteste.

Il est difficile intellectuellement mais surtout psychiquement de travailler cette question, je veux dire qu'elle est déprimante et pessimiste telle que Freud la saisissait déjà dans *Malaise dans la civilisation*[1]. Intellectuellement il est intéressant et stimulant de baliser un chemin si complexe, mais quelque part cela n'ouvre pas à une perspective positive de l'humanité qui nous entoure et nous constitue. Fort heureusement, il y a de tout temps des semeurs de vie et d'avenir sur les chemins de l'incertitude. Nous sommes, rassurons nous comme nous pouvons, nous praticiens du soin psychique, ancrés le plus possible dans un positionnement d'une humanité bienveillante.

1. Essais de contours

Humanisation

Est-ce que l'on naît humain ? Oui. Est-ce qu'on le devient ? Oui, également aux conditions préalables qu'avant même notre venue au monde nous soyons préinscrits dans l'humanité de ceux qui nous précèdent et que l'introduction dans la condition humaine soit soutenue par le biais des transmissions. Devenir humain, c'est en premier lieu une question d'inscription et de reconnaissance. L'humanisation est donc un processus dans lequel chacun s'y inscrit à sa manière. Inscription dans une filiation, une place singulière, une histoire sociale et familiale, une différence, dans une culture d'appartenance, bref dans l'humanité qui se présente. En résumé, il s'agit d'inscrire le lien à l'autre sous le sceau de sa reconnaissance, de sa différence et de l'accompagner à situer sa place au cœur d'une humanité à partager.

Qu'est-ce qu'un humain ? Qu'est-ce qui nous différencie de l'animal ?

Nous pouvons y répondre sur deux axes :

• La dimension subjective : le langage, la parole, la symbolisation, la conscience de la mort, autant de traits dominants introduisant la question du sujet.

• Le passage de la Nature à la Culture[2], ou l'articulation des pulsions aux lois fondatrices de l'interdit du meurtre et de l'inceste tant du côté du sujet que de la société. Entrer dans la Culture et dompter les pulsions se fait sous le sceau de l'interdit et de la loi. Je cite Freud : « La culture humaine, j'entends par là tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la bête » [3].

C'est en croisant ces deux axes, l'axe anthropologique et l'axe subjectif, que nous pouvons saisir la question de l'humanité et du processus d'humanisation, tel que Freud l'a développé dans *Totem et Tabou* [4].

Colette Chiland, à propos de l'inceste, titrait l'un de ses articles ainsi : « L'interdit de l'inceste fondateur du groupe social et organisateur psychique »[5]. Il en va de même pour le meurtre comme interdit fondateur du groupe social et organisateur psychique. « La nature ne nous demanderait aucune restriction pulsionnelle (...) c'est précisément à cause de ces dangers dont la nature nous menace que nous nous sommes rassemblés et que nous avons créé la culture qui doit aussi, entre autre, rendre possible notre vie en commun. C'est en effet la tâche principale de la culture, le véritable fondement de son existence, que de nous défendre contre la nature »[6].

De manière plus resserrée encore, pour travailler cette question de l'humain et celle qui nous intéresse aujourd'hui, la conceptualisation lacanienne nous indique qu'elle se centre de manière privilégiée sous l'angle du sujet et du langage et chez Freud, de manière prédominante sous l'angle des pulsions et de leurs destins. Et comme le synthétise très bien Denis Vasse : « La loi interdit la pulsion quand elle est porteuse de mort »[7].

En résumé, l'humain est un sujet aliéné au langage mais aussi un inhumain rempli de pulsions destructrices et meurtrières à organiser par le contenant de l'interdit. Lacan, revisitant Freud, utilise à la fois le fil conducteur de la castration et du langage. « L'homme parle parce que le symbole l'a fait homme. Toute son expérience ne s'articule qu'à partir du moment où il entre dans l'ordre symbolique »[8].

Un humain, pour résumer ma perception, est à la fois un sujet du langage et sujet de la loi qui le constitue ; ce double constituant langage et loi, ouvre à la relation à l'autre et à l'échange. Mais nous le savons bien, dans une trajectoire de construction psychique, il y a des impasses, des échecs, des souffrances, des chemins vouant aussi à ce que l'inhumain en nous siège en la demeure et parfois déborde dans son rapport à l'autre sous l'angle d'une violence destructrice. Plus grave encore, aspect abordé lors du dernier colloque, lorsque la Culture dérape : je veux dire par là lorsque les lois d'un pays inscrivent une différentiation et une hiérarchisation entre les hommes. Lorsque tous les hommes, les citoyens ne sont pas égaux en droit. Ce qui se fit donc sous le Troisième Reich avec la promulgation des lois anti-juives. Le danger est encore plus fort lorsque les lois autorisent ce que Freud repéra dans la constitution humaine : c'est-à-dire autorisent à ce que les pulsions meurtrières se déchaînent légitimement et légalement. « C'est la loi sur laquelle est fondée la culture humaine qui a été affectée en tant que telle. (...) Depuis toujours, l'humanisation a été une des fonctions de la culture. L'éclatement du national-socialisme non seulement a remis en question la culture, mais aussi les prémisses mêmes sur lesquelles elle se fonde. Dans ce sens on peut parler d'une rupture au niveau de la civilisation »[9].

Déshumanisation

Définition restreinte : Un sujet pris pour objet, enfermé dans un lien de domination, de soumission, de possession, objet de jouissance de l'autre. Il y a des degrés différents, une échelle juridique définissant ces lieux d'exclusion mais il y a la dimension psychique, qui elle ne répond pas à la même logique.

Actuellement, la déshumanisation est un mot courant — trop peut-être ? — dont nous ne connaissons plus le contour tant il est contagieux : la déshumanisation et la souffrance qui s'y associe dans le monde du travail tels que le soulignent les travaux de Marie Pezé[10]. Cela allant du harcèlement, du licenciement abusif lié à une parole impuissante face à un pouvoir économique, une sur-rentabilité effaçant la place de sujet dans un rouleau compresseur de compétitivité et de concurrence. Déshumanisation à l'hôpital où le patient ressent à quel point il peut se résumer à un numéro ou une maladie ; déshumanisation dans les maisons de retraite où il peut en aller de même ; déshumanisation dans la manière de traiter les exilés...

Déshumanisation de certaines catégories d'humains : du handicap mental où il importe constamment de lutter afin que l'humanité et la citoyenneté des personnes concernées ne soient pas constamment et sur différents registres déniées.

Plus généralement, la dominante se joue dans un rapport de l'économique sur le sujet développé, entre autres, par Roland Gori[11]. Le sujet n'intéresse plus vraiment s'il n'est pas inscrit dans une productivité économique et objet de consommation. « Nos sociétés contemporaines nous placent entre deux logiques éthiques qui nous confrontent à des choix souvent impossibles: une logique éthique marchande et une logique éthique humaniste »[12]. Se situer, du côté de l'être ou de l'avoir.

Déshumanisation en différents lieux de nos sociétés occidentales où quelque chose de la condition de sujet se retrouve mis en souffrance, exclu. Ainsi, sous des couverts moins meurtriers, au premier degré dirais-je, la singularité du sujet dérange. La déshumanisation moderne ne se réalise plus autant dans un bain de sang ou de cendres mais crée des souffrances signant la souffrance tout autant que les capacités de résistance du sujet à ne pas se résigner, aussi facilement, à cet état des lieux. Soyons optimiste, Charlotte Herfray pointe que nous avons encore le choix !

La forme moderne de la déshumanisation se profile sous une configuration nouvelle de discrimination: les rentables et les non-rentables du système. La déshumanisation commence toujours par l'instauration d'une attitude de supériorité d'un humain envers un autre humain, attitude pouvant devenir conviction, puis loi (actuellement du marché). Lorsque l'on pense la relation à l'autre prioritairement sous l'angle d'une échelle divisant les supérieurs et les inférieurs, alors on ferme la porte à la différence, à la singularité, à la dimension subjective d'un sujet parlant; et donc on ouvre la porte du mépris, de la haine de cet autre et nous savons jusqu'où cela peut mener tant dans la sphère privée, professionnelle ou sociétale.

Peut-être une nuance à réfléchir et à discuter dans mon propos: malmener l'humain, n'est peut-être pas un équivalent ou synonyme aussi direct que de déshumaniser. Afin de clarifier tout cela, nous aborderons l'extrême de la déshumanisation: la Shoah.

L'expérience subjective de la déshumanisation

Dans une approche psychanalytique, lorsque nous cherchons quelque peu à comprendre les enjeux d'une problématique, et pour aujourd'hui celle de la déshumanisation, il importe de travailler la question sous trois angles:

• du côté de celui qui laisse dominer en lui cette dimension inhumaine;

• du côté de celui qui vit l'expérience de la déshumanisation;

• du côté du lien entre les deux protagonistes.

Et mettre au cœur des investigations le sujet et sa subjectivité. Par cet ancrage, nous pouvons resserrer la définition de la notion de déshumanisation.

Que devient le sujet exclu de sa place de sujet? Le sujet mis hors-sujet, placé par un autre hors du champ du langage, de son être, de son désir, de l'humanité tant intérieure qu'extérieure? Cette question est complexe, tout d'abord parce qu'elle croise trois éléments: la vie psychique toujours singulière, la place d'un autre destructeur et la dimension de la culture.

La déshumanisation d'un sujet est-elle la désubjectivation d'un sujet? Lors du dernier colloque nous avons répondu que non. Une fois advenu, le sujet ne disparaît plus, il se protège quand il y a urgence, non pas de vie mais de survie. « L'homme peut-il être déshumanisé ou désubjectivé? Non, il s'agit toujours de tentatives d'assujettissement ou de destruction psychique et non de réalisation de cette destruction. L'homme tant qu'il est en vie reste un humain et un sujet »[13].

Le sujet est toujours là et définitivement, puisqu'il a été traversé par le grand Autre. « Un événement, quel qu'il soit, ne touche jamais un psychisme vierge. Il provoque nécessairement un écho dans l'inconscient et l'expérience en question interagit avec ce qui a été mémorisé au cours de l'histoire du sujet »[14]. Même mort, une trace demeure ; alors déshumanisé, on peut supposer que le sujet trouve un coin où se réfugier, un lieu intérieur où se protéger afin qu'une partie survive. Comme le disait J.-R. Freymann : « Au pire de l'effraction du réel, le moi et le sujet réagissent en créant un espace de non-existence, autrement dit une forme de clivage du moi, mais qui se réfère à un modèle ni vraiment traumatique ni authentiquement psychotique »[15].

La deshumanisation n'est pas la désubjectivation. Cependant, est-ce que la réponse peut être aussi tranchée? Car dans les moments extrêmes du vécu sur plusieurs semaines, mois ou années, du dès-être de la déportation, peut-on soutenir que l'activité subjective ne fut pas mise à mal? « Ici il n'y a pas de pourquoi », comme le reprend Primo Levi : « La lutte contre la faim, le froid, et le travail laissent peu de place à la pensée, même s'il s'agit de cette pensée »[16]. Un peu quand même.

Lorsque le sujet n'est plus considéré comme tel dans le lien à l'autre, dans l'extrême de la perversion et dans un temps long de déportation, sans répit face à cela, on peut émettre l'hypothèse qu'il y a un affaiblissement, un aplatissement de son économie psychique, un remaniement de l'activité pulsionnelle. Que deviennent les pulsions de vie, de mort, d'autoconservation dans un tel contexte? Contexte où la faim fait que la pulsion d'auto-conservation constitutive du vi-

vant ne peut pas être à son minimum satisfaite. Cela reconditionne le rapport à soi et à l'autre. « Je ne peux pas créer quelque chose qui se mange. C'est cela l'impuissance. Je suis seul, je ne peux pas me faire vivre moi-même. [...] Et nous, nous sommes au point où il est inimaginable que l'on puisse partager la nourriture avec un autre »[17].

Nous avons tenté dans cette première partie de jalonner cette question, sans développer chacun des points avancés. La déshumanisation porte atteinte au sujet, c'est-à-dire aux différents lieux qui le constitue. Pour la deuxième partie, nous centrerons notre propos sur l'atteinte au niveau de la parole et du parlêtre, en explorant ce qui fut écrit par les rescapés de la Shoah.

2. Ecriture et transmission : l'expérience de la déshumanisation est-elle transmissible ?

« La lutte pour la vie pouvait devenir féroce.
Mais personne, je le pense, ne peut juger
avec les critères moraux d'un homme libre. »

Jean Samuel

La parole est toujours une ouverture à l'autre lorsqu'elle est du côté de la bienveillance ; elle est échange et transmission. Concernant l'expérience subjective de la déshumanisation, cela pose plusieurs questions. En premier lieu : comment peut se poser le rapport à soi dans l'après coup d'une expérience déshumanisante pour se signifier dans cette expérience-là ? Cela implique d'entrée de mot pour celui qui parle ou écrit, toute la confrontation avec l'insoutenable de la situation, l'insoutenable de soi, l'insoutenable de la transmission, le tout pris dans cette perte intrinsèque qu'est l'écriture. Comment parler l'innommable, comment nommer l'innommable ? Paradoxe soulignant la complexité d'un sujet de venir se signifier dans le langage, dans notre langage, signifier, ce que c'est, ce que fut pour lui que de ne plus avoir été inscrit dans l'humanité, à sa place de sujet.

Parler ou écrire du côté de l'autobiographie, expérience alliant à la fois d'être au plus juste de ce que le sujet pense être, dans ce qu'il peut soutenir de lui-même dans l'écriture mais comme tout acte nous signifiant cela se fait toujours dans une perte, un écart nécessaire, puisque l'on témoigne uniquement de soi dans un écart à soi-même.

Néanmoins l'écriture signifie quelque chose d'un sujet et surtout, elle le positionne dans un mouvement de vie ; une remise à l'œuvre des pulsions de vie s'organise tant bien que mal. Parler ou écrire signe un pas en avant, une tentative de se déloger d'un enfermement traumatisant.

De l'impossible de la parole à ses transmissions possibles, que nous posons peut-être maladroitement sous le terme d'innommable. Quel peut-être le trajet d'une parole mettant en surface, l'intime d'un sujet devant trouver les mots introuvables, et les transmettre en silence ou en parole à ceux qui veulent les entendre, qui peuvent les supporter ?

Dans le cas de la Shoah, il y a donc plusieurs épreuves. Une première épreuve est celle d'un miroir : un sujet libéré, retourné à une condition humaine devant se regarder, tel qu'il fut, tel que l'autre fut et tel que le lien fut. Insoutenable de se regarder dans la pire des conditions : celle de ne pas être en place dans l'humanité. Etre le témoin de soi, d'un être qui insupporte. Certains diront qu'il n'y a pas de mots pré-existants pour témoigner, pas de mots assez puissants pour rendre compte de l'horreur, pas de mots là où mort et impensable sont synonymes. Il ne s'agit pas uniquement en déportation d'une effraction du réel comme dans tout traumatisme, puisqu'il s'agit au-delà de l'effraction, de rester enfermé dans ce réel de la mort qui non seulement fit effraction mais cela durant plusieurs mois ou années. Cela redimensionne la relation au monde.

Innommable, « qui ne peut-être nommé », c'est-à-dire que la situation du réel à décrire ne trouve pas pour le sujet dans son monde ou dans le monde du langage de mots, de mots justes, de mots signifiant le signifié. L'innommable, ce n'est pas ou pas seulement l'impensable, c'est-à-dire ce que la pensée trop mobilisée par l'affect et l'insoutenable ne peut qu'avec douleur mettre en mots, l'innommable c'est surtout la confrontation avec l'absence de mots. « Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme »[18]. Et « si les *Lager* avaient duré plus longtemps, ils auraient donné le jour à un langage d'une âpreté nouvelle »[19]. Epreuve que nous avons pu également entendre en écoutant les déportés : c'est l'inéchangeable, l'intransmissible du vécu dans la parole. L'impossible partage par les mots. « Pour Anna Langfus comme pour Elie Wiesel, une évidence s'impose : la Shoah marque une rupture définitive du rapport du langage et du réel [...]. Anna Langfus l'évoque ainsi : "comment dire ce que j'avais vu ? Avec quels mots ? Je me suis rendu compte que les mots perdaient leur sens, se décoloraient devant la réalité qu'ils devaient traduire. Par exemple, les adjectifs, atroce, cruel, terrible, cela ne signifiait plus rien" »[20].

Autre épreuve : « Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions subsiste »[21]. Je ne développerai pas la question de la nomination néanmoins, toucher à la nomination, c'est toucher l'être, le

parlêtre, le sujet, la filiation, la loi de l'échange. A l'inverse, toucher à l'innommable, consiste à toucher au revers de tous ces lieux constitutifs du sujet en tant que sujet. Ecrire, c'est quelque part faire le chemin à l'envers et revenir jusqu'au point de bascule, c'est-à-dire à l'effraction. Alors il est bien difficile de construire un pont entre un avant et un après de ces deux mondes.

L'innommable de la déportation en camp d'extermination a, selon moi, très certainement surgi pour tous les condamnés (ayant ou non survécu) au moment où ils se sentaient basculer dans un autre monde que celui dans lequel tout sujet est appelé dès sa naissance, au moment où ils réalisaient que l'humanité disparaissait. « Je suis morte à Auschwitz et personne ne le voit »[22].

Auschwitz devient le signifiant de l'innommable. « Un roman sur Auschwitz n'est pas un roman, ou bien il n'est pas sur Auschwitz »[23].

A partir de là, comment parler l'innommable, cela relève du paradoxe ? Comment mettre des mots sur un événement qui ne contient rien de vivant ? Comment nommer ou innommer le réel ? Ce serait comme regarder un tableau représentant le réel du vide ; on n'y verrait rien, pourtant ce réel serait bien là devant nos yeux. Jorge Semprun l'exprimait à propos de son ami Boris peignant la réalité des camps : « La couleur ne sied pas à la reproduction de cette réalité. Le réalisme, en somme, trahit cette réalité »[24].

Pourtant parler, c'est tenter inlassablement de trouver un rapprochement entre ces deux mondes, c'est se rapprocher le plus prêt possible sans jamais y arriver de ce qu'il est impossible de nommer. Mais surtout ce qu'il faut relever, c'est que parler consiste toujours à mettre de l'humain, du sujet, de l'imaginaire et du symbolique, là où il n'y en avait pas ou pas suffisamment. En cela la parole et l'écriture sur l'expérience de la déportation voue le sujet à se mettre dans ce paradoxe de parler de soi comme objet, alors que l'on ne peut parler de soi que comme sujet, l'objet se perdant dès lors qu'il est parlant.

Je trouve cette citation de Paul Steinberg qui entra dans la parole de l'écriture cinquante ans après sa déportation très forte : « Je découvre en avançant dans le processus d'écriture, une difficulté majeure que je n'avais pas prévue. Celle de dissocier deux grilles temporelles. La description de l'événement tel qu'il s'est produit ou pour le moins tel qu'il figure dans ma mémoire, et la vision ou l'interprétation que j'aurais tendance à privilégier après que l'expérience ultérieurement acquise eut oblitéré le souvenir brut. J'ai toutefois des repères, je devais approcher le réel de très près. Paradoxe absolu, parler de réel à propos de cet univers-là »[25].

Ecrire demande à exhumer le si petit fut-il espace d'humanité conservé, tapie dans l'ombre de l'horreur. C'est ce que fit Primo Levi par cette position subjective qu'il tenta de conserver durant sa déportation : « J'ai tenacement conservé, même aux heures les plus sombres, de toujours voir, en mes camarades et en moi-même, des hommes et non des choses, et d'éviter ainsi cette humiliation, cette démoralisation totale qui pour beaucoup aboutissaient au naufrage spirituel »[26]. Cette place de l'imaginaire et du symbolique, l'auteur l'instaure en prénommant tous ces personnages même ceux dont il ignorait le prénom pour les inscrire comme humain. Et il est vrai que « le recours au nom suffit à édifier pour le lecteur, tout un système de référents : les personnages ne vivent que du signifié véhiculé par le nom qu'ils portent »[27].

Jorge Semprun, dès ses premières pensées d'homme libre, savait intuitivement qu'il faudrait laisser une place à l'imaginaire pour tenter de transmettre quelque chose qui ne contenait aucune fantaisie. Il lui fallut vingt ans pour la trouver dans son livre dont le titre est très parlant, *L'écriture ou la vie* : écriture est ici synonyme d'un appel de la mort. « Ce livre que j'avais mis près de vingt ans à pouvoir écrire, s'évanouissait de nouveau, à peine terminé. Il me faudrait le recommencer : tâche interminable, sans doute, que la transcription de l'expérience de la mort »[28].

« La vérité que nous avons à dire, si tant est que nous en ayons envie, nombreux sont ceux qui ne l'auront jamais, n'est pas aisément crédible. Elle est même inimaginable. [...] Comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective avec un peu d'artifice »[29]. Susciter l'imagination de l'inimaginable, c'est ce que fit Begnini en réalisant le film *La vie est belle.*

« Cette disproportion entre l'expérience que nous avions vécue et le récit qu'il était possible d'en faire, ne fit que se confirmer par la suite. Nous avions donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose »[30]. C'est peut-être donc en convoquant chez nous l'imaginaire de notre innommable que le réel de la déportation peut être échangé.

Si l'écriture est du côté de la vie, ou de la survie, parce qu'elle est du côté de la transmission, elle demande une mise en mots de la mort, et donc une lutte pour ne pas être à nouveau prise par elle, par le biais de l'écriture cette fois-ci.

L'écriture est une tentative, qui marche ou non, de trouver par le biais du langage une réhumanisation, de soi et de l'événement. D'inscrire dans l'inhumain l'humain et inversement. Pour cela, certains auteurs tentent de trouver de nouvelles formes dans la construction littéraire. Jorge Semprun n'écrit pas dans sa langue maternelle ; Georges Perec dont la mère est morte en déportation, écrit un roman, *La Disparition*, sans la voyelle *e*. André Schwart-Bart raconte : « J'ai essayé, sans y arriver, d'introduire ce silence dans mon livre, de façon à en faire une sorte d'architecture de silence »[31].

Ainsi, l'écriture sur la Shoah pose d'entrée de jeu le paradoxe de nommer, faire naître la parole là où il n'y eu que silence de mort, et nous verrons à travers un exemple comment il y a toujours une faille dans les paradoxes. Faille dans laquelle la pulsion de vie est à l'œuvre.

En effet, il n'y a pas que les revenants qui ont écrit, leurs enfants aussi. Ce qui pour moi est un signe que la mémoire circule, mais plus encore que la vie circule. Parfois ce sont les descendants qui redonnent vie ou place, en leur offrant à nouveau leur inscription dans la filiation et l'humanité. La mémoire circule entre les générations, en parole ou en silence. Ça parle.

Ce qui se transmet entre les générations c'est aussi ce qui échappe au sujet. On ne sait jamais ce que l'on transmet, on ne sait jamais ce que l'autre ou l'enfant s'approprie de l'objet de la transmission, qu'il soit consciemment légué ou silencieusement donné. Nous trouvons les effets de la transmission, les traces d'un lien d'appropriation et sa transformation liée au désir inconscient. On ne sait pas plus ce que l'on sème que ce que l'on récolte. Tant que quelque chose se transmet, de la vie circule, signifiant que quelque chose a survécu au désastre.

L'expérience de la déshumanisation ne situe pas mon propos du côté de la description de l'horreur, mais du vécu subjectif de l'horreur. Vécu subjectif ne serait-ce que dans la mesure où ce même contexte de la déportation intervient dans des histoires, des trajectoires de vie, des moments, des âges, des rapports au monde tous différents et singuliers. Le cadre de l'expérience est commun, mais le rapport de chacun, la manière de chacun de s'y inscrire et de le traverser fut différent. Peut-être qu'au bout de quelques jours ou semaines, quelque chose de cette singularité, de cette différenciation fut opérante et effaça cela ? Je l'ignore.

Pour terminer, un exemple pour illustrer mon propos : *l'Autobiographie de mon père* de Pierre Pachet. « J'avais cette voix en tête, je n'avais même qu'elle. Elle était en moi la voix la plus spontanée ». Par l'écriture, Pierre Pachet a trouvé ou renoué avec la parole enkystée de son père ; celle qu'il n'entendait pas mais qu'il écoutait constamment dans les silences de leurs liens. De cet héritage silencieux, par le biais de l'écriture, il a donné du son, puis du sens, puis un corps, visant à combler cet espace vide qui l'habitait et le hantait. Il trouva l'espace contenant d'une parole que son père fut impossible à trouver et transmettre tant elle était empreinte d'un impossible à parler. « La parole de mon père mort demandait à parler par moi, comme elle n'avait jamais parlé, au-delà de nos deux forces réunies. Elle me niait, me demandait mon aide pour se consacrer à elle-même, et je voulais cela (c'est pourquoi je n'apparais presque pas dans ces pages »[32]. Ainsi l'auteur, dans son livre, et en lui-même en premier lieu, fait parler le père en lui, plus précisément en liant et unifiant ces deux pères cohabitant en lui. Donner un espace à la parole du père consista non seulement à engendrer une réconciliation intérieure mais également à réanimer la dynamique de la transmission là où elle restait en suspend. En lui restituant une parole, il vise à combler cet espace demeuré vide en lui ; ce vide qui n'est autre que le lieu du réel du père.

La question de la transmission lorsqu'il y a silence et secret est au cœur de cette restauration que réalise Pierre Pachet. Pour conclure, voici un extrait résumant cela : « Oui, le monde est à lire, je n'en disconviens pas, mais ce n'est pas de rester les yeux grands ouverts qui facilite la lecture ; il y a par exemple des textes sacrés, on apprend aux enfants l'alphabet qui ouvre ces livres, ils se penchent dessus et s'y usent les yeux, puis un jour vient où même les lunettes les plus puissantes ne peuvent rien pour les rapprocher des lettres, et c'est dans le noir de la cécité qu'ils lisent les textes inscrits en eux-mêmes »[33].

Conclusion

L'expérience de la déshumanisation n'a pas situé mon propos du côté de la description de l'horreur, mais a tenté d'entendre ce qu'il peut en être du vécu subjectif de l'horreur. Vécu subjectif ne serait-ce que dans la mesure où ce même contexte de la déportation intervint dans des histoires, des trajectoires de vie, des moments, des âges, des rapports au monde tous différents et singuliers. Le cadre de l'expérience est commun, mais le rapport de chacun, la manière de chacun de s'y inscrire et de le traverser fut différent. Peut-être qu'au bout de quelques jours ou semaines, quelque chose de cette singularité, de cette différenciation fut opérante et effaça cela ? Je l'ignore.

Théoriser, réfléchir, s'interroger, permet d'avancer sur ce qui reste pour moi une énigme. Enigme sûrement très personnelle, transférée partiellement

dans mon travail. Je me souviens comment elle s'est invitée à moi, lorsque je suis allée pour la première fois visiter le musée de la Résistance et de la Déportation à Lyon : « Quel chemin fallait-il prendre pour ne pas mourir ? » Drôle de manière de me poser la question de l'engagement et de l'inscrire ainsi dans ma pensée. Aucun chemin, même celui de la fuite, ne pouvait contourner le positionnement de chacun face à sa propre mort. Je ressentis alors que quel que soit le chemin emprunté par nos parents, les générations suivantes allaient en hériter. Mais à quel prix ?

---

[1] S. Freud (1930), *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2010.

[2] C. Levi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1967.

[3] S. Freud (1927), *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 2010, p. 6.

[4] S. Freud (1915), *Totem et Tabou,* Paris, Payot, 1980.

[5] Paru dans *Nouvelle Revue d'Ethno-psychiatrie*, tome 3, 1985.

[6] S. Freud, *op. cit.* note 3, p. 15.

[7] D. Vasse, *Un parmi d'autres*, Paris, Seuil, 1978.

[8] C. Burckas, « Trauma et transmission », in J.-R. Freymann dir., *Clinique de la déshumanisation*, Strasbourg, Arcanes-Erès, 2011, p. 245.

[9] *Ibid.*, p. 244.

[10] M. Pezé, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappes. Journal de la consultation « Souffrance et Travail »*, Paris, Pearson, 2008.

[11] R. Gori, *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité*, Paris, Denoël, 2010.

[12] C. Herfray, « La langue qui nous habite nous fait penser », in *op. cit.* note 8, p. 36.

[13] F. Hurstel, « Fondements psychiques du nazisme et rêves sous le III[e] Reich », in *op. cit.* note 8, p. 83.

[14] D. Lysek, « Traumatisme, élaboration et créativité », *op. cit.* note 8, p. 228.

[15] J.-R. Freymann, *op. cit.* note 8, p. 14.

[16] P. Levi (1958), *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1999, pp. 29 et 133.

[17] R. Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 144 et 289.

[18] P. Levi, *op. cit.*, p. 26.

[19] *Ibid.*, p. 132.

[20] M. Ruszniewski-Dahan dir., *Romanciers de la Shoah,* Paris, L'Harmattan, 1998, p. 42.

[21] P. Levi, *op. cit.*, p. 26.

[22] C. Delbo, dans *op. cit.* note 20.

[23] *Op. cit.* note 20, p. 17.

[24] J. Semprun, *L'écriture ou la vie,* Paris, Gallimard, 1994, p. 192.

[25] P. Steinberg, *Chroniques d'ailleurs,* Paris, Ramsay, 2000, p. 64.

[26] P. Levi, *op. cit.*, p. 214.

[27] *Op. cit.* note 20, p. 160.

[28] J. Semprun, *op. cit.*, p. 282.

[29] *Ibid.*

[30] R. Antelme, *op. cit.*, p. 2.

[31] A. Schwart-Bart, *Le dernier des justes,* Paris, Seuil, 1959, p. 40.

[32] P. Pachet, *Autobiographie de mon père,* Paris, Autrement, 1994, p. 7.

[33] *Ibid.*, p. 110.

Structure névrotique (hystérique) et société

Nicolas Janel

Cet exposé a été présenté dans le cadre de la Journée de formation Apertura-Arcanes du 25 janvier 2012 sur le thème : « L'hystérie est-elle dépassée ? ».

L'hystérie est-elle dépassée[1] ?

La société actuelle pousse-t-elle la structure psychique névrotique à se modifier ? On constate une disparition du terme « hystérie » dans les grandes classifications internationales (*DSM 4R* et *CIM 10*) qui font office de référence aujourd'hui. N'est-ce qu'un effet de changement de nomination — changement de nomination qui renseigne déjà sur l'approche du fonctionnement psychique dominante actuelle — ou est-ce plus profond ? C'est-à-dire, assiste-t-on uniquement à un changement de terme pour parler d'un même fonctionnement psychique qui reste présent, même si on ne veut plus en entendre parler ; ou ce fonctionnement psychique, la névrose et particulièrement l'hystérie, se modifie-t-il pour laisser place à d'autres types de structures psychiques, certains diraient à d'autres types d'*économie psychique*[2] ?

Ensuite, en retenant que ces modifications structurales se produisent, est-ce en conséquence de modifications sociétales, comme le défendent par exemple les auteurs de *la nouvelle économie psychique* et de *la perversion ordinaire*[3]? Et si oui, de quelle manière?

Poser cette question, c'est déjà considérer que c'est le collectif qui a un effet sur l'individuel. Or, on pourrait tout à fait défendre qu'au contraire, c'est la somme des fonctionnements individuels qui font le collectif et les changements sociétaux et culturels éventuels. Il suffit de considérer, sur le plan individuel, le fantasme névrotique et sa quête imaginaire sans fin vers l'objet de sa jouissance. Car on retrouve une valorisation de la jouissance dans la névrose, c'est à dire une défense contre la castration. On peut très bien proposer que cela va, secondairement, se mettre en place sur le plan collectif avec une réponse par la consommation d'objets en tout genre, mais cependant toujours rapidement obsolètes. On voit bien que là, c'est le fonctionnement individuel névrotique qui va avoir des effets sur le collectif, qui, grâce à la modernité et à la science, a de plus en plus de moyens de maintenir l'illusion de faire correspondre l'objet de la réalité à l'objet de la jouissance. Finalement, on peut pousser la question plus loin et se demander s'il n'y aurait pas des effets d'aller-retour entre l'individuel et le collectif, cette dynamique pouvant avoir des effets sur la structure psychique.

Mais revenons à notre question initiale, la question de l'effet des modifications de la société sur la structure psychique. Pour apporter des éléments de réponse, je tenterai de déplier plusieurs problèmes. Tout d'abord, il est nécessaire de savoir comment une structure psychique s'instaure chez l'humain. Je tenterai d'en tisser les grandes mailles, sans forcément rentrer dans les particularités qui mènent à telle ou telle structure particulière (pas de focalisation sur l'hystérie, d'où mon titre où le terme hystérie est mis entre parenthèses). Ensuite, connaître les déterminants de la structure psychique va nous permettre de savoir si celle-ci est, au moins pour une part, déterminée par la société dans laquelle elle baigne? Et si oui, de savoir selon quelles modalités cette détermination s'effectue.

L'exposé n'apportera que peu de données proprement cliniques. En effet, l'accent sera mis sur des questions méta-psychologiques, qui resteront à discuter et que je n'aurai pas la prétention de résoudre. Ceci dit, n'oublions pas que c'est avant tout par la pratique que l'on peut saisir si une structure comme l'hystérie est en train de disparaître. C'est la pratique clinique qui seule peut véritablement nous renseigner sur le fonctionnement psychique des individus et sur leurs éventuelles modifications structurales. Même si l'angle de vue est nécessairement réduit pour l'analyste qui travaille à un endroit donné, à une période donnée et somme toute limitée par rapport à l'échelle du temps des civilisations — le système économique néo-libéral[4] semble, ceci-dit, avoir tout de même induit un changement brusque et sans précédant dans la société occidentale.

L'instauration de la structure psychique

On peut définir très brièvement le terme de « structure » en reprenant Althusser[5] : un système de signes caractérisés uniquement par leurs valeurs oppositives et leurs écarts différentiels et qui se présente comme un ordre qui n'est produit par aucune raison individuelle. J'ajoute que c'est un système dynamique, toujours en mouvement.

En passant, j'aimerais faire remarquer que réfléchir à l'instauration de la structure psychique en psychanalyse nous fait forcément tomber dans

une tentative impossible de combler notre manque—ici, manque de savoir sur nos origines. Lors de sa conférence du 16 octobre 2006 à Strasbourg intitulée « René Diatkine/Louis Althusser : un débat entre genèse et structure[6] » , Philippe Koeppel nous rappelait que « d'une manière ou d'une autre, nous ne cessons d'être hantés par la question de nos origines ». Il repérait que cette question du mythe des origines peut prendre différentes formes : soit se cacher sous le chaînon manquant des paléontologues ; soit se cacher derrière le dernier hominidé recensé par les anthropologues ; soit se dissimuler dans les trous noirs [ou le big-bang] des astrophysiciens ; soit se chercher dans les racines de notre généalogie, etc. Et à chaque fois, on constate que cela n'apparaît jamais que comme ce qui se dérobe à nous. P. Koeppel parle à cet endroit d'« immémoriale illustration du manque ». Réfléchir à l'instauration de la structure psychique en psychanalyse est du même ordre. Il ne faut donc pas être dupe, on ne peut que proposer des hypothèses qui resteront nécessairement marquées par le goût de l'insatisfaction. Freud, le premier en psychanalyse, se conforme souvent à la théorie de la récapitulation d'Ernst Haeckel[7] : « l'ontogenèse répète la phylogenèse». On retrouve souvent chez Freud l'idée que l'histoire de l'humanité équivaut à l'histoire d'un être humain au ralenti. Il fait des allers-retours entre phylogenèse et ontogenèse et crée ainsi un mythe des origines pour l'humanité et l'individu. Ses disciples persistent dans la théorie de la récapitulation (Otto Rank, Ferenczi, Lou Salomé, etc.) et la question du mythe des origines pousse la psychanalyse à rechercher un éclairage du côté de la science proprement dite. Cela la mène vers la perspective génétique en psychanalyse[8], notamment en 1966 avec René Arpad Spitz qui pose la question : « Comment est-ce que l'on arrive de la masse inorganisée, psychologiquement chaotique, présente à la naissance, jusqu'au langage, et depuis le langage, à la pensée ? [9] ». On retrouve chez lui tout un programme, à cheval entre l'inné et l'acquis, impliquant notamment la mise en relation des faits psychanalytiques avec ceux découverts par les sciences dites limitrophes comme l'éthologie, la phylogenèse, l'embryologie, etc. Enfin, P. Koeppel apporte « qu'à première vue, le programme structuraliste échappe à la fascination de l'illusion archaïque, dans la mesure où il écarte d'un geste fondateur la problématique des origines et, du même coup, élimine de ses préoccupations la question de l'articulation des faits relevant du domaine de l'humain (autrement dit de la culture, de la convention—ce que les Grecs appelaient la *thesis*) avec les faits relevant du domaine naturel (de la *physis*[10]) [...] Tout ce qui concerne l'origine et le passage d'un domaine à l'autre est forclos de ce programme par principe. Pourtant, les écrits de Lévi-Strauss démontrent aussi bien qu'on ne se débarrasse pas si facilement du problème : il semble au contraire qu'en congédiant l'articulation ils reviennent inlassablement sur la démarcation de la frontière » (voir, par exemple « Nature et Culture », premier chapitre des *Structures élémentaires de la parenté*, 1947). P. Koeppel repère alors une subdivision chez les structuralistes : d'un côté, un « structuralisme mou, dans lequel la culture malgré tout redoublerait la nature, voire la copierait, quoique de façon métaphorique—position perceptible chez Lévi-Strauss et que l'on retrouve chez le Lacan des débuts (voir par exemple la séance du 1er décembre 1954 du Séminaire sur le Moi) »; de l'autre côté, un « structuralisme dur dont tout naturalisme est banni et dont, sans doute, le fameux slogan : "Il n'y a pas de rapport sexuel" constitue la pointe dernière chez un Lacan qui semble pourtant avoir, après 1969, quelques distances avec le programme initial ».

Après tout un passage par un « structuralisme mou » et l'idée d'une genèse de la subjectivité humaine, je retiens aujourd'hui, dans le chemin de ma réflexion, l'idée du « surgissement du sujet », « structuralisme dur » selon P. Koeppel.

Genèse et surgissement ne signifient pas la même chose. L'illustration classique de la genèse de la subjectivité est celle du cri. Dans ce cas, l'idée est que l'enfant rencontre l'aperception d'autrui (l'Autre maternel) qui reconnaît et entérine le sens du cri, par une « interprétation adultomorphique organisatrice[11] » qui fait entrer l'enfant dans le monde du sens (cri = faim). Il s'agit d'un « hameçonnage » du réel du corps de l'enfant par les signifiants de l'Autre maternel. A partir de quoi on peut construire toute la genèse du sens pour le sujet, dans son lien à l'Autre, avec les phénomènes de déplacement et de condensation qui tissent, au fur et à mesure du développement, la structure.

L'idée du surgissement, par contre, est que l'enfant rencontre un ordre sensé et rationnel déjà installé : l'ordre symbolique, dont les parents ne sont que les porteurs. Il s'agit d'une reproduction du langage déjà existant dans le milieu où l'enfant apparaît. C'est-à-dire qu'auparavant il y a bien une structure « externe », à laquelle l'enfant se trouvait assujetti à partir d'un discours ambiant. Et tout à coup, cette structure se met à fonctionner sous la gouverne d'un « je ». Et ce passage du nourrisson, soumis aux besoins, à l'individu affecté d'un inconscient, se fait par identification. Après ce passage, il n'y a plus d'accès au monde antérieur au langage qu'on peut qualifier de monde animal, de monde de la jouissance. Mais il se posera malgré tout la question du ratage du passage de la structure d'un porteur à un autre. On ne peut exclure que cette transmission de

structure soit plus ou moins bien assurée, et déjà par les porteurs précédents.

Dans ce passage de la structure, dans cette transmission de l'ordre symbolique, je vais y faire deux découpages :

• un premier découpage en deux étapes logiques : transmission de la « matière symbolique », et transmission de l'ordre ;

• un deuxième découpage en différentes régions du symbolique, pour repérer les régions du symbolique qui sont influencées par la société et la culture.

Premier découpage : dans la transmission symbolique : transmission de la « matière symbolique » et de l'ordre

Je fais ce découpage pour nous permettre de mieux conceptualiser les choses. Mais on comprend que si on raisonne de manière structurale, ces deux étapes logiques sont intrinsèques à la structure. L'une ne va pas sans l'autre : pas de sens sans ordre qui organise la matière symbolique ; pas d'ordre sans contenu, c'est-à-dire sans « matière symbolique » à organiser.

La transmission de la matière symbolique

Si on se focalise, dans notre découpage, sur la transmission de la « matière symbolique », on peut dire que pour la structure, peu importe cette matière. Peu importe la matière tant qu'il y a de la matière à ordonner. Pour faire une comparaison, qu'il arrive de l'eau verte, ou rouge, ou bleue au moulin, peu importe, le tout est qu'il arrive de l'eau. Couple monogamique, homosexuel, famille monoparentale ou recomposée, peu importe donc ici, le tout est que cela fasse matière.

La transmission de l'ordre (ordre comme ordre symbolique)

Ici, la castration, c'est-à-dire l'inscription de la fonction paternelle, en tant que coupure, a un rôle : le rôle de légitimer la prévalence de l'absence inhérente à la condition langagière. Je situe la fonction paternelle comme un après coup logique (donc non chronologique), de la coupure d'avec le réel qu'impose la prise dans le langage (dans l'ordre symbolique). La fonction paternelle permet l'inscription de l'irréductibilité de la perte — perte, je le répète, inhérente à la prise dans le langage. Ceci, par exemple, en signifiant à l'enfant, dans la structure même du discours maternel, qu'il n'est pas tout pour elle (la mère). C'est la castration qui permet au sujet de se réapproprier le système symbolique et d'« ek-sister » hors de l'aliénation maternelle, hors d'un assujettissement total à l'Autre. L'enfant passe du « ça parle », « ça pense » au « je parle », « je pense ».

J'insiste sur le fait que cette impossibilité d'être « tout pour l'Autre maternel » est, dans le meilleur des cas, présent dans la structure du discours de la mère. C'est ce qui déterminera la névrose. C'est structural et d'emblée là, avant même que l'enfant naisse, dès qu'il est parlé.

Tel le jeu de casse-tête qui nécessite une case vide pour que les autres cases puissent se déplacer, il est nécessaire à la structure névrotique d'être trouée, d'avoir « une case manquante ». On comprend donc que dans la transmission de l'ordre (symbolique), la fonction paternelle en tant que ce qui vient inscrire le manque, est nécessaire à la structure névrotique. La fonction paternelle y apparaît comme l'agent (œdipien) qui permet la soustraction de jouissance nécessaire à une subjectivation.

La structure névrotique nécessite par conséquent de la « matière symbolique », ainsi que l'inscription de la fonction paternelle.

Faisons maintenant notre deuxième découpage : découpage en régions du symbolique.

Deuxième découpage : les différentes régions du symbolique influencées par la civilisation et la culture

Dans la transmission de l'ordre symbolique, l'enfant semble « jeté » dans une structure extérieure, dans un milieu déjà ordonné. Mais quelle est la nature des éléments effectivement en présence dans ce milieu et le constituant ? On peut déjà dire que l'enfant tombe dans le milieu familial immédiat, et non dans la société en général, ou la culture en général.

Reprenons ce qu'apporte Althusser[12]. Dans ce milieu familial, on peut y repérer, parmi différentes régions du symbolique, certaines régions influencées par la civilisation et la culture : la structure familiale concrète dans laquelle « tombe l'enfant », et les rapports idéologiques à cette structure familiale.

La structure familiale concrète dans laquelle « tombe l'enfant »

Il s'agit de la partie de cette « région » du symbolique qui est constituée par les structures familiales. C'est-à-dire la structure de la parenté telle qu'elle existe à la naissance de l'enfant. L'exemple donné par Althusser, en 1964, est le couple monogamique, avec toutes ses règles de relations.

Les rapports idéologiques à cette structure familiale

Il s'agit ici des parties concernées de cette autre « région » du symbolique, qui est constituée par les formes idéologiques existantes dans lesquelles sont concrètement vécues les structures de la

parenté considérées : la forme idéologique du couple, du père, de la mère, de la paternité, de la maternité, la forme idéologique de l'enfance, et toutes les formes idéologiques, morales, religieuses, attachées à ces formes idéologiques parentales. Ces formes idéologiques parentales étaient dominées, à l'époque d'Althusser, par les formes idéologiques morales, juridiques et religieuses, c'est-à-dire par les formes idéologiques se rattachant au patriarcat.

Pour répondre à notre question, on doit donc s'interroger sur les effets possibles des modifications sociétales actuelles sur ces deux régions du symbolique. D'abord, il nous est nécessaire de passer en revue les modifications sociétales actuelles.

Les modifications actuelles dans la société occidentale

On constate aujourd'hui, pour une part, une fragilisation des représentants de la fonction paternelle dans la société. On peut l'expliquer selon différentes voies : selon l'effet d'un glissement de la démocratie et selon l'effet de la logique marketing de notre société néo-libérale, dite « de consommation ».

L'effet d'un glissement de la démocratie

Selon J.-P. Lebrun[13], depuis un demi-siècle, la répartition entre les hommes et les femmes d'un côté et les chefs/pas chefs, de l'autre côté, a été dénoncée comme abusive. Cela tend à devenir par conséquent obsolète, ce qui est source d'un grand progrès. Mais, si dans la démocratie le pouvoir reste représenté, un glissement supplémentaire est celui du « démocratisme » qui récuse tout principe d'autorité et légitime l'égalitariat où toute différence de place et de sexe est escamotée. Il en résulte deux éléments nouveaux, allant dans le sens d'un effacement du patriarcat :

• l'égalité homme-femme, qui tend à effacer tout appui dans la société qui légitimerait la différence des sexes ;

• l'égalité des places dans la société, qui tend à effacer tout rapport de transcendance, et par conséquent qui tend à effacer tout appui dans la société qui légitimerait la différence des générations.

L'effet de la logique marketing de la société de consommation

La logique marketing de notre société, dite de consommation, néolibérale, viendrait donner l'illusion du comblement du manque — qui est, comme on l'a vu, constitutif du sujet — par l'objet de consommation, directement dans la réalité. L'objet de consommation se ferait prendre pour l'« objet *a* » de Lacan, il viendrait illusoirement tenter de répondre à notre « manque à être » dans la réalité. Le marketing, qui tient fermement mais insidieusement le manche de notre société, nous donnerait ainsi l'illusion d'un retour possible à la jouissance[14], dont l'effet corollaire est l'annihilation du sujet. On peut donc retenir ici une tendance à l'effacement de tout appui légitimant le manque dans notre société.

Au final, avec l'effet du « démocratisme » et de la logique marketing, il en résulte dans notre société une perte des soutiens de notre condition langagière : un effacement des appuis légitimant la différence des sexes, un effacement des appuis légitimant la différence des générations, un effacement des appuis légitimant le manque, la perte. La prévalence de l'absence n'est plus soutenue, or l'absence est déterminante pour la structure névrotique.

Après avoir poser notre hypothèse sur l'instauration de la structure psychique, y avoir repéré les éléments possiblement influencés par la société, et après avoir développé les modifications actuelles de notre société, que peut-on en déduire ?

Que peut-on en déduire ?

Reprenons les deux régions du symbolique repérées comme influençables par la société et la culture : la structure familiale et les rapports idéologiques à cette structure de la parenté.

Concernant la transmission de la « matière symbolique », nous avons vu que cette dernière est toujours transmise, même pour ces régions du symbolique influencées par la société : aucune fragilisation de ce côté-là.

Concernant la transmission de l'ordre, la conséquence est effectivement une fragilisation de l'inscription de la fonction paternelle, qui tend à se retrouver sans appui dans la société et donc, par capillarité, dans la famille (selon le degré d'hermétisme de la famille par rapport aux changements sociétaux). La structure de cette famille peut être aujourd'hui par exemple « monoparentale ». Les rapports idéologiques à la structure familiale ont changé et ne dépendent plus forcément de la logique patriarcale.

Les deux régions du symbolique influencées par la société et la culture se retrouvent donc fragilisées. Cependant, n'oublions pas que, dans notre construction, d'autres régions du symbolique où « tombe » l'enfant, non inhérentes à la société, peuvent continuer d'inscrire la fonction paternelle nécessaire à la structure névrotique[15]. C'est-à-dire d'autres régions du symbolique où il est convenu que l'enfant n'a pas le même droit que son père — ou que quelqu'un d'autre, peu importe (l'exemple du concierge ou de la bonne est sou-

vent donné à cet endroit). Il s'agit donc d'endroits du discours où l'enfant n'a pas le même droit sur sa mère. La mère s'y révèle dotée de l'« intolérable » statut de double emploi : mère pour le petit garçon, mais aussi femme pour le père, ou autre chose pour quelqu'un d'autre[16]. J'utilise le terme « intolérable » car l'effet est celui de la castration, qui coupe pour de bon le sujet du monde de la jouissance, dans cet après coup logique œdipien, après coup de la perte initiale d'avec le réel et, je le répète encore, inhérente à la prise dans le langage. Ce terme « intolérable » permet de signifier que, là où il peut, l'humain tente toujours, pour une part, de faire décliner ce qui fait obstacle à sa jouissance : dans la société par exemple, mais avant tout dans son fantasme. Finalement, on peut dire que c'est la fonction même du père que d'être toujours « en train de décliner ».

La structure névrotique semble, par conséquent, avoir encore de l'avenir, malgré la fragilisation des appuis de la fonction paternelle dans la société. On ne peut nier une fragilisation de certaines régions du symbolique, mais le minimum requis pour l'instauration de la structure névrotique me semble perdurer indépendamment de la société. A cette étape de mon chemin de réflexion, pour proposer une réponse à la question titre de cette journée, je pourrai dire que, suivant la logique exposée ici, l'hystérie ne peut théoriquement pas être dépassée par un effet de notre société, restera à la confirmer dans l'avenir de la pratique.

---

[1] Intitulé de la journée de formation, sous forme de question.

[2] C. Melman, *L'homme sans gravité,* Paris, édition Denoël, 2002.

[3] J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire, vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007.

[4] A partir de Michel Foucault, le néolibéralisme est présenté comme une technique de gouvernement, une politique économique et sociale étendant l'emprise des mécanismes du marché à l'ensemble de la vie.

[5] L. Althusser, *Ecrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan,* Editions Stock/Imec, 1993.

[6] P. Koeppel, « René Diatkine/Louis Althusser : un débat entre genèse et structure », conférence du 16 octobre 2006, Strasbourg.

[7] Ernst Haeckel (Potsdam 1834-Iéna 1919) : biologiste, philosophe et libre penseur allemand, disciple de Darwin. On lui doit le terme « écologie ». Il a fait connaître les théories de Darwin en Allemagne et a développé une théorie des origines de l'homme.

[8] Voir les deux numéros de la *Revue française de psychanalyse*, tome 30, année 1966.

[9] R.A. Spitz, *Recherches sur les données du développement infantile,* Conférence inaugurale du 26e Congrès des psychanalystes de langues romanes, *Revue française de psychanalyse*, XXX, 1966, p. 561.

[10] Terme empruntés à J.C. Milner tel qu'il en use dans son livre : *Le périple structural*, Paris, Seuil, 2002, p.181 et suivantes.

[11] Expression de Diatkine (R. Diatkine, « Agressivité et fantasmes d'agression », intervention prononcée au 25e Congrès des psychanalystes de langues romanes et publiée dans le tome XXX de la *Revue française de psychanalyse*, n° spécial, 1966).

[12] L. Althusser (1964), *op. cit.* note 5, pp. 103-105.

[13] J.-P. Lebrun, *op. cit.* note 3, p. 93.

[14] J.-P. Lebrun parle de « perversion ordinaire ». Expression qui peut se discuter. Tout d'abord, il faut rappeler le risque d'amalgame entre l'individuel et le collectif : psychose, névrose et perversion sont des termes destinés à désigner un type de structure psychique — donc individuel — et non une structure sociétale. Ensuite, cette valorisation de la jouissance n'est-elle pas aussi, pour une part, le propre du fantasme névrotique, comme défense contre la castration ? Dans le fantasme névrotique, cette jouissance ne se concrétise jamais. Il est tentant ici de faire le parallèle avec l'objet de la consommation qui justement perd rapidement sa valeur de jouissance — après son obtention, il chute.

[15] Gérard Pommier va plus loin en allant jusqu'à proposer une persistance de la symbolisation phallique qui se passerait totalement du patriarcat et de ses avatars religieux. Il se demande où la loi va-t-elle aujourd'hui prendre sa source, non pas la loi imposée de force par la société, mais la conviction intime qui amène chaque sujet à départager le bien du mal, et à agir en conséquence. Il avance que jusque-là, la culpabilité inconsciente de l'humain orientait son éthique et sa relation aux semblables. Mais puisque ce semblable me dit qui je suis, le rapport au semblable est aussi commandé par le narcissisme. Par conséquent il pose que cette relation, l'amour, est dans une relation d'implication mutuelle avec la loi. Lorsque l'idéal se défait, c'est l'amour qui désormais devrait faire la loi. Gérard Pommier construit cette hypothèse à partir de la lecture de *Malaise dans la culture* de S. Freud, où il est considéré, dans le chapitre 8, deux Surmoi, l'un héritier du père œdipien, l'autre d'origine narcissique (tu aimeras ton prochain comme toi-même). Quand le père se retire, l'autre, le narcissisme, avec l'amour, prévaut (voir : G. Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité,* Calmann-Lévy, 2000, pp. 165-181).

[16] Mais Charles Melman propose ici l'idée d'une désexualisation de l'inconscient du fait de la perte de la conjonction entre ce que Lacan nomme le Nom du père et la « chute des éléments de la chaîne inhérente à la structure elle-même » (perte inhérente à la prise dans le langage). N'étant plus à l'origine d'une insatisfaction, le père ne viendrait plus sexualiser l'impossible. Il en résulterait une possibilité de manque, mais non sexualisé, non phallicisé (voir C. Melman, *op. cit.* note 2, pp. 166-168).

LIRE
LE LECTEUR INTERPRETE

Jean-Marie Jadin, *Trois délires chroniques*
Arcanes/Erès 2008

Jean-Marie Jadin a souhaité réunir en un même ouvrage, trois délires chroniques. Deux d'entre eux sont déjà connus (le délire de Daniel Paul Schreber et la paranoïa homicide de Marguerite Anzieu) et ont été abondamment commentés dans la littérature psychanalytique. Un troisième est tiré de la propre expérience clinique de l'auteur. Il s'agit d'un délire mystique d'envergure chez une jeune femme à qui il a attribué le pseudonyme particulièrement signifiant d'Elise Sauveur.

J.-M. Jadin, qui n'en est pas à un coup d'essai en matière d'écriture théorique et clinique[1], réussit cette fois encore le tour de force d'instiller du sens dans ce qu'il y a de plus hors-sens chez l'humain : la psychose en général et le délire en particulier.

Il approche ces trois structures délirantes, par trois outils conceptuels différents :

• le défaut de métaphore paternelle chez Elise Sauveur ;

• la déformation du schéma lacanien « *R* » en « *I* » chez Schreber. On y retrouve la rétraction de la bande du Réel due à l'absence symbolique du père au lieu de l'Autre et donc du phallus imaginaire à l'angle opposé du quadrilatère[2] ;

• un dénouage borroméen chez Marguerite Anzieu, avec l'hypothèse d'une fonction sinthomale chez une de ses sœurs. Celle-ci aurait relié ainsi trois structures délirantes familiales, trois « nœuds de trèfles » (la patiente, sa mère et une tante) attachés par un sinthome sororal.

Ces outils lacaniens visent tous, par des voies d'abord singulières, à souligner un effet de forclusion du signifiant « nom-du-père ». S'en suit une véritable dérive métonymique dans laquelle se perd le sujet. Ce dernier, de façon a priori insensée, n'aura alors de cesse de convoquer la métaphore paternelle en son lieu d'absence.

Le cas de l'ancien président de la cour d'appel de Dresde demeure une pure étude de cas (« sur dossier » pourrait-on dire) puisque Freud qui fut le premier à le commenter, ne l'avait jamais rencontré personnellement. Il s'était appuyé sur le volumineux ouvrage que Schreber avait écrit sur lui-même et sur son délire[3].

Pour celle que Jean Allouch avait surnommé « l'Aimée de Lacan », Jadin a repris les travaux de Lacan[4] qui avait écouté cette femme quasi quotidiennement à l'hôpital Ste Anne entre 1931 et 1932. Il a croisé ces travaux avec ceux de J. Allouch[5], de M.-M. Chatel-Lessana[6], de Ph. Julien[7] et de J. Mervant[8] et les a bouturés méticuleusement dans sa propre serre.

Le travail concernant Elise Sauveur enfin, est le fruit des rencontres cliniques régulières qu'elle a eu avec l'auteur mais également la reprise théorique de ses propres notes de travail. Elle a eu par ailleurs pour lui, fonction de « réparation » puisque la finesse des jeux signifiants à l'œuvre dans cette histoire n'avait pu être repérée que dans un certain effet d'après coup, une fois que la patiente ait été perdue de vue.

Cet imposant travail de synthèse correspond également à ce que J.-M. Jadin décrit comme un effort de transmission envers la relève psychanalytique. Ceci à une époque ou une grande part de la psychiatrie et de la psychologie semble s'éloigner de ces dimensions clinico-théoriques. Cet éloignement diabolique, au sens grec du *diabolos* (c'est-à-dire ce qui sépare) crée une séparation radicale entre les symptômes et ce dont ils témoignent au-delà d'eux-mêmes. Sommes-nous ainsi si éloignés des théories de la dégénérescence de Charcot et Janet qu'ils appliquaient il y a près d'un siècle, y compris à la névrose ? Ces approches optent pour une démarche par codages, posent les dérèglements neurobiochimiques comme nouveaux paradigmes de la santé mentale et éludent le langage dans la structure même d'un inconscient escamoté. Elles ne fonctionnent plus que par effets de signifiés.

A l'opposé de ces approximations, ce livre et le travail qu'il sous-tend est symbolique, au sens cette fois du *sumbolon* (ce qui réunit). Il tente en effet de renouer le Réel de la folie aux registres du Symbolique et de l'Imaginaire. Ce Réel dont la violence ne laisse peut-être d'autre issue qu'une indicible contraction sur lui-même. Il en a peut-être été ainsi pour la mort d'une première Marguerite Anzieu brulée vive dans l'âtre du domicile. Le nouvel ordre de succession dans la fratrie qui a été inventé alors, plaçant la deuxième Marguerite à une place fantomatique, littéralement fondue avec la première dans une réduction de pure enveloppe[9].

J.-M. Jadin nous rappelle comment cette dislocation particulière de la pensée qu'est le délire

procède d'une carence du signifiant au sens lacanien du terme[10]. Il nous montre qu'il est possible d'éclairer les abîmes psychiques de ceux qu'on nommait il y a très longtemps les « insensés »[11], par la finesse d'une écoute au plus près de la lettre et une remise en perspective des éléments biographiques. Il réactualise en cela l'idée géniale qu'énonçait déjà en son temps Emmy von N., célèbre analysante de Freud[12], selon laquelle c'est par le patient qu'il s'agit d'être instruit.

Ce livre s'avère stimulant à plus d'un titre, notamment parce qu'il connecte des concepts psychanalytiques rudes et souvent abstraits à une réalité clinique quotidienne (du moins en institution). Il invite chacun dans son rapport à l'analyse et à la psychose, à renouveler le choix d'Héraclès en faisant celui audacieux, difficile et toujours incertain du temps et du sens contre celui de la facilité et du superficiel.

Michel Forné

---

[1] Citons *André Gide et sa perversion* (1995), *Coté divan, coté fauteuil* (2003), *Toutes les folies ne sont que des messages* (2005) et quatre autres en collaboration avec J.-P. Dreyfuss et M. Ritter.

[2] Cf. ces schémas *in* J. Lacan, *Écrits*, Paris, Ed. du Seuil, 1966, p. 571.

[3] D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe (1903)*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975 (texte original en allemand).

[4] J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité (1932),* Ed. du Seuil, 1975.

[5] J. Allouch, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan*, Paris, EPEL, 1994.

[6] M.-M. Chatel Lessana, « Faute de ravage, une folie de la publication », in *Littoral*, n° 37, 1993.

[7] Ph. Julien, « Lacan et la psychose : 1932-1976 », in *Littoral*, n° 21, 1986.

[8] J. Mervant, « Délire et métaphore dans les écrits d'Aimée », in *Bulletin de psychologie*, n° 378, 1986.

[9] Le célèbre psychanalyste Didier Anzieu, fils de la seconde Marguerite, développera en 1974 un étonnant concept de *moi-peau* dont il est probable qu'il soit en lien avec ces éléments biographiques, d'une surface cutanée réellement disparue et métaphoriquement continue.

[10] J. Lacan, *Les psychoses. Le Séminaire, Livre III* (1955-1956), Paris, Le Seuil, 1975.

[11] Jean Colombier et François Doublet, « *Instruction sur la manière de gouverner les Insensés, et de travailler à leur guérison dans les Asyles qui leur sont destinés »*, Paris, Imprimerie Royale, 1785. http://psychiatrie.histoire.free.fr/psyhist/1780/1785.htm

[12] S. Freud et J. Breuer, *Etudes sur l'hystérie (1895)*, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 2007, p. 48.

Nouveautés en librairie

sélectionnées par Anne-Marie Pinçon

Serge André, *La structure psychotique et l'écrit*,
La Muette, 2012

Cet ouvrage, publié à titre posthume, est consacré à la retranscription d'un séminaire de Serge André tenu à Bruxelles en 1982.

La question de l'écrit traverse l'œuvre de l'auteur. Psychanalyste, auteur d'essais psychanalytiques et d'ouvrages à visée didactique, Serge André fut aussi romancier et publia notamment, en 1994, à son corps défendant, FLAP, titre en quatre lettres, lieu possible d'inscription d'un réel resté en souffrance.

L'ouvrage *La structure psychotique et l'écrit* s'organise autour des axes suivants :

• Est-il possible de repérer une trame stylistique (un style) à partir d'écrits produits par les écrivains psychotiques ?

• Y a-t-il quelque chose de commun entre l'élaboration d'un délire psychotique et celui du langage chez l'homme (le style) ?

• Comment le fait d'écrire, pour un psychotique, peut tendre à modifier les données de la structure ?

La question structurale est au centre de la problématique déployée. Puisque la psychose est une structure, comme l'affirme Lacan, il conviendra de dégager la fonction de l'écrit chez le psychotique, à travers le prisme de la logique du signifiant de la lettre et de l'objet à appliquer au discours délirant, dans un certain rapport au réel, symbolique, imaginaire.

L'auteur s'appuie sur les premiers travaux de Lacan consacrés à la question de l'écrit et la psychose, en particulier sur les traits analytiques qu'il a dégagés entre expérience de création du style et expérience paranoïaque. Il souligne l'importance de la part du transfert contenue dans ces écrits psychotiques, ce qui implique, pour l'analyste, la nécessité d'en faire la lecture.

Revenant sur les textes de Schreber, il avance que délire et écriture ont permis, pour un temps, de restaurer la double polarité de la formule du fantasme $\$\lozenge a$ et à promouvoir, grâce à la publication et dans l'adresse au lecteur, un sujet divisé par la jouissance qui le traverse.

Jean-Pierre Lebrun,
Rien n'est plus secret qu'une existence féminine,
Erès, 2012

A compter des travaux de recherche qu'il mène depuis plusieurs années et du constat d'une inexorable modification des coordonnées du discours social, l'auteur formule l'hypothèse que « les sujets », garçons ou filles, sont confrontés aux effets d'un lien premier préœdipien à la mère, non refoulé et se manifestant à ciel ouvert. Le sujet se trouverait ainsi pris dans une sorte de gangue jouissante, produit d'un défaut d'inscription, le laissant « absent à lui-même », en panne de tout travail de subjectivation.

L'ouvrage, d'abord édité en 1997 sous le titre *Monique*, s'inspire de l'histoire d'Alexis, personnage du premier roman de Marguerite Yourcenar. L'originalité du texte réside dans l'appui que prend l'auteur dans l'œuvre et le style de Yourcenar. Il prête la parole à l'épouse d'Alexis et invente ce qu'aurait pu être sa réponse à la longue lettre adressée par ce personnage de fiction.

La réédition de l'ouvrage fournit à Jean-Pierre Lebrun l'occasion de pointer, après coup, qu'un savoir déjà là était à l'œuvre chez Monique lors de sa rencontre avec Alexis ; mais de ce savoir « elle ne *voulait* rien savoir », dénégation qui a précipité la relation dans l'échec.

L'auteur postule, à cet endroit et en lien avec sa thèse, l'existence d'une nouvelle forme de savoir, contemporaine, non émergée et non disponible au sujet ; savoir marqué par une inaptitude qu'il condense de l'écriture de la formule : « il ne *peut* rien en savoir ».

Alain Badiou et **Elisabeth Roudinesco**,
Jacques Lacan, passé présent,
Seuil, 2012

Roudinesco, Badiou, l'historienne et le philosophe : deux voies, deux trajectoires, une rencontre, à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Lacan : celle de Jacques Lacan, de son œuvre, de sa portée révolutionnaire. Ce livre est consacré à la retranscription d'un dialogue autour d'un texte remanié paru en 2011 dans *Philosophie Magazine* et d'un débat à la Bibliothèque Nationale de France.

Les deux protagonistes confrontent leurs points de vue sur l'homme qu'ils ont connu, penseur des lumières, critique des envers de la raison et de la modernité ; sur la figure du Maître, fondateur d'une école, refondateur de la pensée freudienne, s'enracinant dans le contexte intellectuel de la pensée de son époque, rencontrant la puissance du théâtre, faisant résonner sa parole et ses écrits au-delà de la seule portée du discours analytique ; sur la singularité de son style.

Les effets de fascination et la contestation violente dont cette œuvre a été et est l'objet, ne sont que des gages de sa portée politique et visionnaire : annonce de la montée du racisme et

du communautarisme, de l'individualisme, de la démagogie de masse et de la bêtise.

La pensée de Lacan permet de combattre les dérives contemporaines ; en ce sens, il est possible de soutenir que le XXI^e siècle est lacanien. Les auteurs veulent croire « qu'au-delà de l'angoisse mortifère produite par notre société en crise, une représentation de l'avenir rend possible une nouvelle espérance. »

L'ouvrage se termine par un appel lancé aux détracteurs de la psychanalyse, fustigeant les attaques violentes dont elle est l'objet, attaques qui participent à une volonté de dépréciation politique, scientifique et psychanalytique de la pensée ; ils soulignent que « la défense de la psychanalyse » ne peut rester le fait des seuls psychanalystes.

Charles Melman, *Une enquête chez Lacan*,
Erès, 2011

Ce livre est la transcription d'un séminaire tenu en 1986-1987 sous le titre « Interrogations (faites de l'intérieur) des thèses lacaniennes ».

Le terme révolution, appliqué au bouleversement opéré par l'avènement de la pensée de Jacques Lacan (cf. Roudinesco-Badiou in *Lacan, passé présent*) est porteur de différents sens. Nous en noterons ici deux acceptions qui mériteraient développement, mais qui font toutefois sentir les enjeux de l'ouvrage, à savoir : d'une part « ce qui est révolu et appartient au passé », d'autre part « mouvement qui se déroule selon une trajectoire et revient à la même place » indiquant un point de réel.

Bien que les styles, positionnements, débats intellectuels ou cliniques contemporains, demeurent aujourd'hui éloignés de l'œuvre, une lecture des thèses lacaniennes n'est-elle pas à re-susciter en leurs points d'arêtes et d'articulations ? Et cela, de l'intérieur, non pas dans l'opposition à une quelconque extériorité dont il conviendrait de se garder, mais dans un abord structural du clivage dedans / dehors, qui « engage la subjectivité et la place du désir ».

Telle est la quête de l'auteur qui revisite à sa manière et avec son style les fondamentaux de l'enseignement lacanien, mettant à l'épreuve l'énoncé suivant : « Comment penser Lacan à partir de Lacan ? »

Clinique de la déshumanisation :
le trauma, l'horreur, le réel, sous la direction de
Jean-Richard Freymann, Arcanes/Erès, 2011

Déshumanisation : ce mot circonscrit l'impossible à dire, l'horreur, le réel, et cerne les aveuglements, génocides, catastrophes qui, dans le monde contemporain, ont pour effet effraction, dislocation, forclusion du sujet.

Comment entendre la déshumanisation, en penser les effets ? Comment penser les rapports entre sujet et collectif ? Comment aborder la question d'une clinique qui serait celle de la déshumanisation, appréhender la question du réel traumatique, de ses enjeux dans la cure ?

Psychanalystes, philosophes, médecins, historiens, sociologues, anthropologues, universitaires, politiques, sont conviés à prendre la parole pour en inventorier les aspects, esquisser leurs points de vue, en repérer les effets dans les différents champs et à travers les générations.

L'ouvrage est le fruit d'un travail de tissage au sein d'un séminaire de la F.E.D.E.P.S.Y. et d'un temps de confrontation lors du congrès de la F.E.D.E.P.S.Y. tenu à Strasbourg en 2008 ainsi que d'un travail, après coup, d'écriture à partir de ce thème.

Jalil Bennani et **Bertrand Piret**,
Désirs et sexualités,
Arcanes/Erès 2012

Cet ouvrage a été réalisé à partir d'un colloque organisé à Rabat en 2006 par la Société Marocaine de Psychanalyse. Les interventions à ce colloque, retranscrites, en traversent la thématique centrée autour des désirs et sexualités et leurs destins, plus spécifiquement de « l'identité sexuelle inscrite dans la différence culturelle », non pas sur le versant imaginaire, mais comme « l'écriture particulière d'un rapport à l'universel ».

La lecture de l'ouvrage permet de mettre en perspective le point de vue psychanalytique avec celui de spécialistes de champs aussi divers que sociologie, anthropologie, linguistique, histoire, philosophie, religion...

Y sont abordées des questions telles que celles des effets de l'introduction de la psychanalyse sur l'expression langagière de la sexualité, les théorisations de fin d'analyse chez Freud et chez Lacan, en lien avec les conceptualisations d'identification sexuelle et sexuation, de la virilité comme déni de la bisexualité psychique, de l'énigme historique du féminin.

RÉMINISCENCES

La Porte du Miroir

Françoise Urban-Menninger

Il est des noms de lieu qui, lorsqu'on les entend pour la première fois, génèrent un charme au pouvoir évocateur. Ils invitent à la rêverie intérieure ou, mieux encore, au rêve éveillé.

Lors de mon enfance passée en partie à Mulhouse dans une petite maison de cité entourée d'un jardin où ma mère parlait aux roses, je laissais s'égoutter le temps au bord d'un petit bassin où nageaient en rond des poissons exotiques. Tout en jouant à la poupée sur un banc, je surprenais quelques bribes des conversations qu'entretenaient mes parents et qui me parvenaient entre les plants de tomates, les rosiers grimpants, les pivoines aux têtes ébouriffées...

Parfois les noms d'endroits mystérieux étaient prononcés, ils captaient toute mon attention et enclenchaient en moi cette mécanique du songe qui est devenue, à n'en pas douter, celle de l'intuition poétique sur laquelle le philosophe Gaston Bachelard s'est longuement penché. Il y avait ainsi cette étonnante « Mer Rouge » à Dornach, cette fameuse « Porte Jeune » au centre ville, mais plus extraordinaire encore, la « Porte du Miroir »...

Cette Porte du Miroir avait sur moi l'effet d'un Sésame qui ouvrait grand mon imaginaire ! Je devenais alors, avant même de l'avoir rencontrée dans mes lectures, l'*Alice au Pays des Merveilles* de Lewis Carroll, je courais après le petit lapin blanc d'un rêve tout éveillé. J'imaginais en plein centre ville, cette porte que je concevais monumentale, la glace encastrée dans un écrin doré, sertie de pierreries fabuleuses et dans laquelle chacun pouvait se mirer avant de la traverser... Je supposais que ce passage vers une autre dimension était réservé aux adultes et que mes parents qui parlaient souvent de la « Porte du Miroir » avaient l'habitude de la franchir et connaissaient bien ces allers et retours dans cet autre monde que j'essayais d'appréhender.

Je pensais au « Palais des Glaces » dans lequel je m'étais perdue à la foire de Mulhouse et à la terreur que j'avais ressentie en me cognant tel un insecte contre les vitres des miroirs sans pouvoir trouver la sortie de ce labyrinthe où j'étais prisonnière de mon image démultipliée à l'infini... Aussi, n'étais-je pas pressée de me retrouver devant cette « Porte du Miroir » qui représentait tout à la fois mon angoisse de l'inconnu mais également l'attirance que l'on éprouve pour les eaux moirées des étangs.

J'en venais parfois à rapprocher dans mes pensées la « Porte du Miroir » de la « Porte Jeune »... Et bien sûr, il suffisait d'entrer par l'une pour accéder à l'autre et retrouver peut-être une seconde jeunesse... Car il ne faisait aucun doute que ces portes étaient liées par un secret que mes parents devaient connaître, celui de la Fontaine de Jouvence... Ne m'avaient-ils pas maintes fois raconté l'histoire de la marâtre de Blanche-Neige qui, le visage défiguré par la jalousie, n'avait de cesse d'interroger son miroir : « Miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle ? ». Elle était le symbole même de ces femmes qui ne veulent pas vieillir et qui vendraient leur âme au diable pour obtenir l'éternelle jeunesse...

Aussi cette « Porte du Miroir » cachait-elle dans son vocable à la fois féerie et maléfice et même si je compris très vite que les mots ne recouvraient pas toujours la réalité, les psychés n'ont jamais cessé de me fasciner.

Je n'ai pas trouvé la mer à Dornach et n'ai jamais osé poser de question à ce sujet, de peur de me ridiculiser, mais cette « Porte du Miroir » ouvre toujours en moi des abîmes, des profondeurs insondables... Ainsi, je crois toujours, ma mère me le répétait, que si l'on brise un miroir, il s'ensuivra sept ans de malheur mais que par contre casser accidentellement du verre blanc ne peut qu'apporter du bonheur... Lorsque, bien plus tard, l'on aborda en cours de philosophie le fameux « stade du miroir » si bien décrit par Lacan, je me retrouvai comme par enchantement devant cette porte qui s'ouvrait sur mon enfance perdue.

Encore aujourd'hui, quand je me cherche dans le reflet de la grande glace de mon entrée, je revois tout au fond d'un couloir une petite fille juchée sur un tabouret, elle se mire en silence en compagnie d'Alice. Toutes deux m'entraînent dans ce « Pays des Merveilles », là où les mots magiques redonnent vie aux êtres et aux choses et ont le pouvoir de les faire revenir dans cette lumière de l'infini où je revois ma mère tailler ses rosiers et mon père, un arrosoir à la main, changer l'eau du petit bassin où je me mirais tel Narcisse entre l'ombre des hostas et la nage lente des poissons rouges.

BUREAU DE LA F.E.D.E.P.S.Y. (DIRECTOIRE)

Président de la F.E.D.E.P.S.Y. : Jean-Richard FREYMANN
Secrétaire : Eveline KIEFFER
Trésorier et conseil de gestion : Jacques WEYL
Conseil juridique : Delphine FREYMANN
Conseil administratif : Jean-Pierre FOURCADE

Président de l'E.P.S. (au titre de la CDEF) : Michel PATRIS
Président du G.E.P. : Daniel LEMLER
Président de la Commission Européenne (CE) : Bertrand PIRET
Représentant du G.E.P. : Marc LEVY
Représentante de l'E.P.S. : Cécile VERDET

Responsables des publications : Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Hervé GISIE, Anne-Marie PINÇON, Geneviève KINDO, Eveline KIEFFER
Responsables des Journées de formations : Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY
Centre de recherche (du C.D.E.F.) : Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUÉ, Jacob ROGOZINSKI

RESPONSABLES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

1. Commission Européenne :
Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia) : Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS (Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz), Roland MEYER

3. Représentants au groupe de contact : Jacques SÈDAT (Paris-Membre d'honneur), Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN

4. Coordination des formations :
Direction : Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY
Organisation : Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI-BIRINGER, François BIRINGER

5. Responsables du site *fedepsy.org* : Martine et Pierre BIEHLER

6. Responsables des relations à l'Université : Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANEL, Nadine BAHI, Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUÉ, Liliane GOLDSZTAUB, Jacob ROGOZINSKI

7. Responsables des groupes cliniques : Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

8. Relations interrégionales et internationales : Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI (Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy), Pierre-André JULIÉ (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET (Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), Hager KARRAY (Tunisie), André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER-MÜLLER (Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg), Peter MÜLLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin), Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce), Daniel MEIER (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil)

Ont contribué à ce numéro :

Moïse Benadiba, praticien de l'analyse, psychiatre des Hôpitaux, Marseille
Martine Chessari Porée du Breil, praticienne de l'analyse, psychologue, Strasbourg
Olivier Dandin, praticien de l'analyse, Faye d'Anjou
Michel Forné, praticien de l'analyse, médecin généraliste, Altkirch
Jean-Richard Freymann, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg
Joël Fritschy, praticien de l'analyse, psychologue clinicien, Mulhouse
Bénédicte Goudet-Lafont, psychiatre, assistante spécialisée, Hôpital Avicenne, Bobigny
Nicolas Janel, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg
Laurence Joseph, praticienne de l'analyse, psychologue, Paris
Jean-Raymond Milley, praticien de l'analyse, psychologue clinicien, Strasbourg
Robson de Freitas Pereira, praticien de l'analyse, Porto Alegre, Brésil
Anne-Marie Pinçon, praticienne de l'analyse, psychologue clinicienne, Strasbourg
Laure Razon, maître de conférence, Strasbourg
Henri-François Robelet, praticien de l'analyse, psychiatre, Angers
Gaëtan Such, psychiatre, assistant spécialisé, Hôpital de Brumath
Françoise Urban-Meininger, écrivain, Strasbourg

« En réalité il n'est rien dans la structure de l'homme
qui le prédispose à s'occuper de psychanalyse. »

Lettre de S. Freud à L. Binswanger du 28 février 1911

FEDEPSY